

ACTION SOCIALE CATHOLIQUE
ET
TEMPÉRANCE

S. G. M^{GR} PAUL-EUGÈNE ROY
Archevêque de Québec

Action Sociale Catholique

ET

Tempérance



QUÉBEC
Secrétariat des Œuvres d'Action Sociale
105, rue Sainte-Anne.

1927

261
R2978

16114

Ecole Normale Ignace-Bourget

10500 Bois-de-Boulogne

Montréal 12

AU LECTEUR

Nous publions le deuxième volume des œuvres oratoires du regretté Mgr Paul-Eugène Roy, archevêque de Québec.

Ce deuxième volume contient des discours, sermons, allocutions prononcés sur l'œuvre de l'Action Sociale Catholique et sur la Tempérance. Entre toutes les paroles tombées des lèvres éloquentes de Monseigneur Roy, il n'en est pas qui aient plus profondément jailli de son âme d'apôtre. Et il n'en est pas qui seront plus utiles à ceux qui s'occupent d'action sociale catholique et de tempérance.

L'Action Sociale Catholique fut établie à Québec, par mandement spécial de S. G. Monseigneur L.-N. Bégin, archevêque, le 31 mars 1907. Le même mandement nommait directeur de l'œuvre M. l'abbé Paul-Eugène Roy, alors



curé de N.-D. de Jacques-Cartier, de Québec. Quelques semaines plus tard, à la fin d'avril, le nouveau directeur quittait la paroisse qu'il avait fondée, se séparait avec générosité, mais non sans regrets, des ouailles qui lui étaient chères et commençait, à travers le diocèse, le travail ardu de propagande que nécessitait l'établissement d'une œuvre aussi importante et aussi difficile.

On trouvera dans ce volume quelques-uns des nombreux discours que le nouvel apôtre consacra à la propagande et à l'organisation de l'Action Sociale Catholique.

Ce fut un an plus tôt, en 1906, que commença dans le diocèse de Québec la grande croisade de tempérance qui devait aboutir à de si merveilleux résultats.

Cette croisade, devenue urgente pour combattre des habitudes de plus en plus envahissantes d'intempérance, et pour relever la croix noire dans nos foyers, opéra une véritable révolution dans nos mœurs.

Dès les débuts de la campagne on fit appel à l'éloquence et au zèle sacerdotal du curé de

Jacques-Cartier. Monseigneur Roy se prêta volontiers, dans la mesure où le permettait alors sa charge curiale, à ce laborieux ministère.

Devenu directeur de l'Action Sociale Catholique, il considéra, à bon droit, comme une œuvre essentielle d'action sociale catholique, l'œuvre de la tempérance, et il multiplia partout, non seulement dans le diocèse de Québec, mais aussi dans tous les diocèses de la Province où l'on réclamait son concours, ses conférences et ses sermons.

C'est, croyons-nous, à l'occasion de ces prédications de tempérance que Mgr Roy déploya avec le plus de force sa puissance oratoire. Il devint tout de suite le chef incontesté d'une croisade qui restera comme l'une des plus fructueuses dans l'histoire de l'apostolat canadien.

Nous n'avons pu retrouver tous les discours prononcés, à l'occasion de cette croisade, par Mgr Roy. Le plus souvent l'orateur, devenu familier avec le sujet à traiter, s'abandonnait sur de simples notes à une improvisation facile, vigoureuse, ou une dialectique irrésistible se

renforçait toujours d'images saisissantes et d'émotion profonde.

Les textes que nous publions permettront à ceux qui ont connu et entendu l'orateur, de reconstituer dans leur mémoire le souvenir de ses inoubliables triduum de tempérance.

Le volume que nous offrons au lecteur contient donc, et sur la tempérance et sur l'Action Sociale Catholique, les pensées essentielles de celui qui fut l'apôtre principal de ces deux grandes œuvres.

Ce livre est aussi un arsenal de démonstrations, d'arguments, d'exhortations pressantes, de faits décisifs, de suggestions pratiques, où l'on voudra puiser pour continuer les croisades nécessaires. Il offre un intérêt d'actualité permanente. Il deviendra le Vade-mecum de nos apôtres laïcs ou ecclésiastiques ; il sera le livre indispensable de toutes les bibliothèques paroissiales.

D'autre part, nous ne croyons pas que nous puissions retrouver mieux ailleurs toute l'éloquence énergique, serrée et puissante de Monseigneur Roy.

Beaucoup des pages qu'on va lire ne contiennent que des plans de discours, des notes, des esquisses rapides. Mais ces pages elles-mêmes ne cessent pas pour cela d'offrir une pensée vivante, substantielle, toujours instructive. Nous avons tenu à consigner ici ces notes retrouvées dans les manuscrits de Mgr Roy. Elles nous font assister au travail de préparation des beaux discours, des sermons solides de l'orateur, elle nous font même connaître la richesse de son âme de prêtre ou d'évêque.

Souvent il arrive que ces plans ou ces notes rapides, ou même les discours ou sermons complets traitent plusieurs fois le même sujet. Nous avons pensé qu'il fallait faire connaître ces répétitions d'idées avec leurs variantes originales. Rien ne peut mieux faire connaître l'inépuisable fécondité de l'esprit qui savait renouveler toujours un sujet vingt fois traité. Il y aura là pour ceux qui voudront étudier le talent oratoire, et surtout la puissance d'analyse et de synthèse de ce grand penseur, des documents de première valeur.

Puisse ce livre continuer de faire aux âmes le bien que Monseigneur Roy voulut, par sa parole, et avec tant de surnaturelle passion, leur procurer.

LES ÉDITEURS.

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE (1)

L'Institut Canadien et son distingué président font grand honneur à l'Action Sociale Catholique, en lui demandant de venir exposer, devant cet auditoire d'élite, les grandes lignes du programme qu'elle se propose de mettre en œuvre.

Je vais répondre à cette aimable invitation et m'acquitter de cette tâche, avec une sincère reconnaissance pour ceux qui m'en fournissent l'occasion.

L'œuvre dont j'ai à vous entretenir, Messieurs, appelle et mérite la confiance et le concours du public intelligent et droit. Et pour les obtenir, cette confiance et ce concours, que réclame-t-elle ? Tout simplement qu'on ne la juge pas sans la connaître ! qu'on pratique à son égard cette règle élémentaire de bon sens et d'équité : l'étudier dans son programme officiel ; ne pas lui attribuer *a priori* des intentions que ce programme dément ; attendre pour la critiquer ou la blâmer qu'elle ait fait des œuvres qui appellent la critique, ou méritent le blâme.

L'entreprise la plus vulgaire a droit qu'on la traite ainsi. Il serait vraiment étrange qu'une œuvre, fondée par l'Archevêque de Québec et solennelle-

(1) Conférence faite à l'Institut Canadien de Lévis, le 19 décembre 1907.

ment approuvée par le Pape, ne rencontrât point, chez les nôtres, cette justice tout à fait élémentaire. Il serait plus étrange encore qu'elle excitât, dès sa naissance, et avant d'avoir agi, une malveillance que rien ne saurait justifier, et qui ne pourrait avoir d'autre cause que la crainte puérile d'un mal imaginaire, ou une hostilité préconçue contre l'action bienfaisante et civilisatrice de l'Église.

Ce que nous voulons donc, Messieurs, c'est faire connaître l'Action Sociale Catholique. Nous avons assez foi dans la droiture et la fermeté du sens chrétien chez la plupart de nos compatriotes, pour croire que la lumière sera bienfaisante à notre œuvre, et qu'il suffira de la présenter sous son vrai jour pour lui attirer la confiance et la sympathie.

Je vous demande donc la permission de vous dire, ce soir, de quelle haute inspiration cette œuvre est née, à quels besoins elle répond, quel est son caractère et son but.

I

DE QUELLE INSPIRATION ELLE EST NÉE

L'Action Sociale Catholique est sortie du Cœur de l'Église, de son amour éclairé et pratique pour notre peuple, et du dévouement inlassable avec lequel elle travaille à sauvegarder nos intérêts spirituels et temporels.

Messieurs, nous sommes, nous Canadiens français, les enfants de l'Église, et je puis ajouter, ses enfants privilégiés. En réalité notre histoire est tissée de ses bienfaits incessants. C'est elle qui a façonné

notre âme nationale. Artisan inlassable, elle a monté, pièce à pièce, au prix des plus durs sacrifices, cet édifice, dont nous sommes fiers, et qui s'appelle la patrie canadienne. Elle a vécu notre vie, porté nos fardeaux, combattu nos combats. Toutes nos douleurs et toutes nos joies ont passé par son grand cœur. Et aujourd'hui, en regardant ce peuple, qu'elle a enfanté à la vie religieuse et nationale, et sur qui elle a épanché, pendant plus de trois siècles, les trésors de son zèle et de ses énergies divines, elle pourrait bien nous demander, comme le Christ à son peuple : qu'aurais-je pu faire pour toi que je n'ai point fait ?

Eh ! bien, Messieurs, c'est cette Église qui vient à vous, aujourd'hui, et qui vous présente une forme nouvelle d'un dévouement déjà bien ancien.

Toujours attentive au bien-être de ses enfants, désireuse de faire naître et de développer chez eux les vertus qui gardent les peuples debout, et les soutiennent dans leur marche en avant, voulant que le Christ règne demain, ici, comme il régnait hier, et que son règne, pour être plus bienfaisant, s'étende davantage à notre vie sociale, elle a conçu le projet de grouper dans une union plus parfaite les forces catholiques, et de les rendre plus actives en les organisant. Et à ce projet, que son zèle a formé, elle donne le nom d'Action Sociale Catholique.

C'est la façon dont l'Église de Québec entend pratiquer la sublime devise que l'apôtre saint Paul donnait aux chrétiens de son temps, et que Pie X, en montant sur le trône pontifical, a répété aux chrétiens de notre temps : *Instaurare omnia in Christo !*

Cette grande et nécessaire mission de tout restaurer dans le Christ, vous savez, Messieurs, avec quelle surnaturelle clairvoyance Notre Très Saint Père s'efforce de la remplir. A l'organisation du mal et de l'erreur, il veut que l'on oppose l'organisation du bien et de la vérité. En face des associations malfaisantes, il veut que l'on mette sur pied des associations bienfaisantes. Et dès sa première encyclique, il conviait tous les catholiques à l'action, "à une action qui se porte sans réserve à l'observation intégrale des lois divines et des prescriptions de l'Église, à la profession ouverte et hardie de la religion".

Monseigneur l'Archevêque de Québec a cru qu'il était de son devoir de répondre à un si haut et si pressant appel ; et sa réponse, vous la trouvez, éloquente, claire et pratique, dans le mandement du mois de mars dernier, établissant, en ce diocèse, l'Action Sociale Catholique.

Peut-être, Messieurs, avez-vous senti quelque fierté, de ce qu'une si noble et si généreuse initiative ait été prise par le Pasteur que vous vénerez tant, et qui occupe, avec une incontestable supériorité, le siège qu'illustra Mgr de Laval. Ce siège de Québec a déjà assez prouvé sa fécondité apostolique, il a assez souvent donné le signal et l'exemple de saintes et utiles entreprises, pour qu'on ne soit pas étonné de le voir s'engager avec courage et clairvoyance dans ces domaines un peu inexplorés ici des questions sociales. Plus de deux siècles d'héroïques labeurs et d'infatigable dévouement lui assurent peut-être le droit de donner l'exemple et de montrer la voie !

D'ailleurs, Messieurs, que notre Archevêque ait bien répondu aux désirs du Souverain Pontife, et ait exactement interprété sa pensée, c'est ce qu'il n'est plus permis de mettre en doute après le Bref de Pie X, qui donne au mandement de Mgr Bégin la plus solennelle consécration que puisse recevoir un acte épiscopal. Et depuis, le Pape a parlé à Mgr Bégin, lui a dit sa satisfaction, a béni l'œuvre avec émotion.

Et voilà, Messieurs, de quelle inspiration est née l'Action Sociale Catholique.

II

A QUELS BESOINS ELLE RÉPOND

Ces besoins sont multiples et variés. Vous me permettrez de vous les présenter sous une formule générale, qui, je crois, les résume bien, et les caractérise suffisamment, et de vous dire que l'Action Sociale Catholique répond à un *besoin d'union*.

Vous souvenez-vous, Messieurs, de cette belle prière qui, au dernier soir de sa vie, vint aux lèvres de Jésus, et porta à son Père le vœu suprême de ce Cœur qui aimait tant les hommes : " Mon Père, faites qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un ! "

Cette prière, l'Église l'a faite sienne ; ce vœu, elle l'exprime tous les jours pour ses enfants. Elle désire qu'ils soient *un*, non pas seulement de cette union éphémère que peuvent créer des intérêts passagers ; non pas de cette union factice qu'impose la force et que maintient la crainte servile ; mais d'une union

qui rapproche les esprits dans de communes pensées, qui soude les cœurs dans de mêmes sentiments, qui lie les volontés, pour les jeter d'un même élan dans des efforts communs.

Et qui donc, Messieurs, devraient pouvoir s'unir ainsi, sinon des catholiques ? Le précepte divin est là, qui leur en rappelle à chaque instant l'impérieux devoir : Aimez-vous les uns les autres ! Leurs pensées se rencontrent et s'unifient dans les mêmes croyances ; leurs cœurs battent au souffle des mêmes espérances ; leurs volontés soumises aux mêmes lois divines tendent à la même fin surnaturelle.

Aussi, trouvons-nous tout simple et naturel ce sublime éloge donné aux premiers chrétiens : " Ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme ! "

Voilà Fidéal et le modèle ! La réalité où nous vivons y ressemble-t-elle ? Évidemment non, Messieurs. Qu'est-ce donc qui nous manque ? Deux choses, parmi beaucoup d'autres, sur lesquelles je désire attirer votre attention.

1° *L'Amour de l'Église.*

Et quand je dis l'*amour*, j'entends un amour sincère, filial, obéissant, dévoué : c'est le seul qui compte. Et quand je dis l'*Église*, j'entends sans doute, et en premier lieu, cette société universelle, dont la tête est à Rome et dont le cœur est partout. Mais j'entends aussi, et tout particulièrement, cette Église qui vit sous nos yeux, qui est faite pour nous, qui parle notre langue et répond à nos besoins, qui sait nos misères et veut les soulager, qui a charge de nos âmes et travaille à les sauver. C'est cette Église qui fait revivre le Christ parmi nous ; c'est

elle qui garde pour nous le dépôt de la foi et la discipline des mœurs, et qui tient pour nous les clés du Royaume de Dieu. Cette Église, elle est deux fois nôtre, et par l'indissoluble lien qui la rattache au centre de la catholicité, et par la mission spéciale qui lui a été confiée de présider à nos destinées religieuses.

Or, Messieurs, c'est à cette Église vivant et agissant parmi nous, que doivent aller notre amour sincère et notre loyal dévouement. C'est sur son cœur que doit reposer dans l'union et la paix notre famille nationale.

Plus haut que les opinions humaines, où se heurtent les esprits et s'engendrent les querelles, doivent régner ses enseignements qui élèvent et unissent dans la lumière et la vérité. Au dessus des étendards qui divisent doit flotter sa bannière, dont les plis sont assez larges pour nous abriter tous.

Eh bien, Messieurs, autour de cette Église, nous ne formons plus un groupe assez serré. Dans ses enseignements, nous ne cherchons plus avec assez de confiance et de docilité une direction commune pour nos pensées et nos actes. Le bruit des intérêts et des passions réussit trop souvent à étouffer cette voix qui crie, et qui seule a mission pour redresser les sentiers, et pour dire par quelle route les peuples comme les individus vont au bonheur et à la vérité. Je n'insiste pas. Les symptômes du mal que je signale sont assez visibles pour qu'on soit averti, et qu'on sente le besoin de réagir contre une tendance qui nous mènerait à rebours de nos traditions nationales. Pour nous, Canadiens français, l'Église,

avec ses enseignements et ses œuvres, sera toujours le grand centre de ralliement. Par elle nous serons unis ; en dehors d'elle nous serons divisés. Cherchons donc davantage en elle l'union qui fait la force.

2° *Que nous manque-t-il encore* pour que nous répondions mieux au précepte divin, et mêlions plus étroitement nos cœurs et nos âmes ?

Nous n'avons pas le sentiment assez vif et assez net de notre devoir social ; et nous sommes atteints d'un mal bien caractéristique de notre époque, *l'individualisme*.

Il est, dans l'ordre social, une vérité bien élémentaire, et bien mal comprise : c'est que nous sommes solidaires les uns des autres, et que le lien qui nous unit ainsi, crée pour nous des responsabilités et impose des devoirs qui débordent constamment le cadre étroit de nos vies personnelles. Vivre en société, ce n'est donc pas simplement vivre les uns à côté des autres, dans une cohésion matérielle plus ou moins dense ; mais c'est vivre les uns par les autres et les uns pour les autres.

Qu'on le veuille ou non, il faut entrer dans cette communion des âmes, et subir cette loi d'échange et de répercussion, en vertu de laquelle nos vies sont tellement liées qu'il est impossible que les fautes des uns ne retombent pas sur les autres, ni que les vertus de chacun n'aient leur salutaire influence sur autrui. Je suis libre de poser tel acte ou de ne pas le poser ; mais dès que je l'ai posé, il prend une valeur sociale dont je ne suis plus le maître, mais dont je porte la responsabilité devant Dieu et devant les hommes.

Si l'acte est bon, il devient un élément de perfection sociale ; s'il est mauvais, il devient un élément de perversion sociale.

Et c'est ainsi que la vie sociale, dans son ensemble, n'est qu'une résultante des vies individuelles.

Aussi, Messieurs, une société n'est bonne et ne prospère que dans la mesure où les individus qui la composent, bien convaincus de ces vérités très simples, ont assez de noblesse dans l'esprit et assez de générosité dans le cœur pour s'en inspirer dans leur conduite, et pour adapter leur vie personnelle au bien commun.

Et voilà pourquoi l'égoïsme est un vrai fléau social. Malheur à la société où vivent des unités juxtaposées, que n'éclaire point la lumière d'une bonne conscience sociale, et que ne relie pas le sentiment de devoirs réciproques et la pratique de sacrifices communs ! Malheur à la société où la vie individuelle absorbe et dévore la vie sociale, où les ambitions de chacun heurtent les intérêts de tous, où les appétits de l'individu ne se satisfont qu'au détriment du bien général ; où le moi égoïste et haïssable se glisse partout pour morceler les efforts et diviser les cœurs !

Souffrons-nous de ce mal ? Un bon examen de conscience nous le ferait apercevoir, et un peu de sincérité nous le ferait avouer.

C'est à ce mal que l'Église, qui en souffre comme la Société, veut remédier. C'est à ce besoin d'une meilleure conscience sociale catholique que notre œuvre répond. Et cela suffit, je pense, pour nous justifier de l'entreprendre.

Vous connaissez maintenant les raisons d'être, au moins générales, de l'Action Sociale Catholique. Laissez-moi vous dire, de façon aussi précise que possible, quel est son caractère et son but.

III

CARACTÈRE

Et avant de vous dire ce qu'elle est, il sera peut-être utile de dire ce qu'elle n'est pas. Cela nous donnera l'occasion de rencontrer dès le premier pas, et sur le terrain qu'elle a choisi, la malveillance, cet oiseau de mauvais augure, qui secoue déjà sur nous les poussières de mensonges dont il a les ailes chargées.

1° J'affirme donc en premier lieu que l'Action Sociale Catholique n'est pas une œuvre politique.

La politique est chose nécessaire, et dont il est plus facile que profitable de médire. C'est un grand art que celui de bien gouverner les peuples, et d'administrer sagement leurs intérêts temporels. Souhaitons que cet art soit apprécié et cultivé comme il convient ; donnons aux hommes qui s'y essayent, le crédit de leurs bonnes intentions ; et secondons de notre mieux leur dévouement à la chose publique.

Seulement, sans manquer à ces devoirs, on peut bien reconnaître que d'une façon générale, et dans la pratique, ce n'est pas le propre de la politique de créer dans le monde où elle vit une atmosphère de paix sereine et d'attendrissante harmonie. On peut, sans paraître trop méchant, affirmer que des poli-

ticiens, nos frères, il ne serait pas toujours exact de dire qu'ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme !

Et donc, quand on veut créer un grand ralliement des volontés, concentrer les efforts sur un point commun, il est sage de se tenir à distance, sur des rivages que ne battent pas trop les vagues écumantes de la politique. Voilà pourquoi, Messieurs, notre œuvre se présente à vous comme dégagée de toute compromission politique. Son but n'est pas de préparer des élections, de tenir sous les yeux du public un drapeau rouge ou bleu ; de créer des courants d'opinion qui nuisent aux gouvernements, ou qui les favorisent.

Convaincue que ceux qui sont au pouvoir font de leur mieux . . . pour y rester, et que ceux qui n'y sont pas ne négligent rien pour y arriver, elle n'éprouve aucun besoin de prêter main forte aux uns ou aux autres. Elle ouvre ses cadres à tous les hommes de bonne foi et de bonne volonté. Pour y entrer, un mot de passe est exigé, mais un seul : Catholique ! Quiconque peut prononcer ce mot de bouche et de cœur est des nôtres. A personne nous ne demandons compte de ses opinions et préférences politiques. Et c'est notre espoir, que, dans nos rangs, sur le terrain d'action où nous évoluerons, les hommes de tous partis et de toutes nuances pourront, par dessus les barrières abattues, se tendre une main loyale, et unir, dans un bel élan de fraternité catholique, les énergies intellectuelles et morales qu'ils peuvent mettre au service d'une grande et sainte cause !

2° L'Action Sociale Catholique n'est pas non plus une école de théologie, ou de philosophie, ou d'une

science quelconque. Elle n'a donc pas à se prononcer entre les doctrines, pourvu que ces doctrines soient saines et librement discutées entre catholiques.

Elle n'a pas davantage à se prononcer entre les différentes œuvres. A toute question qui pourrait nous être faite sur nos sympathies ou sur nos préférences, notre réponse sera la même : Nous sommes avec Rome. Ce que Rome approuve, nous l'approuvons ; ce que Rome condamne, nous le condamnons, et dans la mesure exacte où Rome l'approuve ou le condamne. Dans les questions libres, nous userons de la liberté que tout le monde accorde, ou doit accorder à tout le monde. En suivant cette règle, il nous semble qu'il y aura parmi nous moins de paroles inutiles et d'heures perdues, et aussi plus de travail et plus de concorde.

3° Enfin, l'Action Sociale Catholique n'est pas un journal. Et je voudrais ici que l'on comprît bien ma pensée.

Comme moyen de renseigner le public sur les œuvres faites et à faire ; comme instrument de propagande des idées et des œuvres, comme excitateur des énergies sociales, le journal joue, aujourd'hui dans le monde, un rôle qui le rend nécessaire. Et vous savez ce qu'ont pensé et dit les Papes Léon XIII et Pie X de la nécessité pour les catholiques de prendre en mains et de manier avec courage et dignité cette arme indispensable des bons combats. Le rôle de journaliste catholique a été élevé par eux à la hauteur des œuvres apostoliques.

Aussi les fondateurs de l'Action Sociale Catholique ont cru que, pour accomplir leur tâche, ils devaient

utiliser cette force au service de leur entreprise. Ils ont donc fondé un journal, un journal quotidien, qui paraîtra samedi. Le programme tracé par l'Archevêque dans son Mandement, et par le Pape dans son Bref, leur indiquait clairement quelle sorte de journal il fallait faire. C'est un journal de cette sorte qu'ils ont voulu s'appliquer à faire ; et c'est ce journal, qui, dans deux jours, va prendre son rang et frayer sa voie dans le monde de la Presse canadienne-française et catholique. Quelle figure y fera-t-il ? Ce sera à vous de répondre, Messieurs.

Laissez-moi seulement vous dire qu'il ne vise pas à une infailibilité impossible, non plus qu'à une perfection... dont nous sommes d'ailleurs bien habitués de nous passer. Il veut sincèrement marcher dans la voie qu'on lui a tracée. Son ambition est de ne pas être trop inférieur à la tâche qui lui est dévolue ; et sa prétention, sa seule prétention, que vous lui pardonnerez bien, c'est d'être jugé d'après son mérite. Quoi qu'il en soit, ce journal ne sera pas l'Action Sociale Catholique. Il n'en sera que l'organe. J'ajoute qu'il n'en sera pas le seul organe. D'autres journaux pourront, plus tard, et sur d'autres points, s'appliquer à la même tâche. Et aux journaux, il y aura lieu d'ajouter, à l'occasion, des brochures, des tracts, des feuilles de propagande. Et toutes ces publications ne seront que des moyens mis au service de l'Action Sociale Catholique. Le but que vise celle-ci est plus loin et plus haut. Et c'est ce qu'il me reste à vous montrer. J'ai dit ce que l'Action Sociale Catholique n'est pas. Le temps est venu de dire ce qu'elle est.

Je pourrais définir ainsi notre œuvre : une sorte de coopérative de tous les efforts sincères et généreux, et leur orientation pratique vers le plus grand bien-être spirituel et temporel de notre peuple. Ce qu'elle se propose, c'est de grouper les bonnes volontés, d'organiser les forces sociales, en créant ou en favorisant le mouvement syndical chrétien, et par là même de lutter d'une part contre l'individualisme qui jette les sociétés dans l'anémie, et d'autre part contre le socialisme qui les précipite dans l'anarchie ou la servitude.

Sur terrain d'ordre moral, intellectuel, et économique.

Vous me permettrez, Messieurs, d'éclairer cette définition, forcément vague et incomplète, en y projetant la lumière que fait jaillir, sur de telles questions, la parole de Pie X.

Au mois de juin 1905, ce grand pontife, qu'on pourra bien appeler le Pape de l'Action Sociale Catholique, adressait aux évêques d'Italie une mémorable encyclique sur l'Action catholique.

Dans ces pages si fortes de pensée et de style, Pie X dessine de main de maître le vrai caractère d'une œuvre comme la nôtre. Il convient et il me plaît de chercher dans un document si autorisé et si indiscutable les traits sous lesquels se montre l'Action Sociale Catholique.

“ Tout restaurer dans le Christ, dit le Pape, a toujours été la devise de l'Église, et c'est particulièrement la Nôtre. Restaurer toutes choses, non d'une manière quelconque, mais dans le Christ. Restaurer en lui non seulement ce qui incombe

directement à l'Église en vertu de sa mission divine mais encore, ce qui découle spontanément de cette mission, la civilisation chrétienne dans l'ensemble des éléments qui la constituent."

Et voici en quels termes Pie X caractérise ce travail de restauration :

" Replacer Jésus-Christ dans la famille, dans l'école et dans la société ; rétablir le principe de l'autorité humaine comme représentant celle de Dieu ; prendre souverainement à cœur les intérêts du peuple, et particulièrement ceux de la classe ouvrière, non seulement en inculquant au cœur de tous le principe religieux, mais en s'efforçant d'adoucir leurs peines, d'améliorer leur condition économique par de sages mesures ; s'employer par conséquent à rendre les lois publiques conformes à la justice, à corriger ou supprimer celles qui ne le sont pas ; défendre enfin et soutenir avec un esprit vraiment catholique les droits de Dieu en toutes choses, et les droits non moins sacrés de l'Église. L'ensemble de ces œuvres constitue précisément ce qu'on a coutume d'appeler d'un terme très noble : Action Catholique."

Après avoir dit l'importance et la difficulté des problèmes de vie sociale qui sont agités de nos jours, le Pape ajoute : " Il est souverainement nécessaire que l'Action Catholique saisisse le moment opportun, marche en avant avec courage, propose elle aussi sa solution et la fasse valoir par une propagande ferme, active, intelligente, disciplinée, capable de s'opposer à la propagande adverse."

Et il propose à l'imitation cette admirable *Union populaire*, que forment au delà de 600,000 catholiques allemands, qui est destinée à réunir les catholiques de toutes les classes autour d'un centre unique et commun de doctrine, de propagande et d'organisation sociale.

Autour de ce centre social, toutes les autres institutions de caractère économique, destinées à résoudre pratiquement et sous ses aspects variés le problème social, se trouvent comme spontanément groupées ensemble pour le but général qui les unit ; ce qui ne les empêche pas de prendre, suivant leurs besoins, des formes diverses et des moyens d'action différents, comme le réclame le but particulier de chacune d'elles.

Puis le Pape ajoute ces graves paroles que je soumets à votre sérieuse réflexion :

“ Les œuvres qui sont principalement fondées pour restaurer et promouvoir dans le Christ la vraie civilisation chrétienne, et qui constituent l'Action Sociale Catholique, ne peuvent nullement se concevoir indépendantes du conseil et de la haute direction de l'autorité ecclésiastique ; il est bien moins possible encore de les concevoir en opposition plus ou moins ouvertes avec cette même autorité... D'ailleurs, puisque les catholiques portent toujours la bannière du Christ, par cela même ils portent la bannière de l'Église ; et il est donc raisonnable qu'ils la reçoivent des mains de l'Église, que l'Église veille à ce que l'honneur en soit toujours sans tache, et qu'à l'action de cette vigilance maternelle les

catholiques se soumettent en fils dociles et affectueux.”

Vous le voyez, Messieurs, notre œuvre était dans la pensée du Pape, avant de voir ici le jour, et nous n'avons rien inventé en traçant le programme de l'Action Sociale Catholique.

Au reste, c'est d'une autorité plus grande encore que celle du Pape que nous pouvons nous réclamer. Quand on veut faire du bien à ses semblables, il faut chercher la lumière et la direction auprès de ce grand ami des hommes qui a passé sur terre en faisant le bien, qui a fondé l'Église pour continuer son œuvre, et qui s'appelle Jésus-Christ. Or les enseignements, les méthodes et les actes de ce divin Bienfaiteur ont été consignés dans un livre qu'on nomme l'Évangile, et qui contient les leçons de la sagesse divine et humaine. Et c'est l'Église qui a reçu mission de garder ce livre, de l'interpréter et d'en appliquer à la société les salutaires doctrines. Cette mission la place dans une situation exceptionnelle au point de vue des services à rendre à l'humanité ; elle lui donne une autorité et un crédit, dont nul autre ne saurait se prévaloir.

Et quand nous la voyons, l'Évangile de la vérité en main, l'amour du Christ au cœur, se pencher comme une mère sur les hommes qui ont besoin de vérité et d'amour, il y a mieux à faire que de scruter avec défiance ses intentions, et de faire planer sur ses projets des soupçons impertinents et injurieux. Il y a à saluer avec reconnaissance cette Bienfaitrice des hommes qui compte à son crédit vingt siècles d'admirable dévouement au bonheur de la société.

Il y a surtout, Messieurs, à voir, dans cet effort qu'elle fait pour le perfectionnement de notre état social, non pas une entreprise vulgaire, à capital plus ou moins rond, encore moins un complot tramé contre l'ordre et la paix publique ; mais une œuvre, une bonne et grande œuvre, une œuvre de relèvement social !

C'est là, en effet, Messieurs, le trait caractéristique de l'Action Sociale Catholique, sa vraie physionomie. C'est dans cette lumière et avec cette attitude que j'ai tenu à vous la montrer et que je voudrais la voir se fixer dans votre esprit.

Elle est née d'un cœur d'apôtre, dont la bonté et la noblesse vous sont connues. Sur son berceau sont tombés la bénédiction et l'encouragement d'un Pape qui restera, dans la longue série des Vicaires du Christ, comme l'une des plus ressemblantes images du Bon Pasteur ; elle a fait ses premiers pas, soutenue par d'admirables sacrifices ; elle part et oriente toute son organisation et ses efforts vers la conquête, pour notre peuple, d'une vie économique plus stable, d'une vie sociale plus pleine et plus intense, d'une vie catholique plus courageuse et plus féconde. Que lui manque-t-il, Messieurs, pour réussir ? Le baptême de l'épreuve ? Il se trouvera bien parmi les nôtres quelqu'un pour le lui donner ! Que lui manque-t-il encore ?

Les sympathies, la confiance et l'adhésion des catholiques ?

C'est à vous de répondre, Messieurs, et votre réponse, je la sens déjà passer frémissante dans vos

cœurs. Et j'emporte, en finissant, l'espoir que l'Action Sociale Catholique trouvera en vous les apôtres qu'elle mérite, et les coopérateurs qu'elle attend !

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

PRÉSENTÉE AUX ARTISANS CANADIENS-
FRANÇAIS(1)

Joie de prendre part à cette très sympathique et significative démonstration. Québec s'est fait une classique réputation d'hospitalité cordiale et accueillante. S'il a le cœur haut comme sa citadelle, il a les bras ouverts comme les cours d'eau qui attirent et retiennent sur son cœur les amis et les voyageurs.

Je suis heureux que les Artisans donnent aujourd'hui cette nouvelle et éclatante preuve de la vieille hospitalité québécoise. Heureux de ces hommages et de ces fraternelles sympathies qui accueillent l'homme de bien,(2) que ses propres mérites plus encore que les suffrages de ses frères viennent d'élever au poste de Président général des Artisans Canadiens-français.

Je salue en vous, Monsieur, un de nos plus vaillants pionniers de l'Action Sociale Catholique, au Canada. En ma double qualité de Chapelain de la succursale Jacques-Cartier, et de Directeur de

(1) Conférence faite au Théâtre populaire, dans la paroisse de Jacques-Cartier, de Québec, le 12 mai 1907, à une assemblée de la Société des Artisans Canadiens-français.

(2) M. J.-V. Dessaulniers.

l'Action Sociale Catholique à Québec, je mets dans ce salut fraternel plus qu'un hommage de circonstance ; j'y mets toute la sincérité, toute l'ardeur, toutes les espérances et toute la foi de mon nouvel apostolat.

Vous vous êtes fait apôtre, Monsieur, et on a déjà dit avec quelle intelligence, quel zèle et quelle constance ! Apôtre de la Mutualité catholique, et donc de l'Action Sociale Catholique sous l'une de ses formes pratiques et populaires.

Devançant l'entreprise que nous tentons, en ce diocèse, pour répondre aux désirs si formels des Souverains Pontifes, et pour suivre le magnifique programme tracé par notre Vénérable Archevêque, vous avez compris la nécessité qu'il y a pour nous de garder, de mettre en ordre et en activité les forces vives de la nation, et l'imprudence grave que nous commettrions en livrant ces forces aux mains de l'étranger ou de l'ennemi. Chrétien convaincu et mutualiste intelligent, vous avez vu dans nos sociétés mutuelles nationales et catholiques, la sûre mise en œuvre de nos ressources, et la bonne orientation de notre vie sociale. Et vous attachant à l'une d'elles, la Société des Artisans, vous avez épousé sa cause avec zèle et avez servi ses intérêts avec une fidélité et un dévouement admirables.

Voilà pourquoi il m'est particulièrement agréable de mêler ma voix à celle de vos frères de Québec, pour vous féliciter chaleureusement et vous souhaiter complet succès dans votre charge importante. Je suis fort aise aussi d'inaugurer en quelque sorte sous

vos yeux et dans une réunion d'Artisans le rôle qui vient de m'être confié.

Pour répondre à l'invitation faite et à votre attente, je veux, ce soir, vous dire quelques mots de l'Action Sociale Catholique et en faire comme la présentation officielle au public. L'ex-curé de Jacques-Cartier ne pouvait vraiment souhaiter meilleure occasion et plus agréable auditoire pour faire cette présentation. La date de mon départ est encore assez récente, pour que je me sente un peu chez moi parmi vous. Les six années que j'ai passées ici m'ont permis de vous connaître assez pour pouvoir affirmer que nulle terre n'est mieux préparée que celle-ci à recevoir et à pratiquer les enseignements de l'Action Sociale Catholique.

Je voudrais donc vous dire ce soir, sa nécessité, son grand principe d'action et son application pratique : telles seront les points signalés à votre attention.

I

SA NÉCESSITÉ

Les questions sociales prennent aussi une importance capitale. Qui peut le nier ? Transformation s'opère où l'individu se fond de plus en plus dans la société. L'isolement devient faiblesse et danger ; le groupement un élément de force et de progrès. L'association prépare son avènement. Demain elle sera souveraine. A qui profitera cet avènement ? Grosse question, et très inquiétante, d'où dépend l'avenir du monde. Deux rivales se disputent cette

force, cet instrument des temps nouveaux : le socialisme et le catholicisme.

Aux mains du socialisme, l'association sera puissance de désordre, de haine, d'injustice. Aux mains du catholicisme, instrument de charité, de paix, de justice. Lutte terrible en certains pays. A qui la victoire ?

Ici, même travail de transformation : même dispute pour conquérir le grand instrument de vie sociale. Des symptômes évidents montrent que le socialisme est à l'œuvre. Déguisé ici, plus hardi et découvert là, il agit partout. But évident : mettre la main sur les forces vives de la nation, s'emparer de l'association, la contrôler et l'orienter vers son but.

La question qui se pose est donc vitale : notre vie sociale va-t-elle restée marquée de l'empreinte du christianisme qu'elle a toujours eue ? ou bien va-t-elle biffer cette marque de noble origine, pour laisser apposer sur elle les scellées diffamantes du socialisme étranger ou cosmopolite ?

Poser la question, c'est en montrer la gravité. Or que voulons-nous par l'Action Sociale Catholique ? Arracher au socialisme qui les entame, nos associations de toutes natures et les mettre à l'abri sous l'influence salubre des principes chrétiens. Nous voulons donner à cette grosse question sociale, la seule solution qui soit bonne. Car, " il est incontestable, dit Léon XIII (*Graves de communi*) que la question sociale est avant tout une question morale et religieuse, et qu'elle doit être tranchée surtout d'après les règles de la morale et le jugement de la religion."

L'action socialiste est organisée et très active ; l'action catholique ne l'est pas du tout. Dans ces conditions qui triomphera ? Donc il faut organiser l'Action Catholique. C'est le salut et la victoire.

On a compris cette nécessité dans les autres pays. Les catholiques nous y donnent des exemples bien propres à nous faire réfléchir. L'Allemagne et la Belgique marchent en tête des croisés de l'Action Sociale. Grâce à une admirable organisation, le catholicisme, en ces pays, jouit d'un crédit et exerce une influence qui étonne les ennemis. L'an dernier, le Pape Pie X créait en Italie l'Action Catholique, afin de promouvoir et de défendre les progrès de l'ordre social et de la civilisation chrétienne. C'est le même Pape qui, dans sa première Encyclique, déclare que l'Action Sociale Catholique est une entreprise très louable et même *nécessaire* dans la situation actuelle de l'Église et de la société civile.

Donc en créant ici cette action sociale, on ne fait qu'obéir à un mot d'ordre de l'Église, et accomplir une œuvre que Léon XIII disait être une impérieuse nécessité.

Comment après cela prétendre que ce qui est jugé nécessaire partout, ce qui est pratiqué dans tous les autres pays catholiques, ne serait ici au Canada, qu'une œuvre de luxe, plus ou moins opportune ?

En vérité notre pays est-il donc d'essence spéciale ? Est-il bon, est-il raisonnable de vouloir l'isoler du grand courant qui circule partout ailleurs ? Croit-on vraiment que nous pouvons en sûreté de conscience fermer l'oreille aux paroles des Souverains Pontifes ? Ne voit-on pas que notre catholicisme

cesserait d'être catholique, s'il refusait de se mêler activement à la vie de l'Église Universelle.

II

PRINCIPE D'ACTION

Il faut à la vie sociale une âme et un esprit qui la rendent agissante et donnent à son activité un caractère et des marques qui lui soient propres. Cet âme sociale c'est un sentiment profond de la dignité humaine ; le sens droit de la justice ; le dévouement au bien commun ; la force de l'abnégation ; la notion claire de la grande loi du travail ; l'amour et le respect du travailleur. Or cette âme elle est créée par le souffle de l'Évangile ; elle vit de la parole et de la grâce du Christ ; cette âme, c'est le catholicisme mis en pratique et en œuvre.

Donc, l'Action Sociale Catholique ne vise à rien autre chose, qu'à faire passer le Christ et l'Évangile dans les mœurs sociales et publiques. *Instaurare omnia in Christo*. Telle est sa devise, tombée des lèvres d'un pape qui sera le pape de l'Action Catholique.

L'Évangile est la source féconde d'où ont jailli tous les courants de civilisation qui ont remué et transformé le monde. Pour le catholique il doit rester la grande loi de la vie publique et privée. Et la grande erreur des croyances et des mœurs, aujourd'hui, c'est de rejeter et de contredire l'Évangile. On ne veut plus que le Christ règne sur les nations ; on permet encore que son Évangile soit

la règle de la vie privée, mais c'est en dehors de lui et souvent contre lui que l'on commet la folie ou le crime d'organiser la vie publique. Les catholiques subissent trop cette influence néfaste. Par faiblesse, calcul ou respect humain, ils prennent l'habitude de faire deux parts de leur vie, et de couper en deux leur conscience. Ils ont une foi de huis clos et d'oratoire, et manquent de courage à confesser Jésus-Christ et l'Évangile devant Dieu et devant les hommes.

Et voilà précisément le mal que veut guérir l'Action Sociale Catholique. Elle veut redonner à l'Évangile toute sa place et apprendre aux catholiques à faire tout leur devoir.

Son ambition est de faire l'éducation chrétienne de la conscience sociale, en faisant pénétrer davantage la loi évangélique dans les mœurs publiques.

Empruntant surtout à l'Évangile son admirable code de charité, elle s'efforcera d'en faire comprendre les applications pratiques, et d'y soumettre plus parfaitement la société moderne.

C'est dire, Messieurs, que l'Action Sociale Catholique ne peut atteindre sa fin qu'en se mettant sous la direction de l'Église. Qui donc mieux qu'elle s'entend au précepte de la charité ?

“ C'est mon précepte ”, peut-elle dire après Jésus-Christ.

Or, disait Léon XIII, dans ses vœux derniers au Sacré Collège, veille de Noël 1902, testament de ce grand Pape : “ N'est-ce pas charité véritable et opportune de s'adonner avec empressement et désintéressement à l'amélioration de la situation spirituelle et du sort matériel des multitudes ! Le maternel

amour de l'Église pour les hommes est universel, comme la paternité de Dieu ; mais fidèle à ses origines, et se souvenant des exemples divins, elle fut toujours accoutumée à s'approcher des humbles et des malheureux avec un sentiment de prédilection. En se pénétrant sincèrement et constamment de l'esprit de cette mère universelle des peuples, la société chrétienne peut espérer ne pas manquer son but."

Et si l'Église est, de par son caractère et sa mission, la grande éducatrice de la vie sociale, le prêtre, son ministre et son interprète autorisé, devra donc lui aussi se faire ouvrier de cette œuvre. Vous connaissez l'axiome : le prêtre à la sacristie ! Ceux qui l'ont prôné cet axiôme, sont les mêmes qui chassent aujourd'hui ce prêtre de la sacristie, de l'église et même du presbytère !

Voulez-vous savoir où peut et doit être le prêtre ? Partout où doit être le Christ et l'Évangile. Il a reçu la garde de ce dépôt sacré, et la mission de donner le Christ et l'Évangile au monde. Notre-Seigneur n'a pas dit : vous prêcherez en chaire ! *Docete omnes gentes !*

Et saint Paul, dont on a dit qu'il se ferait journaliste aujourd'hui, disait : " Prêchez à temps, à contre temps, insistez, pressez, réprimandez en toute patience et doctrine ! " Demandez si l'on peut faire de l'Action Sociale Catholique sans le prêtre, c'est demander si l'on peut en faire sans l'Église, sans l'Évangile, sans Jésus-Christ.

Aux catholiques timides ou naïfs qui ont peur que l'action et la présence du prêtre effarouchent le

peuple et compromettent tout, je dis ceci : ce dont ont peur ceux qu'effarouche le prêtre, ce n'est pas du prêtre lui-même, mais bien de l'Évangile et du catholicisme intégral dont il est le missionnaire. Et si vous voulez les rassurer, ces braves, ce n'est pas le prêtre qu'il faut écarter et reléguer à la sacristie, c'est l'Évangile qu'il faut mutiler, c'est le catholicisme qu'il faut amoindrir, c'est le Christ qu'il faut rapetisser ! Et si c'est là l'Action Sociale Catholique que l'on veut faire, eh bien ! que l'on continue à ne rien faire du tout. Car aucun fléau ne serait comparable à celui d'une organisation systématique du demi-catholicisme.

III

APPLICATIONS

Nombreuses. Impossible de vous les indiquer. Une qui est déjà faite au pays : établissement de sociétés de secours mutuels, selon les principes chrétiens, sous juridiction et direction de l'Église. Parmi les œuvres multiples qui doivent attirer l'attention et recevoir le concours de l'Action Sociale Catholique, il faut mentionner les sociétés de secours mutuel. La mutualité, Messieurs, est une idée et représente une chose d'essence chrétienne. C'est à l'Évangile qu'elle emprunte ses principes les plus féconds et ses applications les plus pratiques.

C'est l'Évangile qui, se plaçant entre les égoïsmes avides et les intérêts vulgaires, où se tient trop volontiers notre pauvre humanité, a soulevé l'âme

humaine appesantie et l'a fait monter jusqu'aux sommets de la charité. Et c'est en appliquant les leçons de cet Évangile, que les hommes ont appris à développer plus largement les œuvres de la charité, qu'ils ont faite active et prévoyante, et dont ils ont tiré toute la vertu sociale. La mutualité telle que l'inspire le christianisme, et telle que vous vous efforcez de la pratiquer, Messieurs, ne se contente pas d'une compassion stérile pour ceux qui sont tombés et qui souffrent ; elle ne croit pas avoir rempli son devoir en donnant une aumône qui satisfait la faim d'aujourd'hui sans assurer le pain de demain. Elle veut aplanir la route devant ceux qui marchent, pour qu'ils puissent avancer et monter sans trébucher, et pour qu'on n'ait pas, plus tard, à les panser, gisants sur le sol, incapables désormais de se remettre en route : cela est plus chrétien et moins coûteux.

Pour faciliter cette ascension matérielle et morale qui est la vie même des sociétés saines, la prévoyance est la vertu maîtresse. Elle est à elle seule une discipline, car elle impose des privations immédiates en vue de satisfactions éloignées. En superposant les petits efforts quotidiens, elle met la puissance de la continuité dans l'œuvre humaine et associe le travail du temps au labeur de l'homme.

L'épargne est sa forme indispensable et demeure indispensable. Mais l'épargne n'est qu'un moyen ; elle crée des habitudes d'économie, mais elle n'élève pas au dessus de l'intérêt. La mutualité lui est supérieure, car elle garantit contre des chances individuelles menaçantes, et elle travaille pour la sécurité de l'avenir, en faisant appel aux sentiments d'aide

mutuelle. C'est donc avec raison que, dépassant l'épargne trop rudimentaire, sans attendre l'assurance trop complexe, on se place aujourd'hui sur le terrain de la mutualité, pour susciter parmi les humbles l'esprit de prévoyance, et pour réveiller parmi les heureux le sentiment de la solidarité, le souci de la responsabilité, et la pratique du devoir social.

Voilà, Messieurs, quelques-uns des sérieux avantages de la mutualité. Si elle est fidèle à l'inspiration chrétienne qui lui a donné naissance, elle peut être une puissante éducatrice de la conscience sociale. Mais pour cela il lui faut garder un caractère ouvertement chrétien et franchement national. On a dit que la mutualité n'a ni race, ni langue, ni religion. Vrai en ce sens qu'elle peut convenir à toutes les races, langues, et religions. Mais si l'on prétend par là que dans son organisation pratique et dans son fonctionnement, elle ne doit tenir aucun compte des distinctions de race, de langue et de religion, on tombe alors dans une erreur déplorable.

Au point de vue économique, c'est un danger et souvent un désastre que ces mutualités cosmopolites qui centralisent trop l'administration et font prendre aux épargnes populaires le chemin de la frontière, par où elles ne reviennent que considérablement amoindries, au profit de l'étranger.

Au point de vue social, une société mutuelle hybride, qui mêle en son sein toutes les races, toutes les langues et toutes les croyances, se condamne à une impuissance lamentable. Si les intérêts matériels dont elle a la garde échappent au péril, les intérêts

supérieurs d'ordre social et moral sont gravement compromis. Fatalement, et par une pente insensible, on y glisse dans cette neutralité des pensées et des œuvres, qui est la mort des œuvres et des pensées ; on s'y livre à des efforts stériles pour adapter à des mœurs trop dissemblables des coutumes trop uniformes ; on y fait fléchir tous les principes afin de leur donner la courbe de toutes les idées. Par là on fausse la conscience sociale du peuple, et on le soustrait maladroitement aux saines influences du milieu où il vit. Ce n'est plus, dès lors, faire œuvre de bonne éducation, mais de déformation sociale.

Malheureusement, nous n'avons pas échappé à ce danger. Il existe ; je vous le signale et vous mets en garde contre lui.

Quant à vous, Messieurs les Artisans, vous faites ici une œuvre chrétienne et nationale. Votre organisation n'est pas encore parfaite. Avec le temps et les ressources, vous pourrez étendre son champ d'action et combler quelques lacunes. Mais telle qu'elle est aujourd'hui, elle mérite l'encouragement de nos compatriotes et peut compter sur le concours effectif de l'Église.

Quand l'Action Sociale Catholique sera bien sur pied, qu'elle aura à son service un organe social catholique, elle vous secondera dans vos louables efforts ; et elle cherchera à bien enraciner dans les esprits et les mœurs les saines idées de mutualité catholique et nationale ; elle combattrà les erreurs qui la déforment, et elle tendra volontiers la main aux hommes distingués et aux excellents chrétiens

qui dirigent votre société, afin de les aider à vous guider sûrement dans la voie du progrès matériel et moral.

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

EXPOSITION TIRÉE DES TROIS MOTS :
ACTION, SOCIALE, CATHOLIQUE(1)

Ce matin je voudrais vous faire pénétrer dans l'esprit de l'Action Sociale Catholique, vous dire à quoi elle tend, et jalonner la route où elle s'engage.

Pour cela, il nous suffira de presser un peu les trois mots qui forment le titre de l'œuvre: *Action Sociale Catholique*, et de chercher sous les noms qui la désignent, les choses qu'elle signifie.

I

CATHOLIQUE

Le mot catholique est comme le nom familial de l'Œuvre: il dit sa filiation. Elle est catholique par la source d'où elle vient, par le patronage qui la couvre :

(1) Esquisse d'un sermon dont il n'a pas été possible de retrouver la date exacte. Il a dû être prononcé à l'époque de la fondation de l'Action Sociale Catholique.

Les notes que nous publions ont été écrites sur le verso de feuilles de papier qui portent le texte imprimé d'une circulaire sur l'œuvre de la Presse catholique, datée du 30 août 1907. Ce sermon fait partie d'une série. Le premier disait par quelle inspiration et sous quels auspices l'Action Sociale Catholique fut créée; celui-ci en expose la nature et l'esprit. L'orateur annonce à la fin qu'il parlera ensuite de son champ d'action.

prouvé par dernier entretien. Mais il faut donner à ce mot sa large et pleine signification. S'il indique la source, il trace aussi la voie, dessine les cadres, met le but en relief.

Moyen d'être catholique pour une œuvre comme pour un homme

a) On ne peut être catholique ni contre, ni autrement, ni plus, ni moins que Rome. Le niveau et la règle est là. Les mots d'ordre pour *foi et discipline intellectuelle et morale*, viennent de là. Donc une œuvre est catholique quand elle s'adapte, pour ses façons de penser et de faire, aux enseignements romains. Pour marcher droit et guider les autres, pour voir clair et éclairer les autres, pour vivre et donner la vie, il faut s'inspirer de Celui qui redit depuis vingt siècles: *Ego via, veritas et vita*. Première façon d'être catholique.

b) *Deuxième façon.* — Pour remplir ses cadres, faire ses œuvres, l'Action Sociale Catholique aura recours aux catholiques. Ce sera le seul mot de passe. Son but étant de grouper et d'organiser les forces catholiques, il est évident que c'est aux individus et aux groupes catholiques qu'elle s'adresse.

Nous ne prétendons pas par là que le travail de bonne organisation sociale soit de sa nature confessionnel, ni qu'il faille revendiquer pour l'Église catholique seule le monopole des bonnes intentions et des généreux efforts. Il n'y a donc dans cet exclusivisme accidentel, que les circonstances et la nature de notre œuvre imposent, rien qui puisse

blessé nos frères séparés, ni leur faire croire que nous ignorons la sincérité de leurs intentions, ou que nous ne tenons pas compte de la générosité de leurs efforts.

Voilà donc comment s'explique et se justifie ce mot de catholique : il dit l'origine, le champ d'action, l'orientation générale de l'Œuvre.

II

L'ACTION

Voilà un mot d'usage bien courant, mais dont la haute et pleine signification n'est pas toujours assez comprise. Nous lui donnons ici son sens le plus élevé et le plus noble. Appliqué aux idées et aux doctrines, il signifie leur mise en œuvre, et leur application pratique. Appliqué aux hommes, il indique la mise en opération de toutes les énergies de son être, des forces de son corps et de son âme, pour tirer d'une doctrine ou d'une idée toutes ses conséquences pratiques. Aussi peut-on dire que l'Action, ainsi entendue, est la pierre de touche des doctrines et des hommes.

Tant que les idées et doctrines flottent dans le cerveau, restent aux feuillets d'un livre, ou errent sur les lèvres humaines, elles ne peuvent guère être appréciées à leur entière valeur.

Il faut qu'elles prennent contact avec la réalité, qu'elles soient traduites en actes, pour qu'on sache si elles sont bienfaisantes ou nuisibles, et jusqu'à quel point elles le sont. De même l'homme ne se

révèle vraiment que par ses actes, et non par ses pensées ou ses paroles. Les grandes pensées dénotent un grand esprit, les belles paroles peuvent manifester de belles intentions. Mais il n'y a que les grandes et bonnes actions qui montrent les grandes âmes. L'homme donc ne vaut que par ses actes. Il y a loin de la pensée et de la parole à l'action ! Et sur cette route longue à parcourir se dressent une multitude d'obstacles, qui ne dépendent ni de la pensée ni de la parole, et où vont se heurter et se briser bien des volontés. Seul, celui qui sait vaincre ces obstacles, et vivre sa pensée et sa doctrine, est vraiment un homme.

Et cela est particulièrement vrai des doctrines religieuses et de la vie catholique.

Les enseignements du Sauveur étonnent par leur profondeur et leur admirable adaptation aux besoins des hommes. La personne du Christ était belle et séduisante ; ses pensées hautes, sa parole simple, captivante et sublime. Mais pour comprendre ce que vaut la doctrine et l'homme, il faut voir les actes où se traduit cette doctrine, et la vie, les souffrances et la mort de celui qui la prêchait.

Jésus au milieu des infirmes, en face des pécheurs ; Jésus traîné devant les tribunaux, condamné, crucifié ; et Jésus ressuscité.

Il a vécu sa doctrine : *Exemplum dedi vobis*. Et c'est en le voyant mourir que les yeux et l'esprit du larron et du centurion s'ouvrent à la foi et au repentir.

Il y avait dans le Christianisme une lumière et une force capables de convertir le monde. Mais le

monde n'aurait pas été converti, s'il ne se fut trouvé des hommes capables de vivre le Christianisme. Doctrine étrange qui répugne, qui heurte toutes les idées et les mœurs. On la méprise, et on méprise les hommes qui y conforment leurs actes. Seulement ces hommes se font tuer. Le martyre est l'action souveraine ; et après trois siècles, le groupe des chrétiens a converti l'empire romain : le monde est chrétien.

La doctrine n'a pas changé. Si au cours des siècles, l'Évangile paraît perdre de sa force illuminatrice et sanctificatrice, s'il y a des retours offensifs de l'erreur et du mal : c'est que les hommes firent défaut pour faire jaillir de l'Évangile la lumière et la sainteté.

Et si aujourd'hui, le catholicisme ne trouve ni l'estime, ni l'adhésion qu'il réclame, à quoi est-ce dû ? La faute en est aux hommes qui n'ont pas les convictions assez profondes et le courage assez ferme, pour mettre le catholicisme dans leur vie. Ceux qui nous jugent du dehors ont raison d'être sévères. La pratique intégrale, franche, ouverte du catholicisme n'est pas assez générale. On a peur ! De quoi ? d'être estimés hypocrites. Trop commode de se réclamer d'une prétendue modestie de publicain, pour se justifier d'être des chrétiens amoindris. Pousser les catholiques à vivre davantage leur foi, à faire régner le Christ : voilà le désir de l'Église : le but général de l'action catholique.

Spectacle lamentable que l'erreur et le relâchement des doctrines et des mœurs. C'est le retour vers

le paganisme des peuples qui ont été des foyers ardents de vie catholique.

On a cru que la doctrine est trop rigide, le dogme trop impérieux ; le catholicisme donc trop difficile pour les esprits et les volontés, qu'il y avait là une sorte d'incompatibilité ; qu'a-t-on fait ? On s'est avisé de remanier la doctrine en la modernisant. Insensés. C'est cette doctrine qui a sauvé le monde, et parce qu'elle était ce que le Christ et l'Église l'ont faite. Elle l'a sauvé quand il y a eu des hommes pour la mettre en action. Aujourd'hui les hommes ont baissé, on veut descendre la doctrine à leur niveau. Crime, que tout cela ! Ce sont les hommes qu'il faut relever. Le Pape a condamné. Le clergé uni dans le sacrifice, ramené à la pureté évangélique ; le peuple suivra et la foi du Christ triomphera.

Le *modernisme*, c'est la déclaration des faiblesses de l'homme, la capitulation de la foi devant la lâcheté des mœurs ; l'effort criminel tenté pour mettre une doctrine qui appelle en haut les cœurs, à la portée d'une société qui n'est pas capable de monter. On oublie qu'une doctrine qui s'abaisse ne remonte plus. Il y a eu déjà le modernisme du seizième siècle : le protestantisme. Luther et Calvin étaient modernistes. *Durus est hic sermo !* Ils ont violé le sanctuaire de la doctrine ; ils l'ont pollué de leurs retouches sacrilèges. Où est aujourd'hui la doctrine protestante ? Besoin de retour à l'intégrité de la foi.

III

ACTION SOCIALE

Dans l'Évangile et dans le Catholicisme qui en est la vivante réalisation, il y a les principes de conduite personnelle, il y aussi les principes de vie publique et sociale. On peut même dire que la tendance inhérente au catholicisme, c'est de perfectionner la société.

C'est que l'homme est fait pour vivre en société ; et que cette condition qui lui est naturelle, lui impose des devoirs nombreux, et le charge de responsabilités importantes. Or, l'Œuvre que nous voulons a pour objet particulier d'aider le peuple à bien comprendre et à bien remplir son devoir social. L'éclairer d'abord, éveiller en lui le sentiment de ses devoirs, former sa conscience sociale, d'après les principes chrétiens. Puis lui fournir les moyens pratiques de vivre selon les lumières de cette conscience.

En face, un gros obstacle : l'égoïsme. Chacun pour soi. Principe funeste qui est le contraire de l'Évangile.

Le Christ s'est livré pour nous : voilà le modèle. On se rapproche de lui dans la mesure où l'on se donne.

Le principe fondamental de l'Évangile est : aimez-vous les uns les autres. L'application de ce principe constitue la vie sociale chrétienne.

La société chrétienne fut tout imprégnée de ce principe. Du troisième au treizième siècle, les peuples entrent tour à tour dans la lumière de la civilisation, et la société s'organise sur l'Évangile. Admirable

groupement des sociétés. Pour base la famille ; puis le métier ou la profession. C'est la famille agrandie avec des intérêts communs et des devoirs communs. Puis entre ces groupes un lien de justice et de charité.

Cet état social entamé dès le quatorzième siècle vient s'effondrer dans la révolution. Tout l'édifice social construit par l'Église est jeté à terre : quelles ruines !

Dans le sang et la boue.

Travail du dix-neuvième siècle : refaire sur ces ruines, une société sans Dieu, contre l'Église. Situation affreuse d'un pays, où l'organisme social est au service de l'erreur et du mal.

Ce sont les groupes qui mènent le monde. Les individus sont victimes des groupes auxquels ils appartiennent. L'âme d'une association vivifie les individus qui la composent. On a l'orgueil de son groupe, l'esprit de corps. Et l'exemple n'est pas rare d'individus excellents, perdus par leur groupe. Il est donc important que l'individu trouve à sa portée, pour besoins de sa vie matérielle et sociale, une organisation, où il ne soit pas exposé à la perversion.

Le besoin d'association est inhérent à toute société : individualisme est cause de faiblesse. Doctrine de Léon XIII et de Pie X.

Ce que veut l'Action Sociale Catholique, c'est satisfaire ce besoin, en sauvegardant les droits de l'Église, et les intérêts spirituels et temporels des chrétiens.

Elle n'est donc pas un parti qui se forme en face d'autres partis ; à moins que ce ne soit le parti de

Dieu contre parti du démon. Elle veut être un centre d'œuvres et d'organisations sociales. Elle veut que le peuple canadien, en se groupant, selon ses intérêts et ses besoins, fasse entrer dans ces groupements l'esprit chrétien qu'il a dans la vie individuelle. Elle voudrait que des individus qui dans leur vie privée, sont des catholiques fervents, le restent quand ils se réunissent ensemble pour des fins utiles, et que la vie de ces groupes soit soumise à l'Évangile, comme la vie des personnes qui s'y rassemblent.

Voilà le but particulier. Nous verrons sur quel champ s'exercera cette Action Sociale Catholique.

Pour aujourd'hui, qu'il suffise d'avoir indiqué sa tendance, en cherchant le sens exact des mots qui servent à la désigner.

J'espère que vous n'avez découvert dans ces loyales explications, aucun dessein pervers. Il est même assez simple de conclure que l'Église en inspirant et créant une pareille entreprise, est bien dans sa sphère d'action, et suit sa voie ordinaire. Sur les peuples, comme sur les individus qui lui sont confiés, elle veut faire régner Jésus-Christ. C'est la raison d'être de sa mission, le but constant de son apostolat. L'Action Sociale Catholique n'a pas d'autre but. Ce but elle le traduit dans la devise qu'elle emprunte au grand Pontife qui la gouverne : *Instaurare omnia in Christo*. C'est le mot d'ordre de l'Église militante. Restaurer les hommes dans le Christ ici-bas, afin de les faire triompher avec le Christ dans l'Éternité.

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE⁽¹⁾

L'Église célèbre l'anniversaire de sa naissance. *Berceau* modeste : cénacle. *Œuvre* immense : transformation du monde : idées et mœurs. *Moyens* très restreints : hommes sans origines, ni savoir, ni réputation, ni argent. *Préparation* où je ne vois rien de l'activité ordinaire aux entreprises humaines. Depuis dix jours enfermés au Cénacle, occupés à prier. Mais c'est ici leur force : la prière ouvre le ciel ; il en descend tout ce qu'il faut pour le succès de cette œuvre. La lumière qui éclaire et guide la foi ; l'espérance qui met le courage ; la charité qui brûle le cœur. *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto ! Partez ! ite, docete omnes gentes.* Allez à la conquête du monde. Et le monde a été conquis par ces ignorants. Allez ! mission perpétuelle, toujours renouvelée, à qui n'a jamais manqué d'apôtres.

La *Mission féconde* qui donne à la parole de l'apôtre la puissance et la lumière, et qui fait germer les œuvres admirables dont le christianisme couvre la terre. Je viens vous parler de l'une des formes où se manifeste cette fécondité de l'Église, et l'universalité de son action.

Le prêtre ne choisit pas son champ d'apostolat. Jésus-Christ le lui montre, et lui dit par l'évêque : *ite ! docete !* Aujourd'hui, ceci, demain cela ; aujour-

(1) Notes d'un sermon prononcé en l'église de Saint-Sauveur de Québec, le jour de la Pentecôte, 19 mai 1907.

d'hui ici, demain ailleurs, Je viens d'entendre cette voix qui m'a dit : Je vous appelle à l'apostolat de l'Action Catholique. *Ite, docete*. Enseignez à notre peuple à tirer de l'Évangile, les vertus sociales qu'il contient ; prêchez non plus le catholicisme individuel, celui qui guide l'âme isolée dans les voies du salut ; mais le catholicisme social, celui qui éclaire la vie publique, qui pénètre les mœurs sociales, qui apprend aux sociétés à se régler d'après les préceptes de l'Évangile ; le catholicisme qui sort du temple, pour pénétrer dans l'atelier, dans la manufacture, dans le magasin, dans les sciences, les arts et les lettres, afin de les garder dans la justice et la vérité. En un mot, faites de l'Action Sociale Catholique ! Car ce n'est pas autre chose. En définissant ma mission, je vous ai dit la nature de cette œuvre nouvelle créée ici par le Mandement.(1)

J'ai été invité par votre Père Supérieur à venir ce matin vous entretenir de cette œuvre. Je le remercie de cet acte de courtoisie sacerdotale envers son ancien voisin, et je suis heureux d'avoir à parler de l'Action Catholique dans cet admirable foyer de catholicisme qu'est la paroisse de St-Sauveur. Je vous dirai que c'est une œuvre d'enseignement et une œuvre d'action.

ENSEIGNEMENT

Nous ne connaissons pas assez les vertus so-

(1) Le Mandement de S. G. Mgr L.-N. Bégin, 31 mars 1907, établissant l'Action Sociale Catholique et l'Œuvre de la Presse catholique.

ciales du catholicisme, et nous ne tirons de l'Évangile que la moitié des enseignements qu'il donne. Or l'Évangile règle notre vie publique et privée, dit à l'homme ce qu'il a à faire pour gouverner sa vie privée, et aussi pour régler ses rapports avec les autres. La société doit vivre de lui, comme l'individu. La famille y prend ses devoirs. Sociétés agrandies de même.

Règles immuables qui s'appliquent à la conscience, en tous les cas. Nous l'oublions, et faisons trop volontiers deux parts de notre vie. En privé, catholiques ; en groupes, on parle, on agit comme si l'on ne connaissait plus l'Évangile. Deux consciences, deux évangiles, deux maîtres. Premier enseignement donc à donner.

Nous ne savons rien de la vie et du mouvement catholique dans le monde. Le fait divers et la politique. Mais l'organisation des forces catholiques en Belgique, Allemagne, partout ? Voilà pourquoi on est étonné de l'initiative prise par l'Archevêque. Nous sommes en retard.

Enfin, on ne sait presque rien de la question sociale. Or il faut aujourd'hui que les catholiques dirigeants, ceux qui parlent, écrivent, gouvernent, aient là-dessus des notions claires et précises. Il importe de ne pas égarer l'opinion et faire fausse route.

La parole, surtout la Presse sont moyens d'instruire. L'œuvre aura donc à prendre d'abord ce moyen. Création d'un journal, son organe ; publication de brochures, de revues et opuscules au besoin.

Fondation de comités et cercles d'études, où pourront se préparer ceux qui ont mission d'instruire.

L'ACTION

Mise en ordre et en mouvement³³ des forces catholiques, par création de sociétés, et union de ces sociétés. Cinq sortes d'associations.

Religieuses.—Tiers-Ordres, congrégations, confréries. Forces déjà existantes, mais qui sont trop isolées les unes des autres, et des associations trop différentes, pour produire tout le bien désirable.

Bienfaisance.—Conférences Saint-Vincent de Paul. Rôle de la charité dans la vie sociale, ne sera jamais assez grand. Se mêlant aux autres, ces associations y feront pénétrer la charité. La mutualité se rattache à cette branche.

Réforme des mœurs.—Tempérance, ce qu'elle a fait : organisation et ses fruits. Reste : licence des écrits, des images, théâtres, amusements publics. Nous n'avons rien là-dessus, et les dangers sont grands.

Associations ouvrières et professionnelles.—Nous en avons. Mais le malaise règne, l'orientation n'est pas sûre. Nécessité de l'association pour apprendre les devoirs et défendre les droits.

Associations économiques.—Caisses, banques, crédits, coopératives. Favoriser l'épargne et détruire l'usure. Toutes ces associations doivent être des forces catholiques. En y entrant on ne cesse pas d'être catholique. Ce qu'on y fait et dit, est soumis aux règles de conscience et de l'Évangile.

Union de ces forces en des congrès. Le Volksverein d'Allemagne.

C'est là l'Action Sociale Catholique. Le salut des peuples qui la comprennent.

Cette œuvre a besoin de ressources. L'organisation de la Presse. L'œuvre la plus utile pour garder un peuple dans la foi.

Participation à l'œuvre : *Devenir membre*. Bienfaiteur \$100.00 et plus ; fondateur, \$25.00 et plus ; titulaire, \$5.00 par an.

Association et individu peuvent coopérer de cette façon.

On compte sur les associations catholiques. Combien ici ? \$5.00 par an n'est rien. Plusieurs personnes le peuvent. Liste ouverte au presbytère. Ou s'adresser au Directeur.

Quête annuelle pour denier de la Presse. Beaucoup de quêtes et d'œuvres ; mais toutes bénéficieront de cette offrande.

Abonnement au journal. Prendra sa place sans bruit. Quotidien, donnera toutes les informations. Pas la place des autres, mais à côté. Rôle très utile : vous intéressera et instruira.

Cette Action Sociale est née, comme toutes les œuvres, du souffle de Dieu ; fait l'œuvre du Saint-Esprit.

Porté sur l'abîme des eaux ; aujourd'hui sur l'abîme de nos misères ; il inspire à son Église de les soulager.

Le cri de Jésus-Christ : *Venite ad me omnes ; misereor super turbam.*

L'Église n'a de repos que quand elle a versé le baume sur toutes plaies, mis la vérité à la place des erreurs, mis les vertus dans toute notre vie.

Instaurare omnia in Christo. Restaurer tout.

Pie X et saint Paul. Tout : vie privée et publique ; individus et sociétés. Elle veut être utile à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ et de les conduire tous à la vie éternelle.

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

PRÉSENTÉE A LA JEUNESSE CATHOLIQUE(1)

Bonne fortune de l'Action Sociale Catholique de fréquenter un monde choisi. Pleine lune de miel d'un apostolat nouveau. Auditoire idéal, intéressant. Je puis ici parler avec toute mon âme, à des âmes vibrantes, et jeter avec confiance le *sursum corda* à des cœurs qui veulent monter.

Vous êtes jeunes ; je viens vous parler d'une œuvre jeune. Vous regardez l'avenir ; je viens le regarder avec vous. Vous avez au cœur surtout l'espérance ; je viens vous confier l'espérance dont mon cœur est plein. Je sens bouillonner la sève qui monte en vous, sève des nobles aspirations, des généreux sentiments, des grandes pensées ; sève féconde qui fait éclater votre âme en paroles ardentes, et veut les faire s'épanouir en utiles et chrétiennes actions. Et je viens vous présenter une œuvre qui répond, il semble, à toutes ces nobles passions de votre jeunesse, et qui ouvre devant vos vingt ans des horizons, tels qu'on en veut voir, quand on a vingt ans, qu'on a de l'intelligence, du cœur et de la volonté.

(1) Conférence faite aux membres de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne, réunis en convention régionale à l'Université Laval, le 19 mai 1907. Cette conférence fut prononcée à la séance du soir.

J'ai besoin de venir poser sur votre cœur ardent et bon l'entreprise que nous tentons pour la patrie et pour l'Église. Il me semble qu'elle y prendra un peu de cette chaleur saine et vivifiante qui est chez vous un signe de force et un gage de vie. Les œuvres naissantes viennent d'instinct vers vous, pour apprendre à espérer. Ailleurs elles se heurtent souvent à des accueils peu réconfortants.

Ceux qui se sont fabriqué comme un asile commode et paisible dans les souvenirs, les idées et les habitudes du passé, se laissent difficilement arracher à cette quiétude par les projets d'avenir. Ceux dont tout l'effort consiste à se préparer un lendemain qui ressemble à hier, n'aiment pas les programmes nouveaux. Ceux qui préfèrent à tout la sécurité des chemins bien battus, tiennent volontiers pour suspecte toute orientation qui menace de faire sortir des sentiers accoutumés. Ceux qui jouissent tranquillement sur le rivage de positions acquises, regardent avec une défiance mêlée de pitié les pauvres barques agitées qui cherchent parmi les flots à se tracer une route et à atteindre un port lointain.

Ces gens, et ils sont nombreux dans tous les pays, ont pour les œuvres nouvelles des sympathies mêlées de tant de craintes, qu'elles ébranlent au lieu d'appuyer. Abusant du don de prophétie, que s'attribuent volontiers ceux qui ont vécu longtemps, ils s'appliquent à prédire à ceux qui marchent les nombreux obstacles qui doivent rendre le chemin impraticable, au lieu de fortifier leur courage en leur indiquant les moyens de réussir.

Ce n'est donc pas de ce côté qu'il nous faut aller pour donner à nos âmes le salutaire appui de l'espérance, mais vers vous, mes amis, parce que vous êtes la jeunesse, et que donc, nous n'avez pas peur des voies nouvelles. Vers vous, parce que vous êtes la jeunesse catholique ! Et que votre catholicisme n'est pas quelconque, mais le catholicisme vrai et intégral. Votre foi, ce n'est pas seulement votre croyance, c'est aussi votre vie, une vie qui plonge en plein sol évangélique, qui s'éclaire à la vraie lumière, le Christ ; qui se guide sur le vrai phare : l'Église ! Voilà pourquoi vous êtes entrés si généreusement dans le grand mouvement de l'Action Catholique, pourquoi vous avez formé cette admirable association de la jeunesse catholique. En vous associant ainsi vous avez centuplé vos forces ; vous avez mis votre catholicisme en pleine lumière et activité, et vous avez donné à votre pays un exemple dont il a besoin.

Et c'est pour cela que je viens à vous avec confiance. L'Œuvre dont j'ai à vous parler n'est pas aussi neuve pour vous que pour le grand public. Ce n'est pas à des membres de l'Association de la Jeunesse Catholique, qu'il faut apprendre ce qu'est l'Action Sociale Catholique. Vous en faites, et d'excellente. Seulement, vous en faites dans votre sphère restreinte, et c'est une action qui se borne aux jeunes, et qui est d'enseignement plus que d'œuvres pratiques. Or l'Action Sociale Catholique telle que fondée, ouvre un cadre bien plus grand, embrasse un champ plus vaste, et met en œuvre des forces plus nombreuses et plus variées. Vous serez, vous, un élément

important de l'Œuvre ; vous entrez de plain-pied dans ce cadre, et vous y tiendrez une place d'honneur. C'est pour vous y préparer que je viens vous dire nos projets et nos espérances.

A cette fin, je veux vous dire le *pourquoi* et le *comment* de l'Action Sociale Catholique. Deux gros points d'interrogation ? Puisse ma réponse satisfaire votre curiosité d'esprit, et stimuler votre générosité de cœur.

I

POURQUOI ?

L'Église le veut.— Les pays catholiques le font.— Ceux qui s'abstiennent s'en repentent.— Notre catholicisme doit être celui des autres.— Lutte entre mal et bien portée sur terrain social.— Nécessité de former un catholicisme qui sait, qui agit, qui lutte, qui vit.

a) *L'Église le veut!*— Pour toute œuvre il faut un mandat, une mission. Ordre vient d'en haut, non d'en bas. " Dieu le veut ! " des croisés. Du rocher de Pierre, une voix est venue, claire et vibrante, qui demande aux catholiques de s'organiser, d'unir leurs forces, de régénérer la société. Léon XIII et Pie X. Paroles trop connues pour les citer. Pie X fonde l'Action Catholique en Italie, l'an dernier. *Fac sicut exemplar!* Plus qu'un désir, une volonté. Quoi faire ? Dire : impossible, difficile, pas nécessaire, pas opportun ? Trop humain, ce langage. Debout pour l'Action Catholique. L'Église le veut, cela suffit.

b) *Les catholiques ailleurs le font.*— On connaît le superbe exemple donné au monde depuis trente ans par l'Allemagne et la Belgique. Ces pays sont devenus les terres classiques de l'Action Catholique.

Le vieux libéralisme belge a été vaincu ; le socialisme a pris sa place : lutte acharnée pour entraîner de son côté le peuple. Le pays le plus travaillé par les idées et les œuvres. Population dense, industries florissantes. Toute parole entendue partout ; tout exemple vu de tous. Excellent milieu pour culture socialiste. Sans leur très forte et active organisation, il y a longtemps que la Belgique serait en plein socialisme ; elle est en plein catholicisme. Elle doit cela à la saine activité de ses associations ; aux superbes leçons de force et d'union données par les congrès catholiques qui s'y multiplient sur tous les points du pays ; à ses cent cinquante journaux catholiques, dont quelques-uns, *Patriote* et *National* comptent 180,000 abonnés.

Exemple plus décisif en Allemagne. Les catholiques y ont trouvé liberté et salut dans l'Action Sociale. Groupés autour de cet incomparable meneur d'hommes qui avait nom Winthorst, ils entreprirent de s'organiser pour la résistance, il y a trente-cinq ans. Le Kulturkampf sévissait.

Bismark avait mis la main sur l'Église, et comme c'était une main de fer, il pensait bien écraser sa proie. Il ignorait que l'Église, faite pour échapper aux griffes de Satan, est assez forte pour sortir d'une main de fer, fût-elle celle d'un chancelier allemand. Bismark l'a appris à ses dépens, puisqu'il est allé à

Canossa, et que Léon XIII a su adoucir ce lion comme Grégoire VII avait eu raison d'Henri IV.

Les dernières élections ont prouvé au Bismark en miniature qui gouverne la chancellerie, que les catholiques n'ont rien perdu de leur force et de leur courage.

Sus aux rouges et aux noirs ! Les socialistes ont été défaits. Les catholiques ont gardé toutes leurs positions, même les plus périlleuses. Rien n'a pu les entamer, ni les calomnies du chancelier, ni la pression officielle, ni la coalition des groupes gouvernementaux, ni même la défection d'un certain nombre de catholiques courtisans qui ont tenté de constituer un nouveau parti national. Le centre reste le véritable arbitre de la politique allemande.

A quelles causes attribuer de pareilles victoires ? A l'excellente organisation des catholiques ; au rapprochement et à l'union des diverses classes sociales pour défendre la cause commune ; à l'admirable travail des 384 journaux catholiques, qui orientent l'opinion et gardent toutes les forces dans une féconde unité de pensée et d'action.

Et l'Espagne ! quel admirable leçon elle vient de nous donner ! Projet de loi sur les associations présenté en octobre 1906 par M. Davila, ministre de l'intérieur : calqué sur celui de Waldeck-Rousseau. Le parti au pouvoir a été culbuté par le peuple catholique. Archevêque de Tolède donne le signal de la résistance. Aussitôt évêques et prêtres se mettent à l'œuvre. Et c'est un mouvement catholique comme on en a rarement vu, à travers l'Espagne entière. Messages, manifestes, meetings, conférences,

brochures, tracts : sous toutes ces formes éclate la révolte de la conscience catholique.

Des réunions monstres s'organisent. A Pampelune 50,000 Navarrais accourent de tous les points de la province. Des bandes de paysans partent à minuit, à travers la neige, pour arriver à temps. A Bilbao, 60,000 Basques manifestent devant le Sanctuaire de Notre-Dame de Begogna.

Des tracts suppléent à l'insuffisance des discours. L'un d'eux : *Aux Catholiques!* arrive à un tirage énorme : 125,000 exemplaires le même jour dans la rue.

Les femmes s'en mêlent avec leur merveilleuse adresse.

Une dame de Madrid réunit 518,189 signatures de protestations qu'elle fait présenter au roi, dans des volumes reliés. Les dames de Saragosse organisent une communion générale de 12,000 personnes. A St-Sébastien, 2,000 personnes accourent à une réunion malgré une tempête de neige.

Voilà de l'Action Sociale Catholique et de la bonne. Rien ne résiste à de telles forces au service du bien.

Ce que l'on connaît moins, c'est le travail qui se fait en Pologne pour organiser l'Action Catholique, et se défendre contre une sorte de Kulturkampf qui veut l'opprimer. Consultations sur un programme d'action envoyées par notables catholiques du pays à la *Revue Universelle* de Cravovie. Quarante-quatre mémoires envoyés sur la question, tous fort intéressants et instructifs.

Likowski, évêque de Posen : " Le catholicisme aurait encore un rôle à remplir : s'emparer de la

question sociale, arracher aux mains des socialistes sans foi cette arme dangereuse ; créer des associations, cercles, banques, etc. ; les évêques devraient stimuler le jeune clergé et l'élite intellectuelle des laïques à étudier les fondements de la question sociale ; cette question si grave est encore chez nous, il faut l'avouer, *terra incognita*—est-ce en Pologne seulement qu'il en est ainsi ?—

Bilczewski, archevêque de Lemberg : “ Au mal de l'égoïsme, oppose le grand remède de la charité ; trace de main de maître le rôle de l'Action Catholique. Le rôle de l'Église catholique dans le monde entier, et tout spécialement en Pologne, c'est d'enseigner aux hommes l'amour du prochain, un amour ardent, actif, allant jusqu'au sacrifice, jusqu'au martyre.

“ Aux classes élevées, surtout aux jeunes, il importe d'approfondir les vérités de la foi catholique, pour en reconnaître la beauté, et pour comprendre que le catholicisme vrai ne consiste pas à réciter beaucoup de prières, à fréquenter les églises, ou à laisser après soi telle fondation pieuse ; qu'il consiste plutôt à s'acquitter chaque jour consciencieusement de tout son devoir, à se renoncer soi-même, à garder, par amour pour Dieu, une mesure dans le désir d'amasser, afin que le prochain puisse, lui aussi, manger à sa faim, et mener avec sa famille une vie digne d'une créature humaine... Un devoir pressant pour les catholiques laïques unis au clergé est de prendre la tête du mouvement actuel et de combattre en particulier le fléau de l'alcoolisme. Ils doivent faire une guerre à outrance à l'ivrognerie et user de tous

moyens pour guérir cette plaie de notre temps. Il faut que l'Église avec l'appui des laïques entreprenne une croisade contre la pornographie, mène cette campagne à bien : Dieu le veut ! Cette action paisible, civilisatrice et chrétienne, pénétrée par l'amour de Dieu et du prochain, affermirait les fondements de la foi catholique et de la vie nationale en Pologne."

... Et au Canada !

Sienkiewicz : " peinture des dangers courus par le catholicisme en Pologne. Église florissante : églises pleines ; coutumes et traditions imprégnées de foi. Mais fondement peu ferme.

" La Foi, bornée à des observances extérieures, ne pénètre plus dans le sang, pour stimuler la délicatesse de conscience, pour échauffer le cœur, pour diriger la vie.

" ... Une sorte de pétrification de la foi propage dans les rangs du peuple une fausse religiosité, qui s'attache à l'observation mécanique et fanatique des cérémonies du culte. Quel remède ? Faire revivre dans les âmes une foi active ; lui rendre sa vitalité perdue. Puis de cette foi, faire une force morale agissant immédiatement sur la vie et sur les actes du peuple."

Léon Pastor : " Le plus impérieux de nos devoirs, à l'heure présente, est l'appui moral et matériel donné à la presse catholique. La presse est une puissance. C'est elle qui crée l'opinion publique... Si l'on met à part quelques esprits d'élite capables de se faire une opinion personnelle, le commun des lecteurs de journaux se partage en deux groupes :

celui des hommes de parti, qui obéissent à un mot d'ordre sans même le comprendre... et les esprits sans consistance qui ne pensent que par leur journal." Il s'agit des Polonais, mais je connais bien des Canadiens qui sont Polonais. Et je souscrirais volontiers à cet appel. Lire, propager, aider de sa bourse le journal catholique, c'est travailler utilement à la plus noble des causes : celle de l'idéal national et religieux !

Et voilà pourquoi ! J'ai tenu à laisser parler les autres : ils le font avec une autorité indiscutable. J'aurais pu vous dire comment l'Action Catholique est à l'œuvre partout ailleurs. Vous connaissez suffisamment ces choses.

Conclusion : Regarder faire ? L'Action catholique, jugée nécessaire partout, ne serait-elle ici qu'affaire de luxe, plus ou moins opportun ?

Notre catholicisme peut-il sans danger s'isoler du catholicisme universel ? Tous les maux qui sévissent ailleurs, nous en souffrons ici. Pourquoi pas les mêmes remèdes ? Sommes-nous un peuple à part ? Non, mais nous sommes français. Politesse exagérée. "Commencez, Messieurs les Anglais." Les Anglais, c'est-à-dire les ennemis, ont commencé et triomphé, et aujourd'hui, sur l'Église de France en ruine, nous entendons sanglotter les Jérémie qui pleurent. J'aime mieux les Moïse, les Gédéon, les David, qui organisent, se battent et triomphent, que les Jérémie qui arrosent des ruines de leurs larmes impuissantes. Moïse a parlé : debout maintenant Gédéon, David et Macchabées : au combat ! Défendons la cité sainte, et faisons en sorte d'épargner au

monde l'affligeant spectacle de regrets stériles parce que trop tardifs.

II

COMMENT

Enseignement et Action

Enseignement.— *Terra incognita.*— Sorte de pôle nord, où ne s'aventurent que des explorateurs hardis et pas frileux. Ignorance qui est mère de paresse et d'inertie. On ne fait rien quand on ignore tout.

Que savons-nous de la vie catholique dans le monde ? Le fait divers est seule source d'informations, et un peu la politique. Rien de la vie interne des nations, de leurs pensées et de leurs œuvres. Qui se préoccupe sérieusement de la pensée, de la parole du Pape, de son action sur le monde, de ses relations ? Conséquence : à la merci de dépêches frelatées qui trompent et égarent l'opinion. Écoutez certains hommes instruits de Québec, et vous serez stupéfaits de l'inconscience avec laquelle ils discutent et tranchent les grosses questions des rapports de l'Église et de l'État, en particulier de la situation faite à l'Église de France, et du partage des responsabilités. Que savons-nous des questions sociales proprement dites ? *Action Sociale Catholique.* Le mot a étonné. Qu'est-ce que cela veut dire ?

On ne sait pas assez quelles sont les lois qui président à la formation des groupes sociaux, quels principes doivent régir leur activité, quelle con-

science doit les éclairer, quelle âme doit les animer. On ignore que l'Évangile et l'Église gardent tous leurs droits sur un corps social quelconque, composé de catholiques, comme sur l'individu catholique. Surtout l'art de mettre en mouvement les forces sociales, de les faire servir à des causes d'intérêt général, de les mettre sur pied pour livrer les bons combats, est un art inconnu à peu près ici.

Bref, notre conscience sociale est à faire. Il y a là tout un travail d'enseignement auquel il faut s'appliquer sans retard.

Moyens pratiques d'enseignement

a) *Cercles et comités d'étude.*— Former une élite intellectuelle. Ces questions sont à l'ordre du jour, elles sont fort intéressantes, elles sont nécessaires. Tout le monde n'y peut prétendre. Heureuses initiatives : Association Catholique de la Jeunesse Canadienne et Société d'Économie Sociale et Politique.

Il faut développer ces initiatives.

b) *Conférences.*— Les travailleurs y résument leurs études pour en faire bénéficier un public plus étendu. Moyen très en vogue en Europe : créations de chaires, d'universités populaires. Ici : chaires et conférences par l'Université, par les jeunes, l'Institut Canadien. Hommage à l'Université, à Mgr L-A. Pâquet, qui a commencé des conférences si utiles sur la grave question des rapports de l'Église et de l'État.

Congrès.— Les congrès allemands et belges sont de beaux modèles.

La presse surtout, le grand instrument de travail, l'une des plus grandes forces sociales du monde moderne.

Et d'abord le *journal*, qui est dans la presse, l'ouvrier le plus actif, le plus rapide, le plus populaire au service de la pensée.

Le Mandement(1) a tout dit sur ce sujet. Il est bien facile de comprendre qu'une Œuvre comme la nôtre, ne peut se passer d'un organe qui lui soit propre, et que cet organe doit être un journal quotidien. Une œuvre ne peut être *muette*, sans être infirme. On dit : utiliser les autres journaux, comme si l'on disait à un muet : faites parler les autres. Si les autres ont quelque chose à dire, qu'ils continuent à le dire, et à parler pour leur propre compte. S'ils n'ont rien à dire, qu'ils se taisent, ou fassent jouer les ciseaux !

Quant à nous, nous avons quelque chose à dire, et nous n'irons pas frapper à la porte du voisin pour lui demander d'être notre interprète.

Une œuvre a une âme, où s'agitent tous les éléments de la vie intellectuelle et morale ; une âme qui pense, qui aime, qui veut ; une âme qui a ses tendances, ses aspirations, ses désirs, ses craintes ; une âme qui a ses principes d'action propres à elles ; qui tend de toutes ses forces vers la noble fin qu'elle se propose et entrevoit sans cesse ; une âme qui pour atteindre cette fin emploie des moyens qui répondent bien à sa nature et à toutes ses pensées. A cette

(1) Il s'agit du Mandement de Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Québec, du 31 mars 1907, établissant l'œuvre de l'Action Sociale Catholique.

âme bien vivante et bien distincte il faut une voix où elle se mette tout entière, une voix qui soit la sienne, marquée de son empreinte, vivante de sa vie, une voix qui soit l'écho de sa pensée, le battement de son cœur, l'élan de sa volonté. Ceux qui ne voient pas l'urgence pour l'Action Sociale Catholique d'avoir son journal, et quotidien, n'ont pas évidemment compris de quel souffle elle est née, à quels besoins elle répond, et quelle œuvre elle se propose de faire.

Au reste que l'on se rassure. La place que nous voulons occuper est bien vacante ; nous avons la certitude de n'y faire tort à personne, et d'y faire du bien à beaucoup de monde.

L'œuvre de la presse déborde le cadre d'un journal quotidien. Une voix ne suffit pas à jeter dans le public les enseignements dont il a besoin. Il faudra y joindre la revue, le tract, l'opuscule, la feuille volante, et au besoin l'annonce et l'affiche, qui sont autant de véhicules par où circulent aujourd'hui la pensée, et qui portent sur tous les points nécessaires l'enseignement de l'heure présente.

Salles de lectures, bibliothèques.

Les œuvres ou l'action

1° *Sociétés religieuses*.— Action Sociale sur le cœur même de l'Église, et dans son sanctuaire ; organisation de la piété, épanouissement de la foi, Tiers-Ordre, congrégations d'hommes et de femmes, Apostolat de la Prière. Travail fait et bien fait sur ce terrain. Il ne reste qu'à jeter dans l'action com-

mune, à mettre dans le mouvement général ces forces, ces organes de choix de la vie catholique.

2° *Réforme des mœurs.*— Intempérance, et pornographie des écrits et des images, théâtres. Croisade de tempérance déjà faite : superbes résultats. Ligue antialcoolique. Contre licence des écrits, des spectacles, théâtres et images, il y a peu de chose de fait. Dangers non chimériques. Un département dont l'Action Sociale devra s'occuper.

3° *Bienfaisance et secours mutuels.*— Terrain bien préparé. Conférence Saint-Vincent de Paul, Union St-Joseph, les Artisans Canadiens-français et catholiques sont d'excellents éléments, que l'on peut développer encore, et perfectionner pour en faire des forces sociales de premier ordre.

4° *Associations ouvrières et professionnelles.*— Gros malaise de ce côté. Tendance à l'association : irrésistible, répond à un besoin. Il faut en tenir compte, et travailler à l'organisation chrétienne. Ici le travail est délicat et doit être fait avec prudence. Assez de foi et d'intelligence chez nos ouvriers pour croire qu'ils sauront accepter le salut avec la paix quand on le leur portera.

5° *Société d'ordre économique.*— Banques, caisses de crédit, caisses rurales, caisses de retraites, coopératives, syndicats. Nous sommes ici en pays peu connu. Il y a cependant beaucoup à faire, et l'heure est venue de fournir aux épargnes populaires des organisations qui les stimulent et les protègent, et mettent fin au système néfaste des prêts usuriers.

Tel est notre champ d'action. Il est immense. Et quand dans ce vaste champ, nous aurons mis sur

pied, en ordre et en activité toutes les forces catholiques que recèle notre pays, nous aurons créé pour l'action et pour le bien une armée invincible. Nous aurons mis l'Évangile à sa place, et facilité le règne de Jésus-Christ sur notre chère patrie.

L'entreprise est considérable et difficile. Elle demande les efforts réunis de tous ceux qui ont à cœur la prospérité matérielle et morale de la nation. Voilà pourquoi nous comptons sur vous, pour aider et propager l'Œuvre.

L'aider.— Votre travail est déjà en partie fait, puisque vous fournirez à l'Action Sociale Catholique une de ses forces les plus importantes, un bataillon d'élite dans l'armée du bien.

Vos ressources matérielles.— Pour faire partie de l'Œuvre, être membre fondateur : \$25.00 ou plus ; membres titulaires : \$5.00 par année. Toute association ou toute personne pourra devenir membre à cette condition. Nous voudrions que toutes les sociétés catholiques prissent rang tout de suite dans nos cadres ; aussi, que les individus qui le peuvent eussent à cœur de prendre part à ce mouvement en devenant membre fondateur ou titulaire.

Une brochure publiée au mois de juin donnera les détails nécessaires.

Faites-vous apôtres et zélateurs.

L'Œuvre est difficile ! Eh oui ! Et après ?

Les Apôtres au Cénacle avaient rude tâche aussi. Fonder l'Église, et en quel monde, avec quels éléments ! Ils n'ont pas eu peur. Ils ont affronté les obstacles, et après avoir dépensé à cette tâche toute leur énergie, il ne leur restait qu'à verser leur sang

et à mourir pour Elle. Ils l'ont fait tous. Et le sacrifice de leur vie mêlé à celui du Calvaire a donné à l'Église un fondement inébranlable.

Et c'est la force de ce grand exemple qui a soutenu les apôtres de toutes les saintes causes.

On se plaît à nous montrer de quelles difficultés sera hérissée la route où nous nous aventurons. Voudrait-on nous décourager ? Ce serait nous faire mince honneur. Nous savons que ce qui ne coûte rien ne vaut rien ; que les œuvres de Dieu tirent des sacrifices qu'on fait pour elles leur puissance d'action et leur étonnante vitalité ; nous n'oublions pas que Moïse qui a tant travaillé pour tirer d'Égypte le peuple de Dieu, n'a pas eu la consolation d'entrer dans la terre promise.

Une seule chose doit nous préoccuper : le bien à faire. Un seul désir doit trouver place dans notre cœur : ne jamais refuser à Dieu et à l'Église les efforts qu'ils nous demandent pour la cause sainte confiée à nos mains.

Et quand surgira l'obstacle, nous nous dirons : c'est un obstacle qui embarrasse la route du bien : il faut l'écarter, pour que le bien se fasse.

Le Christ a-t-il fait autre chose que verser son sang pour écarter l'énorme obstacle du péché qui barrait le chemin du ciel ? Soyons heureux si notre vie tout entière se dépense à vaincre des difficultés, à remuer des obstacles et à rendre plus passante et mieux frayée, la route par où d'autres générations marcheront sûrement, vers la paix sociale, et le plein épanouissement d'un catholicisme pratique et vivant,

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE⁽¹⁾

Pourquoi vous parler de cette Œuvre ? Pourquoi parler de ce qu'on aime ? Je porte l'Œuvre dans mes pensées : elle habite mon âme. C'est donc mon âme que j'ouvre devant vous.

AUX JEUNES

Mettre l'entreprise sur votre cœur pour qu'elle s'y réchauffe. Et pour qu'elle y trouve sa meilleure force. Nous travaillons sur société d'aujourd'hui : c'est celle de demain qui profitera de ces travaux. Difficile de transformer une société en bloc et en un jour. Le nouveau heurte l'ancien. Mentalité toute faite, habitudes prises, défauts enracinés, préjugés tenaces. Les vieux secouent la tête, et nous trouvent téméraires ou présomptueux. Pourquoi nous déranger ?

Les jeunes n'ont pas ces obstacles. Leur esprit ne s'est pas encerclé dans des façons de penser. N'ont pas crainte d'être délogés de leur position. Regardent en avant, sans peur, sans parti pris. Le nouveau les attire. En face d'une route longue, montante : ils y voient les sommets à atteindre, et non les obstacles qui barrent le chemin.

(1) Conférence faite aux élèves du Collège de Sainte-Anne, le 9 juin 1907.

Et quand ce sont des jeunes *instruits*, qui seront l'élite demain, qui auront la tâche de semer la vérité, et de faire germer les œuvres, par la parole, la plume, les exemples de leur vie, on veut en faire des apôtres. N'est-ce pas votre rêve ? Pas simplement vous faire une place, mais travailler pour les autres : être utiles à l'Église, à la société. Exemples que vous donnent ici vos maîtres.

Voici une Œuvre nouvelle au Canada : voulue de l'Église. *Relèvement* intellectuel, moral et religieux. Nous la croyons utile à notre pays. Tout le monde admet qu'il y a quelque chose à faire, mais rien ne se fait. *Désirs épars*, paroles isolées. Chacun y va de son idée, de son *speech*, de son article : cela tournoie sur place, comme la feuille que tourmente le vent, et c'est fini. Pas de mouvement d'ensemble, pas d'organisation, pas d'efforts concertés. *On s'isole* dans sa bonne volonté, on s'immobilise dans de stériles regrets, on se cantonne dans sa manière de voir ; chacun dans son coin organise son petit projet de réforme, et sauve le pays à sa façon, sans s'occuper de son voisin, qui, lui, a une autre manière de faire marcher le monde. Et voilà comment, de tous ces efforts isolés, et souvent contradictoires, il ne résulte rien autre que du malaise. Et cependant, les ennemis vont de l'avant. Le mal s'organise, lui, et fait son œuvre. Voyez la France ! *Ecartelée* moralement, chacun tirant de son côté. La franc-maçonnerie a mis la main sur ces morceaux épars, et en a fait un bloc d'une puissance effrayante.

Ici, nous sommes très français. L'Action Sociale Catholique est formée. L'autorité religieuse y a mis

toute la prudence nécessaire. Voyez le public. On regarde avec défiance, on interroge. Cela n'est pas ce que je voudrais ; mon projet ne cadre pas avec cela. Ce n'est pas ma façon à moi de sauver le pays. Et l'on s'éloigne en branlant la tête. Français aussi par esprit de parti. Mentalité partisane : on ne peut plus, dans l'appréciation des hommes et des choses, faire abstraction de ses tendances politiques. A quel parti va profiter cette machine-là ? C'est la règle de jugement. Et si on craint que la machine nuise au parti, on la juge condamnable et mauvaise. Voilà où nous en sommes, et pourquoi nous nous tournons vers les jeunes. Eux au moins n'ont pas cette déformation intellectuelle et morale.

Voici donc l'Action Sociale Catholique telle que nous la comprenons, et voudrions la faire comprendre.

I

POURQUOI CHOISIR CE TERRAIN DE L' « ACTION SOCIALE » ?

La lutte entre le bien et le mal a changé de terrain. Autrefois les institutions, pénétrées de catholicisme, en vivaient ; l'Église avait façonné les sociétés de l'Europe. Force énorme de cet esprit. Les individus pouvaient perdre la foi, les institutions, non.

La révolution a tout changé : édifice ancien jeté à terre : triomphe de l'individualisme. Maintenant, il s'agit de réorganiser un nouvel ordre social. Et l'influence de l'Église sur les individus n'est plus

la même. On jouit de sa civilisation, et on la tourne contre elle. On veut organiser la société en dehors de l'Église et contre elle. violemment exclue de la vie publique, on ne veut pas qu'elle y rentre. Séparation des deux ordres. On met debout une société sans Dieu, sans foi, païenne. Comment lutter ? En mettant debout une société chrétienne, en créant un ordre social fondé sur principes chrétiens. Faire des individus catholiques ne suffit plus ; il faut faire des groupes catholiques. Le salut, pour tous les pays est là. Voilà pourquoi il faut faire de l'Action Sociale Catholique.

Comment la faire ? Programme de l'Action Sociale Catholique et du journal qui en sera l'organe. Deux articles : l'enseignement et les œuvres.

II

ENSEIGNEMENT

1° Son objet

a) *Former conscience sociale catholique.*— Rôle et responsabilité de l'homme être social. Part de sa vie à faire aux autres. On fait partie d'un groupe ; et par lui on a influence sociale, plus grande que influence personnelle, et responsabilité plus grande aussi.

Ce groupe, quel qu'il soit, il a une âme, il pense, il agit ; et cette âme porte responsabilité réelle ; mérite ou démérite. Ses actes sont soumis aux lois communes qui règlent actes humains. Donc si votre

groupe fait bien, *vous* faites bien ; s'il fait mal, *vous* faites mal. Or, ce sont les groupes qui mènent le monde. En France, groupe de vingt-cinq mille francs-maçons mènent le pays aux abîmes. Il faut donc avoir sentiment très net de ce rôle : c'est conscience *sociale*. Mais elle doit être *catholique*. Développer *sens catholique* de l'individu. Penser, sentir, juger et vouloir avec l'Église et l'Évangile. L'âme pénétrée de catholicisme et d'Évangile ; délicatesse de la conscience. Tout ce qui blesse la foi, la blesse. Toute erreur répugne, tout mal fait frissonner.

Puis cette conscience est la même quand on est seul, ou avec d'autres. Une seule conscience, non deux. Mal de notre temps. Cloison étanche : deux parts de son âme.

Sur hustling, au journal, on est païen ou à peu près ; on sacrifie l'Évangile et l'Église ; en particulier on est confit en dévotion. Il y a un *hypocrite* quelque part. On ne scinde pas ainsi son devoir et sa conscience. Voilà ce qu'il faut apprendre aux hommes : la conscience sociale catholique.

Nous en avons besoin ici, autant qu'ailleurs. Qu'un Clémenceau agisse comme nous savons : rien d'étonnant : c'est un athée. Mais qu'un catholique parle, écrive, agisse comme certains des nôtres, voilà qui est inexplicable, monstrueux. Manque total de sens catholique et de conscience sociale catholique.

b) Faire connaître la vie catholique, *la pensée*, et l'Action Catholique.

1° *Pensée catholique*.— Où est-elle la pensée catholique, directrice, maîtresse de doctrine et morale ?

Le Pape. Que sait-on de sa pensée ; il parle, il écrit, il entre en relations avec les peuples, il dirige l'Église, la foi, la discipline. Documents importants. Qui les connaît, se soucie de les comprendre ? Ils sont à la portée de tous, et non dissimulés comme les ordres du Grand-Orient. Parmi les catholiques instruits, combien s'appliquent à étudier cette pensée intime du Pape ?

Pensée des grands catholiques. Pas une journée ne se passe, sans que sur un point ou l'autre, il n'y ait d'admirables discours, des gestes superbes. Dans l'Église catholique sont les hommes les plus distingués.

Fécondité d'hommes et d'œuvres.

Paroles et actes qui montrent la supériorité de l'Église catholique, où est la vérité, la lumière, la force morale, la grandeur ! Chaque jour ajoute sa preuve. Qu'en savons-nous ? Qu'en disent nos journaux mêmes catholiques ? Ils nous informent des faits et gestes d'un Clémenceau, Briand, Viviani, suppôts de Satan, esprits de ténèbre et mensonge... Ce qu'ont fait catholiques admirables, qui le sait ? De là les étranges appréciations des journaux et de nos hommes instruits. Cela fait rêver.

2° *Organisation de la vie catholique ailleurs.*— Belgique, Allemagne, Suisse, Italie, Hollande, Autriche. Surprise causée par Action Sociale Catholique prouve l'ignorance où l'on est de ces choses.

3° *Étude des questions sociales.*— Négligée ici. *Terra incognita.* Pôle Nord : il faut le découvrir.

2° Moyens d'enseignement

La Presse.— Son rôle social. Grand éducateur des masses. Surtout le *journal quotidien*. Vous savez quel enseignement il doit donner. L'âme de l'Action Sociale Catholique. Rôle neuf : ne nuit à personne. Mission supérieure : relever niveau du journalisme en général : ton des articles ; informations, annonces. Polémiques, feuilletons. Son but : aider l'Action Sociale Catholique ; servir l'Église et les âmes. Informations sérieuses, vie catholique, vie canadienne. Voix du peuple et voix de l'Église. Former, éclairer l'opinion. Ouvrir carrière aux jeunes pour en faire des écrivains catholiques, et donc indépendants. Pas d'attache politique.

Autres publications.— Tract, feuilles, annonces, affiches : les idées circulent par toutes ces voies.

Imprimerie et librairie populaires pour vulgariser la bonne littérature, et la mettre à portée de tous.

Comités d'étude.— *Congrès.*

Les congrès en Allemagne, et en Belgique. Effet moral de très grande portée.

III

ŒUVRES

L'Action Sociale Catholique.— Agir par des groupements de forces, que l'on imprègne de catholicisme. C'est l'organisation sociale catholique. Travail considérable. Cinq groupements.

1° *Associations religieuses*.— Travail déjà fait. Mais pas de vue d'ensemble ; trop confinées dans leur cadre : pas forces sociales.

2° *Association de bonne discipline intellectuelle et morale*.— Question de l'éducation : nos collèges, écoles. Grand facteur de vie sociale.

Sociétés d'étude particulière ; cercles dramatiques et littéraires ou scientifiques ; tempérance ; pornographie, théâtres, amusements qui ruinent la morale.

Les individus peuvent très peu ; une association est puissante pour la police des idées et des mœurs. Force moralisante de l'association. Il y a beaucoup à faire, et sans retard.

3° *Société de Bienfaisance*.— Conférences de St-Vincent de Paul et Mutuelles. La mutualité catholique a besoin d'être poussée. Dangers sérieux de ce côté : mal déjà fait.

4° *Associations ouvrières et professionnelles*.— Malaise, questions irritantes, immixtion des étrangers. Problèmes mal résolus : passions et intérêts de part et d'autre. *Deux rivaux* ici : catholicisme et socialisme. A qui restera la victoire ?

5° *Sociétés économiques*.— Caisses, syndicats, crédits, banques. Guerre à l'usure ; protéger les épargnes.

Coopération à l'Œuvre

Fonds social, créé par souscriptions des membres : *Bienfaiteurs et Fondateurs*, \$100.00 ou \$25.00. Individus et associations.

Caisse de l'Œuvre, soutenue par contribution des *membres actifs*, \$5.00 par année, sociétés et individus.

Plus tard le taux sera baissé. On devrait trouver deux mille membres actifs, ce qui ferait \$10,000.00, par année. Il faut des sacrifices au début. Toute société catholique devrait entrer : c'est elle surtout que nous visons, puisqu'il s'agit d'Action Sociale. Plus tard, nous irons aux individus.

Abonnement au journal

Il faut que le journal ait grande circulation. Il y a des ressources partout. Le journal quotidien va presque partout. Pas du luxe, mais du nécessaire. Au lieu de gaspiller \$10.00, \$15.00, \$20.00 par an pour la boisson, qu'on s'abonne au journal ! Cela coûtera au plus \$3.00 par an. Au lieu de meubles de trente paistres, on paiera son abonnement pendant dix ans. Personne ne s'appauvrira ! Et puis on aura chaque jour un *visiteur distingué*, qui sera instructif et intéressant, donnera les nouvelles qu'il faut savoir, en tout ; commentera au point de vue catholique les grands événements, fera connaître pensée et vie de l'Église. Donnera chaque jour en feuilleton bonne et saine littérature de terroir ; puis articles bien faits sur les questions d'histoire, de science, d'agriculture, etc. *Par lui*, entrera la *lumière*, la *vie* catholique, la vie nationale ; il sera un guide sûr. On pourra le lire le dimanche, sans y rien trouver qui détruise l'effet du sermon. Il deviendra *l'ami de la maison, de la famille*. On aura hâte de le voir, de l'entendre. *Brisera la monotonie* de vie ordinaire ; alimentera conversations ; donnera des idées, fera réfléchir ; corrigera des erreurs, formera opinion

saine sur questions importantes. Dans ces conditions il deviendra *nécessaire*.

CONCLUSION

De cette œuvre, de ce journal, vous voudrez être zélateurs et apôtres. Paraîtra en septembre. Vacances sont temps propice. Vous êtes deux cents. Trouvez-lui chacun cinq abonnés : mille. Et vous aurez fait œuvre excellente. . .

Point de vue surnaturel. — L'œuvre de Dieu et de l'Église. L'action est nécessaire, la prière aussi. Chaque jour, une invocation en faveur de l'Œuvre.

L'effort dépend de nous ; le succès dépend de Dieu. Faisons généreusement l'effort que Dieu demande ; et puis demandons à Dieu le succès pour l'Œuvre, non pour nous.

Heureux si nous réussissons à rendre mieux frayée et plus passante la route par où devront marcher les nôtres pour bien réaliser les desseins de la Providence sur le peuple canadien-français.

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

PROGRAMME DE L'ŒUVRE

1° Mettre le public au courant du mouvement social qui emporte le monde. Grande ignorance en notre pays. Efforts pour reproduire les mauvaises organisations sociales de l'étranger. Les bons ne font rien parce qu'ils ignorent tout. Nous ne connaissons la vie des autres peuples que par le fait divers et la politique. Nous savons trop peu de chose de leur vie interne et de leurs merveilleuses entreprises d'amélioration sociale.

2° Étude sérieuse de la question sociale telle qu'elle doit être posée en notre pays. Vulgarisation de cette science ; essayer de la rendre pratique en l'adaptant aux conditions et aux ressources locales.

3° Développer le sens catholique, et faire l'éducation de la conscience sociale, civile et morale du peuple. Il entre dans notre catholicisme plus de traditions que de convictions. Foi peu résistante, parce que pas assez solidement ancrée dans les esprits, et que nous n'en vivons pas assez en notre vie publique et privée. On dresse trop souvent une sorte de cloison étanche entre ses croyances et ses actes, oubliant que l'Évangile est une règle des mœurs publiques aussi bien que des mœurs privées. Il faut habituer les catholiques à soumettre aux

enseignements de Jésus-Christ et à la direction de l'Église, non pas la moitié de leur conscience et de leurs actes, mais toute leur conscience et tous leurs actes.

De plus il devient urgent d'enseigner à l'homme qu'il a un rôle social à remplir ; qu'il ne lui est pas permis de s'isoler dans un effort stérile parce que séparé des autres ; que l'individualisme est un fléau social ; que le vrai progrès ne peut aller sans l'union des forces et leur bonne orientation. Notre conscience sociale est à faire en ce pays, et c'est une éducation qui presse.

4° *Les œuvres.*—L'Action Sociale Catholique devra surtout travailler à mettre en ordre et en activité les forces catholiques, et cela par un travail pratique de groupement et d'association. L'association est le grand instrument de concorde, de justice, de liberté et de religion. Associer, c'est organiser, et par là même fortifier et utiliser ces unités humaines, qui se perdent dans l'isolement. En les groupant suivant leur affinité naturelle, on leur permet de constituer un corps social et vivant, qui pense, prévoit, dirige et travaille pour ses membres, et les emploie pour leur propre bien. C'est l'ordre tel que Dieu le veut dans la société humaine, et tel que l'Église cherche à l'établir dans son sein.

D'autre part, il est sûr que l'avenir est à l'association. Elle deviendra souveraine du travail, de la fortune, de l'industrie, des corps et des âmes. Son avènement ne fait doute pour personne. A qui profitera-t-il ? Là gît la grosse et inquiétante ques-

tion. Aux mains du socialisme l'association sera une puissance de haine, de désordre et d'injustice ; aux mains du christianisme, elle sera un instrument de charité, de justice et de paix. La lutte se fait aujourd'hui sur ce terrain, et elle est terrible en certains pays. Il n'est pas facile de dire à qui restera la victoire.

En notre pays, il n'y a guère encore que des escarmouches. Mais ceux qui ont des yeux pour voir s'alarment déjà des succès remportés par un socialisme, qui n'a pas encore mis bas son masque, mais dont on devine aisément les intentions. En face de ces tentatives dangereuses, les catholiques sont inertes, et mal préparés à se défendre. Nos associations ouvrières, assez nombreuses, mais jeunes encore, sont déjà travaillées par de regrettables divisions, et donnent volontiers la main à des frères suspects qui veulent les utiliser. Les sociétés mutuelles de secours et d'assurance font de louables efforts pour agrandir leur champ d'action ; mais elles souffrent trop de la concurrence de sociétés étrangères qui n'offrent aucune garantie du côté moral et religieux. Les associations de bienfaisance sont trop isolées les unes des autres, pour produire tout le bien qu'elles devraient produire. Dans nos campagnes, si l'on excepte les cercles agricoles, qui ne prospèrent pas assez, et quelques syndicats pour la fabrication du beurre et du fromage, l'individualisme y règne en maître. L'œuvre si féconde et si répandue en Europe des caisses rurales y est complètement inconnue.

Le champ est donc vaste et neuf. N'attendons pas que l'ennemi vienne y jeter l'ivraie des funestes doctrines ; mais déposons dans ces terres fertiles la semence des œuvres catholiques. L'heure est particulièrement propice pour ce travail. Si les catholiques le veulent, ils peuvent, en ce pays, faire une des plus belles applications pratiques des enseignements de Léon XIII. L'entreprise est assez belle pour stimuler les généreux élans, et unir toutes les bonnes volontés.

5° *La Presse*.— Une œuvre pareille ne peut se faire sans la Presse. Elle est aujourd'hui la grande directrice des pensées et des œuvres. C'est par elle que les enseignements se propagent, que les opinions se forment et que les idées vont leur chemin. Elle prépare les entreprises en les acclimatant dans l'opinion publique ; et quand ces entreprises ont vu le jour, elle se fait leur voix et leur interprète. Donc l'Action Sociale Catholique a besoin du concours de la Presse. Or ce concours, il faut d'abord le créer, car il n'existe pas en notre pays. Ce sera donc l'objet premier de notre Œuvre que d'organiser un service de presse qui lui permette de se faire connaître, de se propager, d'entrer peu à peu dans les esprits, afin de pénétrer ensuite dans les mœurs.

Ce service de presse pourra s'organiser de trois façons.

a) *Un journal quotidien*, qui sera l'organe officiel de l'Action Sociale Catholique. Le journal est le plus rapide et le plus commode véhicule de la pensée. Il recommence tous les jours son travail d'enseignement. Les leçons sont courtes, alertes, variées, telles

qu'il les faut à des hommes affairés ou à des esprits incapables de longues et sérieuses lectures. Nous aurons donc un journal quotidien, et le plus tôt possible, puisque sans lui, notre œuvre ne saurait exister. Ce journal, il sera, en tous points, conforme au programme tracé dans le Mandement de Monseigneur l'Archevêque. Des laïques en auront la direction et l'administration. Il sera publié à Québec par la Cie d'Imprimerie de l'Action Sociale Catholique.

Tous ceux qui s'intéressent à notre entreprise voudront se faire les zélateurs d'une telle publication. Nous espérons que ce journal se recommandera par lui-même, et saura ici occuper dignement une place qui est bien vacante et se frayer un noble chemin dans un pays^f inexploré jusqu'à ce jour.

b) *Affiliation à l'Action Sociale Catholique* de tous les journaux quotidiens ou hebdomadaires, qui voudront prêter leur concours à cette Œuvre.

Un seul organe ne saurait ni pénétrer partout, ni avoir toujours l'influence désirable. On ne saurait trop multiplier les voix qui prêchent la bonne doctrine, et les organes d'une œuvre que l'on désire voir se répandre partout.

Nous comptons particulièrement sur le concours de la presse régionale. Plusieurs journaux locaux existent déjà dans tous les centres importants. La plupart sont animés d'excellentes intentions, mais ne peuvent, faute de ressources et de moyens d'informations, exercer toute l'influence désirable. Par leur affiliation à l'Action Sociale Catholique, ces publications se donneraient un appui matériel

et moral très appréciable, et se mettraient en mesure de faire tout le bien qui est dans leur intention. Par eux l'Action Catholique s'étendrait plus facilement et plus loin. Ils répondraient ainsi plus parfaitement à la mission d'un vrai journal catholique.

c) Publication de livres, opuscules, tracts, revues, destinés à répandre les saines idées, à fixer l'opinion catholique sur des points importants, à faire l'éducation sociale et chrétienne du peuple.

Une imprimerie et une librairie pourraient s'ajouter à l'Œuvre, avec le but de populariser nos bons livres canadiens en les rendant plus accessibles aux lecteurs peu fortunés ; de favoriser l'établissement de bonnes bibliothèques populaires ou paroissiales. Ce serait une source d'alimentation saine pour les intelligences et de formation chrétienne pour les volontés.

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

SA DÉFINITION(1)

Ces trois mots qui désignent l'Œuvre, en marquent bien le vrai caractère. Ils disent à la fois quelle est sa nature, quel est son but, quel est le fondement où elle s'appuie, quels seront ses moyens d'opération, quel champ doit couvrir son activité. Il suffira donc de les expliquer, pour vous faire connaître l'Œuvre, et la recommander à votre approbation.

I

L'ACTION

Le pape Pie X, dans l'un de ses premiers discours recommande aux catholiques d'agir. (Ency. 4 oct. 1903, la 1^{ère}) : “ L'Action, voilà ce que réclament les temps présents, une action qui se porte sans réserve à l'observation intégrale des lois divines et des prescriptions de l'Église ; à la profession hardie de la religion, à l'exercice de la charité sous toutes ses formes... ”

Agir, c'est tirer de l'idée, ou de la théorie ses conséquences pratiques. Tant que l'idée reste l'idée, elle

(1) Notes pour conférence : où se retrouvent en formules brèves des idées chères à l'auteur.

n'a qu'une valeur abstraite, difficile à déterminer ; et l'on ne sait ce qu'elle vaut que quand on lui a fait prendre contact avec la réalité. Dans le cerveau, aux feuillets d'un livre ou sur les lèvres d'un homme on sait peu jusqu'à quel point elle est bienfaisante ou funeste.

Les idées philosophiques du XVIII^e siècle ont pu paraître agréable passe-temps de beaux esprits. La guerre civile, le désordre des mœurs, la guillotine, ont montré ce qu'elles avaient de malfaisant pour l'humanité.

Les enseignements de l'Évangile sont grands et captivants. Mais on ne les a pas connus, tant qu'on ne les a pas vus dans la réalité, à travers les exemples du Christ et des saints. L'histoire du Christ souffrant, la vie des Saints : voilà de l'Action. C'est cela qui prouve la divinité du Christ, de l'Évangile et de l'Église.

Ozanam discutant avec ses condisciples. On lui demande de prouver que l'Église est divine. Il fonde la Société de Saint-Vincent de Paul.

Agir, c'est tirer de soi-même toutes les énergies latentes, les mettre au dehors : c'est vivre.

Or c'est par sa vie que vaut un homme, et non par ses pensées ou ses paroles.

Certes la vie ne saurait être grande, noble, utile et féconde, si elle n'est illuminée et inspirée par de grandes et belles idées. Mais les belles idées, pas plus que les belles paroles ne font les belles vies. Il y a de la pensée et de la parole à l'action une distance longue à parcourir. Il faut pour vivre sa pensée et sa parole, mettre en activité des forces qui ne

dépendent ni de la parole ni de la pensée, qui souvent sont résistantes à l'une et à l'autre ; il faut mettre sous contrôle et dompter des passions ou des intérêts qui se heurtent à la parole ou à la pensée.

Une belle pensée suppose une belle intelligence, une grande parole suppose, parfois, une certaine générosité ; mais il n'y a qu'une belle action qui suppose un grand homme, et une belle âme.

Ce sont là choses d'expérience facile et quotidienne. " Je vois le bien, je fais le mal."

Donc c'est en agissant qu'on montre ce que l'on est ; et c'est en faisant agir les autres, qu'on leur rend service.

Voilà pourquoi, il s'agit ici d'Action. Notre but est d'agir et de faire agir. Ce qui nous manque à nous catholiques, ce sont des actes. Nous ne vivons pas assez notre Évangile et notre foi. Nous savons, nous avons de bonnes intentions. Mais à nous voir vivre, on peut mettre en doute la sincérité de nos convictions religieuses. C'est à vaincre cette apathie, à faire disparaître ces inconséquences que nous voudrions travailler. Voilà pourquoi notre premier mot d'ordre est l'Action.

II

SOCIALE

Il s'agit ici non des actions privées, individuelles, faites sous le seul regard de la conscience, et qui n'engagent que la responsabilité personnelle. La

religion éclaire, guide et contrôle cette part de notre vie. Là dessus rien à ajouter, rien à organiser.

Mais l'homme est fait pour la société ; il a des relations nécessaires avec les autres. Les hommes se recherchent et se groupent selon leurs affinités, leurs besoins, leurs intérêts. Ces relations d'homme ainsi groupés engendrent devoirs et droits ; on devient responsable vis-à-vis des autres, solidaires les uns des autres. C'est la vie sociale. Exemples, la famille, une société de secours mutuels. Quand on agit comme membre de ce groupe, l'acte devient social.

De plus ces groupes ont des relations avec d'autres groupes : d'égal à égal ; d'inférieur à supérieur, et vice versa. Patrons et ouvriers ; union et relation des sociétés ouvrières entre elles. Ces groupes ont une vie à eux, des devoirs spéciaux, des droits. Personne morale. Ame, pensée, volonté. Responsabilité sociale portée par tous les membres ; conscience sociale, formée des consciences individuelles. La vie de ces groupes est la vie sociale ; leur action est sociale.

Donc s'intéresser à l'Action Sociale, c'est s'intéresser à la vie de ces groupes. C'est suivre l'homme non plus dans le domaine de sa vie privée, mais sur le champ plus vaste de la vie publique, dans ses rapports avec les autres, et particulièrement dans les associations dont il fait partie.

Or du point de vue du bonheur de l'humanité, des intérêts temporels et éternels, c'est la vie sociale qu'il importe surtout de perfectionner. Ce sont les groupes qui mènent le monde, et quand on veut

avoir de la prise sur les hommes, il faut s'emparer des groupes.

Forcé du moyen âge. L'Église avait formé la société, l'avait imprégnée de ses enseignements, exerçait salubre influence sur tous les groupes.

Depuis la révolution, on cherche à refaire la société sans l'Église et contre l'Église. Les ennemis comprennent qu'on fait ce qu'on veut des individus, quand on contrôle les associations. Donc on laisse à l'Église le contrôle des âmes ; mais on la chasse des organisations sociales : du foyer, de l'école, de la magistrature, des institutions de bienfaisance, des groupements ouvriers et industriels.

La Franc-Maçonnerie et le socialisme ont fait cette œuvre en France et ailleurs. Ils ont fait de l'Action Sociale à leur façon.

Depuis soixante ans, les bons ont compris, en certains pays, qu'il fallait user des mêmes méthodes, que l'Église pour garder le monde et sauver les âmes devait faire de l'Action Sociale. Les associations en Allemagne et en Belgique. Deux classes de groupes en face : les bons et les méchants.

En France on a négligé ce travail nécessaire. L'Action Sociale ne s'est faite que d'un côté. On connaît les résultats.

Ici, qu'a-t-on fait ? A peu près rien du bon côté. Seuls les ennemis travaillent, et ont le champ libre. Sociétés mutuelles neutres ou mauvaises ; sociétés ouvrières organisées par les socialistes. Ces groupes soustraient des milliers d'hommes à l'influence de l'Église. On leur fait croire que l'Église n'a rien à faire en ces questions. Et nous donnons raison à

ces faux docteurs, en ne faisant rien. Or si les forces sociales nous échappent, nous perdons tout.

Or quelle est notre organisation catholique ?

De quelles forces sociales disposons-nous ?

Des *associations de piété*. Il y en a beaucoup, et on y trouve assurément les forces vives du catholicisme.

Mais sont-ce des forces sociales ? Ont-elles un rôle social. Éparpillées partout, sans cohésion, sans vie extérieure. Pas d'union, pas de vie commune. Tertiaires ou congréganistes à l'église, en pèlerinage; hors de là, rien. Pas une puissance pour le bien. N'aident pas le curé dans ses efforts pour le bien.

Associations de bienfaisance.— Il y en a : Société St-Vincent de Paul. Languissantes, pas ce qu'elles sont en Europe. Apathie générale.

Mutualité.— L'ennemi nous a devancé sur ce terrain. Réaction aujourd'hui ; mais beaucoup à faire encore. Et c'est tout ! Et ce n'est pas assez.

Unions ouvrières.— Sociétés d'ordre économique. L'Action Sociale s'occupe surtout de l'ouvrier et du pauvre. C'est lui qui a besoin de secours. On le gagnera en lui faisant du bien, et on lui fera du bien en l'organisant pour la défense de ses droits et la conquête d'une vie honnête et libre.

La question sociale a surtout pour objet les rapports du riche et du pauvre, du capital et du travail, du patron et de l'ouvrier. Ordre économique nécessaire, voulu par la Providence, mais appuyé et réglé par l'ordre moral, donné par Évangile. Inégalité des fortunes et des conditions ; moyen de garder dans paix et ordre des hommes que tout paraît séparer et diviser ; trouver un point de rallie-

ment, un joint entre classes différentes. C'est le gros problème social. Deux solutions : hors de l'Évangile, et par l'Évangile.

Mauvaise solution : Principe directeur : conquête des biens et des jouissances, premier objectif à viser. C'est le but des efforts, le sens de la vie : *struggle for life*. C'est l'Évangile renversé : la lutte pour le pain et non pour le ciel.

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

SES CARACTÈRES(1)

Trois caractères, trois notes, indiquées par les mots qui la désignent.

Catholique

Une marque qui en vaut bien d'autres. Portée par des hommes, des institutions et des œuvres qui ont quelque renom dans l'histoire. Il y a même des nations qui ont porté avec fierté cette enseigne et dont c'est la plus grande gloire de l'avoir portée avec honneur.

France, Espagne, Italie furent catholiques. Portugal aussi. Leur civilisation est d'essence catholique. Leur influence dans le monde a été salubre dans la mesure où elles se sont fait apôtres de la croix et de l'Évangile. Elles ont vu leur influence baisser avec leur catholicisme. La fille aînée de l'Église perd son prestige en assassinant sa mère ; elle a trouvé sa gloire à faire les gestes de Dieu ; elle trouvera l'infamie et la ruine en faisant les gestes du démon.

Pour nous, Canadiens français, le catholicisme est mêlé à notre histoire et en fait la trame. Notre

(1) Notes qui sont comme des variations nouvelles sur un thème souvent développé, à un groupe de jeunes de l'A. C. J. C.

âme nationale s'en est toute imprégnée au point que l'on ne peut le lui arracher sans la violenter, la dénaturer et la détruire.

Il est bon de s'en souvenir aujourd'hui. Bon de l'affirmer très haut et très net dans nos vies et dans nos œuvres. D'autres peuvent hésiter à mettre au jour leurs titres et à mettre une franche étiquette sur leur marchandise de contrebande. Notre religion est d'essence divine, elle est assez entrée dans notre histoire, elle forme la part assez large et assez belle de notre héritage canadien-français pour que nous n'hésitions point à lui donner partout sa place et à marquer nettement que c'est d'elle que s'inspirent nos paroles et nos plumes.

Un catholique qui pense et qui vit sa foi n'a aucune raison et a toujours tort de cacher la moitié ou le quart de sa pensée.

Vous l'avez compris, jeunes amis de l'A. C. J. C. Et votre foi catholique éclate en vigoureux accents dans le nom même que vous avez choisi.

Les fondateurs de l'Action Sociale Catholique l'ont compris aussi, et ils n'ont pas hésité à marquer du mot de catholique le caractère essentiel de leur œuvre.

Ce que dit ce mot, vous le savez. Mais pourquoi pas le redire. Il y a des choses qu'il ne faut se lasser de redire, parce que la leçon qu'elles donnent a besoin d'être réapprise tous les jours et tous les jours mise en pratique.

Ce mot rappelle que l'œuvre est de création catholique. On s'est inspiré pour la fonder de la pensée même de l'Église. Cette pensée, elle remplit

les encycliques de Léon XIII et de Pie X. On y voit s'affirmer très net le désir que l'Église applique davantage ses efforts à faire la lumière sur les problèmes d'ordre social ; qu'elle intervienne dans l'effrayante mêlée où se heurtent aujourd'hui intérêts et passions ; qu'elle popularise les principes de justice et de charité que donne l'Évangile, en les faisant pénétrer plus avant dans l'organisme des sociétés ; et, là où les organismes sont trop réfractaires, qu'elle en crée de nouveaux, tout pénétrés de ces enseignements évangéliques, et qui puissent répondre aux exigences des temps actuels.

C'est pour obéir à ces volontés, que l'Archevêque de Québec a fondé l'Action Sociale Catholique. Et c'est parce que cette œuvre entre si bien dans la pensée des papes, qu'elle a reçu dès sa naissance la solennelle consécration d'un Bref pontifical.

Le mot *catholique* marque encore l'orientation de l'Œuvre. Et d'abord qu'elle est en dehors des intérêts, des passions de la politique. Non que ces deux mots : *catholique* et *politique* s'excluent l'un l'autre. Mais parce que la politique ne peut guère se faire sans division, et qu'il est de son essence de créer des partis qui se combattent. Et que, au contraire, le propre d'une œuvre catholique est de combler les fossés, de grouper les forces. Appel aux hommes de bonne volonté, et paix à eux. Choisit terrain commun où les hommes n'ont plus d'intérêts ni de passions contraires. Notre espoir, que par dessus les barrières abattues, hommes de tous les partis se tendront la main et dans un élan de fraternité catholique mettront en commun les forces, talents et

ressources qu'ils peuvent consacrer aux grandes et saintes causes.

L'Action

Épreuve des idées et des hommes. Loin des pensées et des paroles aux actes. Or ce sont des actes qu'il faut. L'Évangile et Jésus-Christ. Le Docteur et l'homme. Sermons et miracles.

La vérité catholique mise par lui à la hauteur voulue : celle de la croix du Calvaire. Il est monté là.

Pourquoi l'Évangile a-t-il été si fécond ? Parce qu'il y a eu des hommes capables de le vivre, de monter leurs vies au niveau de la croix. L'Évangile est fort parce qu'il brise l'orgueil, rend l'homme libre et fort. Vérité ne doit pas baisser. Modernisme. Faisons monter les cœurs. Par l'Action !

Notre foi reste trop dans le domaine de la conscience. Elle ne vit pas au dehors. Besoin de grand air.

Sociale

Le catholicisme est social surtout, parce que tout fondé sur la grande loi de la charité. Prière de Jésus : *Unum sint !* Pour cela il faut connaître ses devoirs et les droits des autres. Et mettre la justice au dessus des intérêts, la charité au-dessus de la passion. Le devoir social : la vie pour les autres. *Tradidit semetipsum pro nobis*. Mal de l'individualisme. Lien qui nous unit crée devoirs et responsabilités qui débordent cadre de vie personnelle. Vivre en société.

Loi d'échange et de répercussion qui fait que nos vies sont liées. La valeur sociale de l'acte personnel. Fléau de l'égoïsme.

Ce qu'il faut donc, c'est arracher l'homme à son égoïsme, l'unir à son frère dans un effort commun pour conquête d'un bien commun et développer chez lui le sens social, et le faire entrer dans la pratique des devoirs sociaux.

Porter l'effort sur le terrain où se livre la grande bataille sociale : ordre économique. Riche et pauvre. Solution païenne et solution chrétienne. Le plus fort.

La paix sociale : si chacun comprend son rôle et fait son devoir.

Jésus-Christ en croix engendre famille nouvelle. Justice et charité des deux côtés pour garder équilibre. La question se règlera sans nous et contre nous, ou avec nous et pour nous.

COMITÉ D'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

COMMENT L'ORGANISER(1)

(Notes brèves)

Ce que c'est : Organisation en vue de l'action.

Organiser : Grouper des unités. Union fait la force. Or il s'agit d'être fort : grand besoin du jour.

Ordonner : l'ordre est condition d'union et de force.

Hiérarchie : des chefs et des soldats. Pas d'anarchie qui tienne. Les groupes anarchistes, sous apparente égalité, dissimulent tyrannie et esclavage.

La famille, type d'organisation. *Discipline* : une pensée directrice, une conviction commune : l'homme d'une idée ; le groupe d'une idée. *Un objet* en vue. Vouloir une chose, en même temps, d'une même volonté. . . . *Un moyen* qui unifie tous les efforts, fait porter sur un point toutes les forces ensemble. Système bien connu en pratique. Monter une cloche au palan.

Des catholiques.— Il n'y a qu'eux qui ne s'organisent pas. Voyez les efforts des ennemis, ailleurs et chez nous. Au Portugal, et à Montréal. Organisation

(1) On a pensé qu'il pouvait être utile de faire connaître ces notes à ceux qui ont à s'occuper de l'organisation d'œuvres paroissiales, et en particulier de l'organisation de comités d'Action Sociale Catholique.

de la libre pensée, de la juiverie, de la franc-maçonnerie ; de la politique, du commerce, de la finance, du travail. Toutes ces organisations sont contre l'Église, ou en dehors de son contrôle.

Au moyen-âge organisme social tout pénétré de l'esprit chrétien ; aujourd'hui, absence de cet esprit.

La société a besoin de ces forces. La lutte en permanence. Non entre les individus : lutte entre les groupes. Les mieux organisés vont au triomphe. Deux classes : catholiques et ennemis. Entre deux les indifférents. Il s'agit de grouper vrais catholiques, et de gagner indifférents.

Guerre sociale, sur terrain des intérêts matériels. L'ouvrier est l'enjeu. Allons sur ce terrain avec des forces *catholiques*.

Pour l'action.— On s'unit pour la prière : confréries. Leur importance. *Pietas ad omnia utilis*. L'Action est rayonnement de l'esprit de foi et de charité.

Pour l'étude.— Il faut connaître pour agir. *Luceat lux vestra*.

Mais il ne faut pas rester à genoux, où dans le cabinet d'étude. L'Action, voilà ce qu'il faut. La lutte se fait dans l'ordre des faits. Il faut donc agir : parler, écrire, démarches, son vote, son conseil, son argent, son temps, payer de sa personne.

Faire quelque chose.— Crier : Seigneur, Seigneur ! n'est pas assez. Les Apôtres ont agi.

Il faut avoir un objet en vue ; y tendre par mise en pratique des moyens suggérés. Tenir en haleine. L'oisiveté est fatale aux groupes.

PRATIQUE

Cadre.— Circonscrire le champ du travail, les gens à grouper. La Ligue ouvre ce cadre, large où entrent hommes de bonne volonté. Organisation pour la *prière*, qui prépare le terrain.

Dans ce cadre on forme le groupe de l'action. Laissant de côté ceux qui ne peuvent aller au-delà de la prière ; de qui on ne peut exiger plus que la communion, l'offrande, l'abstention du blasphème et de l'intempérance, on appelle les autres à l'action.

Donc un cadre plus restreint. Sur deux cents, on en trouve cent qui peuvent agir. On forme avec eux le comité paroissial d'Action Sociale Catholique.

Pour les recruter et les organiser, on établit les chefs de groupe. Distribution en dizaines. Il faut garder le contact avec le curé, et le centre de l'Œuvre. Impossible au curé d'avoir un contact efficace avec cent ; mais avec dix, oui ! Il faut que la vie circule. Organe maître, organes subordonnés, centres d'une vie spéciale.

VUE GÉNÉRALE

a) *Centre.*— Grand organe, source de vie. Le Comité Central Permanent, représenté par le Secrétariat des Œuvres. Création de Mgr l'Archevêque, sous son contrôle immédiat.

b) *Le conseil* du comité paroissial, dirigé par le curé. En relations permanentes avec le centre.

c) Le comité paroissial, formé de tous les ligueurs qui donnent leurs noms et remplissent les conditions voulues. En contact avec chefs de dizaines.

CONDITIONS

- a) Être *ligueur*.
- b) Être catholique d'action. Vouloir se mêler au mouvement. Payer de sa personne.
- c) Être enrégistré sur liste *ad hoc* d'un chef de groupe.
- d) Payer cotisation annuelle de 25 sous.

AVANTAGES

- a) Ceux de la ligue : spirituels.
- b) Honneur de faire partie de l'armée. Être au *service actif* de l'Église.
- c) Le bulletin des œuvres.
- d) Avis spéciaux aux chefs de groupe qui sont les officiers dans l'armée.

DEVOIRS POUR TOUS LES MEMBRES

a) *Chasteté doctrinale*.— Une foi intègre et une pratique intègre. Le vrai catholique d'esprit et de mœurs. Temps venu de faire une élite : influence délétère des mœurs ambiantes.

b) *Vœu d'obéissance* à l'Église. *Sentire cum Ecclesia*. Ses enseignements, ses membres et ses œuvres.

c) *Vœu de dévouement* au bien social. Se donner aux autres. Ordonner sa vie en vue des œuvres. Plaies de l'intérêt, du plaisir : deux formes de l'égoïsme. Moi d'abord. *Alter alterius onera portate*. Le signe auquel on reconnaît les vrais disciples. Exemple de feu M. C.-N. Hamel.

LES CHEFS DE GROUPES

Apostolat.— Ego elegi vos ut eatis et fructum afferatis.

a) En contact avec l'Église par son ministère.
Réunions.

b) *Recrutement* de l'armée active. Zèle de propagande.

c) Intermédiaires entre le curé et les membres du comité, pour faciliter l'action.

LES ŒUVRES

a) La *presse* : journal, tracts, revues. La pensée de l'Église là-dessus.

b) *Œuvres économiques* : caisses.

c) *Morales* : tempérance, mauvais théâtres. Bon ordre public, esprit chrétien.

d) *Charité* : S. Vincent de Paul.

LIGUE DE LA PRESSE CATHOLIQUE⁽¹⁾

Encore une entreprise? N'y en a-t-il pas déjà trop?

Invitation par une œuvre déjà existante : que veut-elle? Quels sont ses desseins? Nous contrôler et conduire? Oh ! la défiance des œuvres les unes vis à vis les autres ! Les œuvres sont faites par les hommes.

Mais nous avions jugé témérairement.

Par qui l'invitation a été faite? Un mot de l'Action Sociale Catholique. Un foyer d'activité sociale catholique. Pour créer des œuvres, et aider celles qui existent. Cadre large et souple. Les œuvres qu'elle crée ont leur autonomie. Un journal ; un secrétariat général des œuvres ; un cercle d'étude ; un congrès de tempérance. Maintenant, tentative d'unir les journaux catholiques.

POURQUOI?

Avons-nous une presse catholique? Où est-elle? Il importe de la séparer, de la classer, de la personnaliser. Il faut qu'elle travaille ouvertement, visière levée.

(1) Notes d'une allocution de Mgr Roy, à des journalistes réunis à l'Action Sociale Catholique de Québec, le 15 mars 1910, pour organiser une Ligue de la Presse Catholique.

Différentes sortes de journaux : Journaux d'affaires ; de politique ; catholiques. Ce que c'est qu'un journal catholique. Le meilleur moyen de faire savoir ce que c'est, c'est d'en faire.

Trois ou quatre conditions. Défense des principes catholiques. Organes de l'Église, dans sa doctrine, sa morale, sa discipline. Indépendance triple : des partis politiques ; des intérêts matériels, entreprises commerciales, etc., et des personnalités.

L'Église avant les personnes, les affaires, les partis.

Il faut la mettre à part ; en faire un tout distinct. Cela n'existe pas. Nous avons des journaux isolés qui font cette œuvre ; nous n'avons pas de journalisme, de presse catholique.

Que faire pour cela ? Grouper les journaux existants. L'union fait la force.

La puissance de la presse.

Pour diriger l'*opinion*. Ce que fait la presse maçonnique pour lancer une idée.

Ce que fait l'Église : la force de son enseignement. Ses apôtres et prédicateurs ; toutes les voix qui enseignent même chose. Donc unissons-nous.

Effets de l'union. Ne pas *nous chicaner*. La presse française. Nos désaccords même légers servent les ennemis de l'Église.

Sentir qu'on n'est pas seul.

Pour œuvre de défense religieuse. S'entendre sur points à défendre, sur les méthodes à employer, sur l'heure de la défense ou de l'attaque.

De quinze voix n'en faire qu'une. Chaque journal atteint tous les lecteurs des autres. La meilleure défense est celle que tout le monde emploie.

Quels moyens pratiques ? A vous de les choisir.

L'Action Sociale Catholique met en œuvre : elle vous laisse initiatives nécessaires.

Vous formerez un bureau, aurez des règlements. Nous comptons sur votre esprit catholique. Pour cela, nous avons limité les invitations. Premier noyau peu considérable. On s'entend mieux, avec plus de liberté. Le trop grand nombre nuit. Plus tard la *Ligue* grandira. Une douzaine de bons journaux, avec vingt-cinq journalistes pour les représenter.

Unité de direction. Point capital. D'où viendra-t-elle ? Par quel canal, et quelle organisation ? A vous de le décider.

UN RÊVE

Vingt-cinq journaux, atteignant deux cent mille lecteurs. Nous sommes les maîtres ! Pour cela sacrifices d'opinion. Se battre ensemble, avec discipline, précision. Salut aux vaillants ! La vérité. Presse régionale, qui a grand besoin d'union, et qui fait tant de bien : porte la vérité aux extrémités, là où d'autres n'arrivent pas.

LA JOURNÉE DES ŒUVRES ET LE COMITÉ PAROISSIAL⁽¹⁾

Qu'est-ce qu'une journée des œuvres sociales catholiques ?

La rencontre d'ouvriers qui veulent parler de leurs œuvres, se communiquer leur expérience, s'entendre sur les moyens à prendre, se stimuler à l'action.

Sortir de l'isolement.

“Quand vous serez deux ou trois groupés pour travailler en mon nom, je serai au milieu de vous.”

Nécessité, pour réussir, de se concerter, de se faire une *pensée commune*. Tirer droit et ensemble.

Deux sortes de journées : *diocésaine* et *régionale*.

La régionale complète l'autre, propage ses enseignements. Atteint plus avant et plus loin. Traite des questions plus spéciales sans négliger les autres.

Tout le monde ne peut pas travailler également. Il y a des choses qui ne sont faites que par le petit nombre. Prendre les initiatives. C'est l'organisation, le groupement, la mise en valeur des unités, forces. Un groupe qui agit, qui donne l'élan, fait mouvoir la masse.

(1) Allocution pour l'ouverture de la Journée des Œuvres, à Saint-Alphonse de Thetford, novembre 1914.

Rien ne se crée sans l'organisation.

Chez nous, elle est simple : *Comité Central Permanent*. Grand rouage. Corps qui veut ses organes. Par lui-même il est organe vital. Il vit et donne la vie.

Mais pour la donner plus, il lui faut d'autres rouages, qui étendent et facilitent son action. C'est le *Comité paroissial*.

Qu'est-ce ? Un groupe d'hommes et de femmes qui veulent et peuvent faire quelque chose.

Il y a en toute paroisse des *apôtres*. D'abord l'apostolat oblige tous les fidèles. Mais il en est qui peuvent faire plus et diriger.

Le curé ne suffit pas. Des aides pour le bien.

Comment les former. Présidents, chefs de groupes, conseil de la Croix Noire. Il faut simplifier.

Combien ? Une dizaine par groupe, c'est assez.

Pourquoi faire ?

1° Se réunir tous les mois.

2° Avoir un programme défini. Œuvres de paroisse et du diocèse.

a) *Tempérance*: ce qu'ont fait nos conseils locaux.

b) *La Presse catholique* ; journal et tract.

c) *L'Agriculture*, colonisation, intérêts ouvriers.

d) Œuvres de charité, de mutualité, caisses, coopératives.

e) Recruter des membres de l'Action Sociale Catholique.

CE QUE JE RÊVE

Cent comités paroissiaux ; donc un mille cinq cents hommes et jeunes gens, groupés autour du

curé ; intelligents, disciplinés, clairvoyants, travaillant avec ensemble, sur champs divers, mais chacun avec la force de tous.

Avec cela, un recrutement de dix mille membres de l'Action Sociale Catholique. Gens mieux disposés qui entrent dans le mouvement, donnent leur appui
Quelle force !

Ressources : une couple de mille piastres pour nerf de la guerre.

Ce qu'un curé peut faire ? Ce que le Comité Central Permanent pourrait faire.

Voilà ce que nous voulons. Il nous faut des comités paroissiaux. On a peur, on craint, on voit des difficultés. Et on ne fait rien !

Comités d'élection ; échevins, marguilliers, directeurs de banque. On trouve le comité partout, sauf pour les œuvres vives qui en ont besoin !

POURQUOI LES JOURNÉES PAROISSIALES⁽¹⁾

Merci à Mgr le Curé,⁽²⁾ qui nous procure joie de venir causer avec vous.

Qui nous sommes ? Des amis, à coup sûr. Ce que nous *représentons* : l'Église dans l'une de ses œuvres : l'Action Sociale Catholique.

Pour grouper les unités si bonnes : créer de la force. La lutte. Il ne faut pas laisser le mal maître du terrain. Sous les armes ! Laïques et prêtres.

Dans les cadres et sous la conduite de l'Église. Hors d'elle, pas de salut pour la société. Donc en contact permanent, avec elle, pour l'être avec le Christ.

Les *séances paroissiales* : propagande des idées, des œuvres ; préparation des âmes et des terrains de combat. Les *paroisses* offrent des cadres forts, des éléments merveilleux. Il faut y *organiser une vie sociale* aussi intense que possible, grouper les unités, pour y dresser des forces de combat.

Pour cela, il faut d'abord *parler*, jeter des idées ; indiquer des *devoirs* et des *tâches* qui s'imposent, signaler des *périls*, esquisser des *plans de campagne*.

(1) Notes pour allocution d'ouverture de la Journée Sociale, tenue à Lévis, le dimanche, 24 mars 1918.

(2) Mgr F.-X. Gosselin.

On *commence* par là. C'est ce que nous venons faire ce soir. En pays connu, illustré par des victoires. Encore plus. En avant !

Entraîner des soldats ; fabriquer des munitions ; choisir les terrains ; mettre en ordre de bataille ; donner mot d'ordre.

Église militante. La lutte n'est pas rien que pour l'individu, mais aussi pour la société. Elle porte en son sein des germes de mort ; elle est en butte aux ennemis du dehors. Il faut que la société chrétienne s'organise, se défende sous peine de mort.

LES ŒUVRES D'ACTION SOCIALE

ÉTABLISSEMENT DES UNIONS OUVRIÈRES CATHOLIQUES(1)

Bonne pensée : très haute, très catholique, vous rassemble ici. Messe d'actions de grâces. Pourquoi ? Guérison, réussite dans entreprise ; une fortune ?

De quoi remerciez-vous Dieu ? Le travail organisé vient de reconnaître officiellement le droit de l'Église de s'occuper d'organisation ouvrière ; et d'affirmer et de remplir le devoir des ouvriers catholiques : admettre dans leurs conseils la présence d'un prêtre et les directions de l'Église.

Rien que cela ? Oui, et c'est un fait d'une portée considérable.

Mais à Québec, il n'y a que des ouvriers catholiques ? Oui, mais qui ignoraient ce droit et ce devoir. Et pour qu'il en fut ainsi, il fallait qu'il y eut un grand mal. Et le grand mal est en voie de guérison. Le malade vient de donner un signe de résurrection et de vie. Et voilà pourquoi vous êtes à genoux.

Ce qui est arrivé ? Mais vous le savez bien, vous qui avez tant désiré ce jour. Elle est tombée la barrière dressée par le préjugé, verrouillée par l'ennemi, qui séparait l'Église du travail organisé.

(1) Sermon au Cercle d'Étude des Ouvriers réunis à la Chapelle de l'Orphelinat de St-Sauveur, pour une messe d'actions de grâces, dimanche 24 février 1918.

Elle est tombée non pas sous le choc violent et brusque d'une autorité qui s'impose avec fracas. Non, elle a cédé sous la poussée douce et ferme d'une conviction qui a fait la lumière et d'une persuasion qui a remué les volontés.

Elle était solide et haute la barrière : véritable haie de fer barbelé dont on ne pouvait approcher sans se déchirer.

Elle fut faite, un peu à la hâte, de toutes les erreurs jetées dans le monde par la révolution sociale du siècle dernier. On y travaille depuis trente ans, avec des procédés sournois et une ténacité très grande.

De quoi fut-elle faite ? *Défiance !* Chez un peuple qui doit tout à son clergé : vie nationale, religieuse et temporelle ; qui vit du prêtre et de l'Église ; qui a la foi, et donc la confiance.

Comment s'y est-on pris ? Questions de métier : la technique, les détails ; querelles de Chinois : ne peuvent se régler que par spécialistes. Le clergé n'y entend rien.

Questions de bien-être temporel, de salaire, d'hygiène, d'apprentissage, de secours en argent. Le clergé ne s'en occupe pas !

Questions de rivalités des classes. Le clergé est pour les riches, ou bien ne veut pas se mettre en guerre, prendre part ?

Trois séries d'erreurs grossières, mêlées de sophismes insidieux. Bonne foi surprise. Le clergé ne connaît pas métier, ne s'inquiète pas du bien-être matériel, n'ose se prononcer ou va vers les patrons.

Et l'attitude du clergé a pu donner prise aux préjugés. Il eût fallu intervenir tout de suite. On ne vit pas, on ne sut pas. On crut qu'il suffisait d'attirer les ouvriers à l'Église, de les évangéliser, de les faire communier.

Et le travail se fit contre l'Église. L'organisation ouvrière fut contaminée dans sa source. Éducation faussée.

Et la barrière fut dressée. Par des mains étrangères.

Premières interventions firent scandale, mais scandale nécessaire. Dieu veillait. Grève et misère. La barrière fut ébranlée... non abattue. Quelques chapelains, mais à l'arrière-plan.

Il fallait défaire les mailles de fer de cette barrière. Ce fut le travail lent des chapelains, trop lent malgré le zèle, parce qu'ils agissaient sur les masses où la lumière entre difficilement.

Le cercle d'étude fondé. Ce fut l'instrument providentiel. Le prêtre en contact intime, personnel avec l'ouvrier. Le rôle de l'Église mis en lumière.

Cénacle où l'on étudie et où l'on prie, où se forment les apôtres qui vont annoncer la bonne nouvelle. Trois ans de vie concentrée. Au sortir du Cénacle, la lumière rayonne, la vérité s'impose, la barrière tombe, et le monde ouvrier par ses chefs, libéré enfin de cette défiance qui l'étreignait comme une chaîne, voit clair et se jette avec confiance dans les bras de l'Église. On sort comme d'un cauchemar ; on a recouvré la liberté des enfants de Dieu. Et l'on sent le besoin de dire merci à Dieu qui a fait tout cela par son prêtre et par sa grâce.

Et maintenant que vous dire ? Notre joie qui se mêle à la vôtre, pour ce progrès accompli. Le mal est réparé, Jésus-ouvrier triomphe.

Quoi encore ? Les leçons salutaires. L'ennemi est encore dans la place. Il ne lâchera pas facilement la proie qui lui échappe. En garde donc ! Veillez et priez !

Catholiques, faites que nos associations soient catholiques. L'Église y entre. Pourquoi ? Pour que la vérité soit avec vous, pour que l'Évangile soit la règle de votre conduite. Elle a les paroles de vie : écoutez-la !

Comprenez quel prestige elle vous apporte, à vous qui êtes les chefs. Quel appui pour votre autorité !

Détruisez le mal qui est fait. Guerre aux préjugés ! Rendez au peuple la confiance qu'il a perdue. Refaites-nous des ouvriers catholiques. Dites que l'Église est maîtresse de vertus et qu'elle a les solutions qu'il faut. Qu'elle veut le bien des ouvriers ; qu'elle met à leur service l'Évangile. Que leurs griefs, leurs demandes, sanctionnés par l'Église, s'imposent comme la justice et la charité.

Plus de guerre sociale. Des patrons catholiques et des ouvriers catholiques doivent s'entendre quand c'est l'Église qui les unit. Seule institution capable de parler avec autorité aux uns et aux autres ; seule capable de dire : ceci est juste, cela est injuste.

Œuvre de paix dans horreurs de la guerre. L'aurore d'une vie nouvelle. Nous la saluons de notre gratitude, de nos espérances, et nous prions Dieu qu'elle s'épanouisse en un plein jour de vrai bonheur pour le monde_ouvrier.

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE ET LES ŒUVRES OUVRIÈRES⁽¹⁾

POURQUOI L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE DOIT S'OCCUPER DES ŒUVRES OUVRIÈRES

Préambule.— La question mise au programme, pour une séance spéciale. Au *premier plan* dans les préoccupations de ceux qui veulent le bien de la société et le salut des âmes.

Il n'en est pas de plus grave, ni de plus compliquée. La paix du monde y est attachée. Hérissée de pointes : on ne l'aborde pas sans s'y piquer.

Elle met au jeu *tous les intérêts* et toutes les passions ; *elle varie* avec les circonstances de temps, de lieu, de personnes. On l'ajuste par un côté, elle se détraque par l'autre.

Les théoriciens dissertent à leur aise, loin de la mêlée. Quand on est au feu, c'est moins simple et moins clair. Que de faussetés et de sottises ! que d'ignorance ! La mentalité publique est pitoyable.

Un peu de lumière.— C'est ce qu'on voudrait faire ce soir.

(1) Plan d'une allocution prononcée le mercredi, 14 avril 1920, à la deuxième séance de la *Journée des Œuvres*, tenue à Québec, les 14 et 15 avril.

Les raisons qu'a l'Église de s'en mêler.— Car on lui demande raison.— Mieux : on lui nie le droit de s'en mêler.— *Sujet d'étonnement.*

Tout le monde s'en mêle : autorités et individus, sans compétence, et l'on trouve que c'est bien. A l'Église, on demande *ses titres*. Et cela, dans notre province !

Pourquoi ? De quel droit ?

1° *Du droit* qu'elle tient de Dieu et non des hommes, d'enseigner la vérité et de faire observer la morale évangélique. Et cela devrait suffire à des catholiques.

2° *Pourquoi l'Église de Québec ?*

Et en notre temps ?

1ère RÉPONSE.— Parce que *le mal existe chez nous*.

L'esprit est faussé, les lois de justice et de charité sont violées : chez les employeurs et les employés. Conséquences : grèves. Il se perd quatre millions par année, sans compter autres ruines.

Peut-on rester indifférent ? L'étonnant serait qu'on ne s'en soucie point. Si l'Église ne faisait rien, on l'accablerait de reproches.

Gazette du Travail: De 1901 à 1919, 2,236 différends ouvriers, affectant 12,823 patrons et 650,597 ouvriers, 16,760,031 jours perdus, donc 50 millions de perte.

En 1919, 298 grèves; 3,942,189 jours; 10 millions.

2ème RÉPONSE.— Parce que les Papes le veulent. Léon XIII, Pie X et Benoît XV ont parlé, et ils ont donné l'exemple.

Pourquoi ? Parce que l'Église seule peut trouver le remède.

Il suffit pour s'en convaincre de voir *les causes des conflits*.

1° *Causes d'ordre économique* : salaires, heures de travail, participation à bénéfices. Il s'y mêle questions de justice et de charité : où la conscience est intéressée.

2° *Causes d'ordre moral et religieux*, où l'Église doit intervenir. Doctrines fausses, catéchisme d'erreurs.

a) *Droits égaux* à fortune et jouissance.

b) *Désirs effrénés* d'argent pour jouir, développés par l'abondance de l'argent. On veut grossir les profits ; on veut grossir les salaires. Avec le moins d'efforts possible.

c) *Lutte des classes* érigée en loi nécessaire. Et la violence érigée en système pour triompher.

d) *Exaltation des droits du peuple* : de la majorité créant le droit de la force.

e) *Neutralité* dans les rapports du capital et du travail. On érige en système que la religion doive être bannie de ces questions. Et donc on met de côté la *conscience* et *Dieu*.

Et pour cela on *écarte l'autorité de l'Église*. Depuis quatre siècles, on travaille à cela. Protestantisme, révolution, guerre sociale. Le mot d'ordre : *Ni Dieu ni Maître*. On y met des sourdines : mais c'est cela qu'on prêche et qu'on pratique. Chacun se fait sa règle à soi, personne ne souffre qu'on lui parle d'autorité, de conscience et d'Église. Voilà le mal. Chacun se trace son programme de *droits* et de *devoirs*, selon *intérêt* et *passion*. C'est le gouvernement des appétits : on n'en veut pas d'autre.

De qui viendra le salut ? Des intéressés ? Du gouvernement ?

A qui irons-nous ? A Celui qui a les paroles de la vie éternelle.

Ce qui manque à la société, aux patrons et aux ouvriers. Ce qu'il faut pour ramener la paix : c'est une loi morale, directrice des pensées et des actions.

Une loi morale appuyée sur Jésus-Christ, fondement unique ;

Une loi morale qui s'impose à la conscience avec une incontestable autorité ;

Une loi morale, qui trace en pleine lumière la ligne de démarcation entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas ;

Une loi morale qui détermine la somme des droits et des devoirs de tous et de chacun ;

Une loi morale qui n'obéisse point aux caprices et aux passions, mais qui les gouverne ; qui ne s'assujettisse point aux intérêts, mais qui les règle ; qui ne soit pas au service d'un clan ou d'un parti, mais qui s'applique à tous les hommes.

Cette loi morale, il n'y a qu'un Maître qui la puisse enseigner : c'est Jésus-Christ par la bouche de ceux à qui Il a dit : " Enseignez tous les peuples."

Il n'y a qu'une autorité qui soit capable de l'imposer : l'autorité de Jésus-Christ vivant dans la personne de ceux à qui Il a dit : " Apprenez-leur à observer tout ce que j'ai commandé ; qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise."

C'est donc du dehors et non du dedans que vient cette loi, régulatrice des consciences et interprète

du bien et du mal. Et c'est plus haut que soi qu'il faut regarder pour en apercevoir la source.

La société est déchirée par les conflits où se heurtent droits et devoirs.

Pourquoi ? Parce que chacun se fait de ses droits et devoirs une idée courte, étroite, personnelle, intéressée, et donc fausse. La paix ne reviendra que le jour où tous accepteront la charte chrétienne des droits et des devoirs. Et c'est le rôle de l'Église de faire connaître et d'imposer cette charte à ceux qui croient en son autorité divine.

Voilà, Messieurs, les raisons graves qui expliquent pourquoi l'Église juge bon d'intervenir dans les questions ouvrières. Ces raisons sont si évidentes qu'on ne peut les contester sans mauvaise foi ; cette intervention est si nécessaire et si urgente qu'on ne peut y mettre obstacle sans s'exposer aux pires catastrophes.

En vous rappelant ces vérités élémentaires, j'ai voulu simplement affermir des convictions que vous avez déjà, et susciter de nouveaux apôtres à l'Église qui en a besoin.

TEMPÉRANCE

LA LUTTE CONTRE L'INTEMPÉRANCE⁽¹⁾

Je suis vraiment chagrin que le programme indique ici un discours dont je doive faire les frais. Ayant à parler beaucoup, pendant toute la durée de ce congrès, j'ai cru que je pouvais me dispenser de faire "des discours". Aussi, ce que je viens vous présenter n'est-il rien autre qu'un simple exposé de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire, chez nous, en faveur de la tempérance.

Le présent congrès n'est qu'un épisode de la lutte antialcoolique. Préparé par elle, il doit servir à la mieux faire connaître, à en préciser le caractère et la portée, à mettre en plus vif relief la valeur des méthodes employées ; enfin et surtout, le congrès nous permettra de mieux garder les positions prises sur l'ennemi, et de donner à la campagne une orientation plus sûre et une efficacité plus grande.

Il importe donc, pour montrer le congrès sous son vrai jour, de le bien encadrer dans la lutte antialcoolique. C'est ce cadre que je voudrais ébaucher, en dessinant les traits principaux de la lutte faite en ce diocèse, depuis cinq ans, contre le mal de l'intempérance.

C'est l'Église qui a sonné la charge. Vous vous souvenez encore de la belle Lettre Pastorale dans

(1) Discours prononcé par S. G. Mgr P.-E. Roy, à la séance d'ouverture du Congrès de la Tempérance, 31 août 1910. Mgr Roy était le président du Congrès.

laquelle notre digne archevêque signalait les ravages causés par l'ennemi, et demandait aux fidèles et au clergé de se croiser, pour la grande bataille, afin de bouter dehors l'ennemi qui nous menaçait.

Il appartient à l'Église d'organiser, de conduire et de mener à bonne fin une campagne de ce genre. L'intempérance est avant tout un désordre moral. Elle empoisonne l'âme plus que le corps ; et ce sont surtout des ruines spirituelles qu'elle prépare. Pour la combattre, l'Église n'a donc pas à sortir de son domaine. De plus, elle possède, pour diagnostiquer le mal et pour le guérir, des moyens d'informations et des remèdes d'une exceptionnelle valeur.

Pour vous donner une idée d'ensemble de la lutte, il me suffira de répondre de façon sommaire à ces trois questions : 1° Quelle était la position de l'ennemi au début de la lutte ?— 2° Quel a été le plan général de la campagne menée contre lui ?— 3° Quelles victoires ont été remportées ?

POSITION DE L'ENNEMI

On nous a souvent reproché, au cours de la lutte, de verser dans un pessimisme peu patriotique, d'exagérer la gravité du mal, et de faire à notre peuple une mauvaise réputation. A ces reproches qui, sous un opportunisme trop prudent, cachent des craintes mal fondées ou des intérêts personnels menacés, il est facile de répondre.

C'est une règle de sagesse, assez généralement admise, que, pour soigner un malade, il ne faut pas attendre qu'il soit mort, et que les remèdes sont

d'autant plus efficaces que le mal a été pris à point.

De même, sans être grand tacticien, on peut, je pense, affirmer que pour crier aux armes et courir au drapeau, il vaut mieux ne pas attendre que l'ennemi soit solidement logé dans la place.

Et voilà pourquoi la campagne entreprise contre l'intempérance ne démontre pas nécessairement que notre peuple soit un peuple intempérant ; elle prouve tout au plus que nous ne voulons pas qu'il devienne un peuple intempérant.

Qu'on me permette, à ce propos, de faire tout de suite une déclaration, qui pourra rassurer les uns, étonner les autres, mais qui exprime sincèrement notre opinion.

A la date où commence la campagne de tempérance, en 1905, le Canada est l'un des pays du monde les moins profondément atteints par le mal de l'alcoolisme. De toutes les provinces du Canada, la nôtre, la province de Québec, est celle qui a probablement le mieux résisté à l'envahissement du fléau. Enfin, dans notre province, le diocèse de Québec est, sans contredit, l'un des moins alcoolisés.

Mais tout en nous réjouissant d'une pareille constatation, n'allons pas conclure que s'il en est ainsi, la lutte est inutile et que nous nous donnons le ridicule de combattre des moulins à vent.

Quand on sait jusqu'à quelle profondeur cette plaie de l'alcoolisme ronge le flanc de nos sociétés modernes, on peut affirmer que le Canada en pâtit moins que les autres, sans par là lui décerner un brevet de sobriété.

Un peuple de six millions d'habitants, qui jette chaque année dans le gouffre de l'alcoolisme cent millions de piastres, n'est pas un peuple sobre ; une Province, en grande majorité catholique, qui dépense annuellement, pour alimenter le budget du vice et tenir école d'intempérance, trois fois la somme inscrite au budget de sa législature, n'est pas une province sobre. Un diocèse où l'on peut affirmer, dans à peu près la moitié des paroisses, que les dépenses faites pour boissons enivrantes l'emportent, à elles seules, sur les dépenses réunies encourues pour les fins municipales, scolaires et religieuses, n'est pas un diocèse sobre.

Depuis un siècle, l'intempérance a fait chez nous de réels ravages. Sans doute, la foi de notre peuple et la vigilance de notre clergé ont opposé des obstacles aux débordements du vice ; sans doute encore, le mal n'a pas réussi à pénétrer également partout, et l'on peut citer nombre de paroisses agricoles qui sont restées à peu près indemnes. Mais en fait, il y a eu, sur la pente fatale de l'alcoolisme, une descente assez rapide pour devenir inquiétante. Pour s'en convaincre, il suffit de prêter l'oreille aux plaintes qui montent de partout, et de lire les témoignages précis et dignes de foi que nous ont apportés les réponses faites à notre questionnaire.

Donc, pas d'illusion possible. Notre race est moins gravement atteinte que bien d'autres, mais elle l'est assez pour que se trouve justifiée la campagne actuelle, et motivés les cris d'alarme et les coups d'épée des apôtres du bien et des vaillants soldats de Dieu.

PLAN DE CAMPAGNE

Quel a été le plan général de cette campagne ?

Tout d'abord, il importait d'éclairer d'une lumière plus vive ce grave problème de l'alcoolisme. Le vice de l'intempérance, plus que bien d'autres, ne prend racine et ne croît dans les âmes qu'à la faveur des ténèbres. Il semble bien que le démon ait pris un soin particulier d'envelopper cette vilaine plante dans une abondante floraison de mensonges et de préjugés.

Or, rien n'est plus difficile à combattre qu'une passion qui s'abrite et se dérobe sous l'erreur. La vérité seule, en faisant la lumière dans la région de l'esprit, peut arracher les sens à leur dégradante captivité. D'où la nécessité de recourir à la prédication, à la conférence, au livre, au tract, à la presse en général, afin de créer d'abord une saine mentalité et de bien éclairer l'opinion publique.

Depuis l'ouverture de la campagne, des retraites et triduums de tempérance ont eu lieu dans cent quatre-vingt-cinq paroisses, et représentent un total de deux mille instructions données sur ce sujet. Dans plus de soixante paroisses, des prêtres et des laïques ont fait des conférences antialcooliques. Une douzaine de livres, brochures et tracts ont été répandus à profusion et ont porté dans une multitude de foyers la saine doctrine, les informations utiles et les sages conseils. Ajoutez à cela les instructions régulières données par les curés du haut de la chaire, les leçons plus fréquentes et mieux informées que reçoivent les enfants à l'école, et l'enseignement

sous toutes ses formes, prodigué par quelques journaux quotidiens et hebdomadaires . . . , et vous serez forcés d'admettre que la vérité a été bien servie ; si l'erreur subsiste encore, il faut la chercher chez ceux qui ne veulent point comprendre.

Il est nécessaire de connaître pour vouloir ; mais la connaissance n'entraîne pas toujours la volonté ; et combien c'est vrai quand il s'agit de tempérance ! Aussi fallait-il songer à fournir à la volonté les stimulants et les appuis dont elle a besoin. A un auditoire comme celui-ci, il n'est pas nécessaire de démontrer que la religion est le stimulant le plus énergique et l'appui le plus ferme que l'on puisse donner à la volonté de l'homme.

Qu'il nous suffise de dire que la religion, en élevant l'homme au-dessus de lui-même et en le rendant participant de la vie même de Dieu, lui ouvre la seule source où sa volonté puisse puiser des énergies supérieures à tous les instincts pervers, et victorieuses de toutes les tentations. Aussi a-t-on eu soin de donner à la lutte antialcoolique un caractère foncièrement religieux. C'est la croix qui a été arborée partout comme l'étendard et le signe de ralliement. On l'a dressée, miséricordieuse et conquérante, dans plus de cent cinquante paroisses. Elle a scellé, dans un respectueux baiser, les promesses d'au moins cent vingt mille croisés ; elle a été suspendue à la muraille dans vingt mille foyers, où elle garde, avec la vertu de tempérance, l'une des principales sources du bonheur domestique.

Dans presque toutes les paroisses on a inauguré la campagne par les pieux exercices d'une retraite.

Les bonnes résolutions et les généreuses promesses ont été ainsi appuyées sur la pratique de la prière et la fréquentation des sacrements. Le chrétien peut tout en Celui qui le fortifie. L'ivrogne lui-même, quand il s'attache à Dieu par la vraie piété, peut triompher de sa terrible passion. Il n'est presque pas de paroisses où, au cours de la campagne, on n'ait eu la consolation de voir des victimes de l'ivrognerie se convertir et persévérer.

Aux efficaces moyens de combat que fournit la religion, il faut joindre l'organisation. Toute guerre suppose une armée groupée sur un champ de bataille, autour d'un drapeau, gouvernée par des chefs et soumise à une discipline. C'est donc une armée, je veux dire des hommes groupés en des associations spéciales, obéissant à des chefs, et liés par les mêmes engagements et une commune discipline, c'est une telle armée qu'il fallait lancer sur le champ de bataille contre les puissances formidables de l'alcool. On y a pourvu, en établissant à peu près partout des sociétés de tempérance. Sans doute, l'organisation n'est pas encore parfaite, et l'on n'a pas tiré des forces qu'elle rassemble tout le parti possible. Au reste, rien n'est plus difficile à manœuvrer qu'un groupement d'hommes, fait en vue de l'action. Il y faut patience et longueur de temps. Notre présent congrès pourra, je l'espère, fournir aux directeurs de sociétés des moyens de bien utiliser les ressources qu'ils ont en mains.

RÉSULTATS : QUELLES VICTOIRES ONT ÉTÉ REMPORTÉES ?

Il me reste à vous dire les résultats de notre campagne de tempérance. Là-dessus, le rapporteur de l'enquête vous donnera tous les renseignements désirables. Je me contenterai de signaler quelques points.

Il paraît clairement que le premier, et sans doute le principal effet de la lutte, a été de bien faire connaître la nature et l'étendue du mal qu'il y avait à combattre. Rien ne trouble la vue comme le sommeil, et rien n'est fatal comme une fausse sécurité en face d'un ennemi actif et rusé. Or, depuis quarante ans, chez nous, on semblait donner carte blanche aux trafiquants de liqueurs, et fermer les yeux sur l'envahissement progressif de nos mœurs par l'alcool. Québec, en 1905, comptait cent cinquante buvettes et cent magasins de détail — épiceries — munis de licence. En tout, deux cent cinquante vendeurs de boissons, pour une population de 70,000, soit près de quatre par mille habitants. Et encore notre bonne vieille capitale n'arrivait pas première dans cette course insensée ; elle était devancée par des cités plus jeunes. On a pu compter : ici, vingt-deux débits de boissons pour cinq mille habitants, là, quatorze pour trois mille, ailleurs, cinq pour 1,500. On se demande quel vent de folie gonflait alors certaines voiles municipales ! Et, pourtant, vous savez l'émoi produit chez un certain public, quand il fut question de mettre un frein à ce débordement et de rappeler à la mesure et au bon sens ces cités et ces paroisses

qui couraient gaîment à l'abîme. C'est qu'il fallait faire machine en arrière, et c'est une opération où l'on risque toujours d'écraser quelqu'un. Il y eut des écrasés, et qui crièrent très fort ; et il se trouva de bonnes âmes qui firent descendre sur ces victimes leur bruyante compassion. On paraissait oublier que dans cette lutte il faut protéger le public contre ceux qui l'exploitent en préparant sa ruine économique et morale. Il y avait donc à créer là-dessus une meilleure mentalité. Nous croyons pouvoir affirmer qu'on y a réussi dans une bonne mesure. Aujourd'hui, l'opinion se laisse moins facilement égarer par les faux prophètes et l'on sait qu'elles sont les vraies victimes qu'il faut plaindre et secourir.

On sent également mieux comprendre la nécessité de résister de front à l'ennemi, et le devoir qui incombe à tous les bons citoyens de prendre leur part du combat. Et c'est là, je crois, un résultat de la plus haute importance. Il est toujours difficile de secouer l'apathie des bonnes gens, dont le zèle se replie volontiers sur lui-même, et pour qui les douceurs d'une paix somnolente paraissent le bien suprême dans l'Église militante.

L'organisation des ligues antialcooliques et des sociétés de tempérance a servi de réveille-matin à bien des endormis ; elle a décroisé bien des bras et mis sur pied de valeureuses légions. Nous avons assisté à des luttes vraiment réconfortantes, et vous me permettrez bien de citer en passant au moins quelques-uns des champs de bataille où nos croisés se sont signalés par de beaux faits d'armes et de glorieuses victoires : Québec, Lévis, Saint-Romuald,

Beauceville, Montmagny, Thetford-les-Mines, sont des noms qui méritent d'être inscrits en lettres d'or dans les annales de la campagne antialcoolique. Et que d'autres paroisses nous pourrions nommer, où les luttes, pour être moins vives et moins retentissantes, n'en ont pas été engagées et conduites avec moins d'intelligence et de courage.

Je crois en avoir assez dit pour vous démontrer que la campagne de tempérance, en ce diocèse, n'a pas été stérile. Nous avons raison de nous réjouir des résultats obtenus. Il nous reste maintenant à ne pas compromettre la victoire, en nous couchant mollement sur nos premiers lauriers. L'ivresse du succès serait malséante à une armée de tempérance.

Aussi bien reste-t-il encore beaucoup à faire. Achever de bien former l'opinion publique, mettre plus d'uniformité dans nos méthodes, profiter de l'expérience acquise pour mieux concerter les plans de défense et d'attaque : grouper davantage les forces déjà organisées et les appliquer à l'action d'une façon plus précise et plus constante ; engager plus avant dans la bonne cause les pouvoirs publics, qui sont en général bien disposés, rendre notre législation de plus en plus favorable à la tempérance, et savoir mieux profiter des ressources qu'elle nous offre déjà : tel est, dans ses grandes lignes, le programme d'action qu'il nous faut exécuter.

Et c'est pour faciliter la mise en œuvre de ce programme, que vous êtes réunis en congrès. C'est la première fois que nous tenons, à Québec, de pareilles assises. Tout nous fait espérer qu'elles réussiront. Les bons soldats retremperont leur cou-

rage, recevront le mot d'ordre, et continueront la lutte avec plus d'entrain et de confiance. Par l'établissement d'un Comité permanent, le Congrès va ouvrir une source précieuse d'informations et créer un puissant foyer d'action. Désormais, les efforts seront mieux rassemblés et plus fermement orientés ; et aux lumières abondantes que le Congrès aura projetées sur la question de tempérance s'ajoutera l'inappréciable bienfait d'une organisation plus complète et mieux adaptée aux nécessités de la lutte.

Nous comptons, messieurs, sur votre bonne volonté pour nous aider à réaliser ces desseins. La cause que nous servons vous est chère ; vous en comprenez l'importance et vous voulez qu'elle réussisse. Grâce à votre sympathie et à votre dévouement, grâce aux sacrifices que vous avez su faire, cette noble cause triomphera. Et d'avoir pu contribuer à ce triomphe sera la meilleure récompense de tous ceux qui auront prêté leur concours au Premier Congrès de Tempérance de Québec.

TRIDUUM DE TEMPÉRANCE (1)

PREMIER EXERCICE

PREMIER ENTRETEN.— AVIS PRÉLIMINAIRES.

1° Soyez généreux. Sinon rien à faire. Courage pour venir assidûment ; pour vous décider et pour marcher. *Si quis vult venire post me, tollat crucem suam !...* Donc il me faut des hommes de cœur. Mon grand ennemi est la lâcheté.

2° Priez ! Lutte contre Satan stérile sans la prière. Prions surtout pour les pécheurs.

3° Ma mission. Pas celle du semeur qui va fier dans son champ ; mais du sarclleur courbé pour arracher les mauvaises herbes.

4° Ce que je viens établir. La tempérance pour quatre mois. Guerre à Satan, au vice, au préjugé. Amour du pécheur, colère contre le vice.

5° Faites le vide ! Silence au démon, silence aux mauvais conseils. Écoutez simplement. Je vous veux du bien ; ayez confiance. Le mal de la défiance. Qu'est-ce qu'il veut ce curé-là ! Qu'il nous laisse tranquille ! Non ! Je veux votre bien et votre salut, et je ne vous laisserai de repos que quand je vous aurai gagné à la cause de Jésus-Christ et de la tempérance.

(1) Série de quatre exercices pour un triduum qui fut prêché lors de la campagne de tempérance commencée en 1906.

Il ne faut pas que Jésus-Christ soit défait par Satan.

SERMON

Ruines de la vie individuelle.— Ravage dans l'être humain
1° Corps.— 2° Intelligence.— 3° Volonté.

Proposition

Je viens détruire un vice. D'abord ce qu'il faut, c'est vous en inspirer l'horreur. On ne sait pas assez ce que c'est que ce hideux fléau ! Toute une campagne aujourd'hui pour en montrer la laideur. Livres sans nombre, manuels, statistiques. On jette des cris d'alarme. Il s'agit de réveiller les endormis, et ils sont légion. Au feu !... Les voix qui crient : Gare à vous ! Il faut donc montrer le mal qui dévore ; en faire voir les ravages, les conséquences.

Un mot le caractérise : *ruine* ! Il s'attaque à tout ce qu'ont édifié Dieu et l'homme ; il frappe, ébranle et abat tout ce qu'il touche. Nous verrons un peu ces ruines entassées ; je veux les mettre sous vos yeux. Si après cela vous n'êtes pas épouvantés, il faudra que le diable ait bonne prise sur vous.

Je dis donc que l'intempérance fait sous nos yeux des ruines :

1° Ruines dans notre être humain qu'elle désorganise et détraque, dans notre vie individuelle qu'elle stérilise ;

2° Ruines dans la vie domestique ;

3° Ruines dans votre vie sociale ;

4° Ruines dans notre vie religieuse.

Aujourd'hui nous nous arrêterons aux ruines individuelles, et verrons ce que la boisson fait de l'intempérant ; ce qu'elle fait de son corps, de son intelligence, de sa volonté. Quel être lamentable devient l'homme qui boit.

1° Ruines dans le corps

L'usage ordinaire des boissons enivrantes affaiblit le corps, y fait germer la maladie, use les organes, trouble les fonctions de l'estomac, du cœur, du cerveau, gâte le sang et en gêne la circulation régulière ; il engendre les maladies incurables, et amène la mort prématurée.

Voilà des faits clairs comme le jour. La science n'a qu'une voix pour le dire ; des statistiques nombreuses et précises l'établissent avec évidence ; il suffit de visiter certains hôpitaux pour le toucher du doigt et le voir de ses yeux. Et si les morts pouvaient parler ! Quelles révélations sortiraient du tombeau.

Par quelle étrange contradiction l'homme s'obstine-t-il à attirer sur son corps ces terribles maux ? Mystère.

On tient à la santé, on y tient jusqu'à l'excès.

A entendre les plaintes du monde, on croirait que la maladie est le plus grand des maux. Les moindres souffrances dans le corps paraissent intolérables. Médecins et médecines partout pour combattre le mal. Et l'homme se rend malade à plaisir. Quand c'est par devoir encore, je comprends. Mais pour un vil et grossier plaisir !

Voyez le lendemain des orgies. Corps tremblants, yeux injectés, cœur palpitant à tout rompre, malaise partout ; tout le système à l'envers.

“ Que je suis donc bête ! ” Pardon, une bête est plus intelligente que cela ; elle ne se rendra pas malade sciemment.

On est fier de son corps, de ses forces, de sa beauté. Le respect de soi, on le pousse jusqu'à une sottise vanité. Un corps solide, bien planté ; un front haut, une figure fraîche et calme, des yeux bien ouverts sur l'horizon, et sur le ciel. C'est beau ! L'homme seul porte ainsi le front, regarde ainsi vers le ciel. Or voyez cette masse inerte, ce corps sans vigueur, ces jambes qui fléchissent, cette tête qui tombe, ce front qui est tourné en bas, ces yeux qui fixent la terre, cette bouche qui bave et cette langue qui bredouille. Hier, c'était un homme ; aujourd'hui, c'est un être innommable, une ruine sale, dégoutante. Voyez-le se rouler dans la fange du chemin, se figer dans la neige qui le glace. Plus rien d'humain, plus rien d'animal, car plus d'instinct. Où est l'image de Dieu ? Où est la noble fierté ? Dégradation ! *Similis jumentis* : bêtes sans raison. Objet d'horreur et de dégoût.

C'est laid, sale, écœurant ; on fait la grimace. Quelle ruine !

On tient à la vie. C'est un don de Dieu. Elle est bonne. Pour nous, c'est la preuve de l'éternité. Instinct naturel qui repousse la mort et veut prolonger l'existence. On admire ceux qui sacrifient leur vie, abrègent leurs jours dans de saints et nobles labeurs ;

mais on ne les imite guère. Il y a des hommes qui abrègent leurs jours : les ivrognes.

Sur cent hommes, qui étaient faits pour vivre soixante-dix ans, et qui sont intempérants, la moyenne sera de trente-cinq. Tous les ivrognes abrègent leurs vies, plus ou moins selon le cas. Pas une seule exception.

Réponses du démon qui veut faire des ivrognes :

1° *La boisson fortifie. Erreur. Elle guérit : erreur. Pas de force*, car pas de substance nutritive. Elle stimule, oui ; mais cette surexcitation se fait au dépens de la force. Plus faible après qu'avant. *Pas de guérison*. Soulagement temporaire, mais souvent mal aggravé. Manie dangereuse de soigner tous les maux avec la boisson. Dangers des remèdes patentés. Rendent incurables certaines maladies ; engendrent l'habitude de l'intempérance.

2° *C'est bon au goût*. On peut développer en soi tous les goûts, qui sont dans la nature.

Instincts qui nous rapprochent de la bête. Enfants qui mangent terre, savon... Nous arriverions à manger de l'herbe ! L'enfant prodigue dans les auge des pourceaux qu'il gardait. Non, ce n'est pas bon ! Votre goût est dépravé. L'animal qui est en vous a gâté les goûts de l'homme. C'est la bête qui trouve cela bon, l'homme jamais ! S'il n'y avait pas là une cause de damnation, on ne trouverait pas cela bon ! Il n'y aurait pas d'ivrognes par goût, si l'ivrognerie n'était pas un vice. L'homme violente ses goûts, ruine son corps et se tue, parce que le diable le pousse, et qu'il n'a pas le courage de lui résister.

2° Ruines dans l'intelligence

Quand l'animal a ruiné son corps, il a tout ruiné. Chez l'homme, la ruine peut étendre plus loin ses ravages. Il y a en lui âme et corps. Les deux sont dépendants l'un de l'autre, faits l'un pour l'autre. Leurs vies distinctes se pénètrent et se complètent. Or les maux qui atteignent l'un, atteignent l'autre. Et ici les ravages sont plus lamentables, car plus belle est la victime. L'âme, don de Dieu, portant son image, douée par lui de si merveilleuses qualités. Elle aussi est victime de l'intempérance.

Elle l'est d'abord en son intelligence. Notre gloire, notre orgueil. Par le corps nous sommes de la terre, par l'intelligence nous touchons au ciel. Et nous sommes fiers de cette faculté.

Il est intelligent ! Quel beau compliment ! Il est imbécile ! quelle injure. Eh bien ! l'intempérance fait l'homme imbécile. Il arrive à l'intelligence ce qui arrive au corps : elle est malade. Corps titubant, incapable de se conduire ; souffrances des organes atteints. L'intelligence aussi devient inerte. La lumière s'éteint, les ténèbres l'enveloppent. Véritable mort temporaire. Plus de raison, de jugement.

La *stupidité* animale. Paroles incohérentes, actions insensées.

Je ne connais pas plus triste spectacle. C'est un péché mortel, c'est une dégradation ignoble. La bête ne ferait pas cela : son instinct l'en préserve. Incapable d'un acte humain. Et si la mort frappe à ce moment ? Un malade en délire trois semaines. Pas

de confession depuis deux ans. Impuissance du prêtre à le sauver : un fou ne peut se convertir.

Il y a pire encore. L'intelligence ainsi ébranlée perd ses forces ; anémie intellectuelle et folie définitive. Sur mille fous, il y en a huit cents qui le sont devenus par intempérance. La proportion des fous dans une paroisse est selon le degré de sobriété. Mort intellectuelle ! Que penser du salut en pareil cas ?

Réponse du démon.— La boisson donne de l'esprit ? A ceux qui n'en ont pas, peut-être. Mais quel triste esprit, que celui qui est en bouteille. C'est humiliant de ne pouvoir être fin que de cette façon. Je vais vous dire ce que cela fait. Imagination fouettée, folle du logis au large. Pétilllement artificiel et rapide, qui déprime et vide le cerveau. Langue déliée par audace : et que dit-on ? des sottises. Si l'on ne peut parler sans cela, que ne garde-t-on le silence ? A quoi tournent les conversations qu'anime la boisson ? de quelle qualité est l'esprit que donne la bouteille ? L'abrutissement est le terme de toutes ces excitations malsaines.

3° Ruines dans la volonté

Le dernier ravage dans l'être humain, le plus lamentable, le plus irréparable, s'exerce sur la volonté, reine de nos âmes. Puissance de la volonté. Force de l'homme qui *veut*. Rare. La volonté est tyrannisée par trop de passions ; contre elle sont dirigés tous les assauts du démon. Le péché atteint surtout la volonté, et l'habitude fait un esclave. Or le pire esclavage est celui de l'intempérance.

Le poison s'attaque là surtout; et c'est le triomphe du démon. L'habitude développe un état morbide chez l'alcoolisé. Un goût factice, une exigence anormale, un appétit animal irrésistible. Poussé par cet appétit l'homme va vers sa bouteille, comme le pourceau vers son auge. Il y va d'un élan bestial, où il n'y a ni raison, ni volonté. Il y a le cri de la bête : à boire ! à boire !! Et il faut qu'il boive. Le feu brûle ses veines, sa gorge est étranglée, sa langue ne lui tient plus dans la bouche : tremblement nerveux, yeux hagards : il lui en faut. Et s'il lui tombe une bouteille sous la main, il la boit, sans se soucier du contenu : huile de pétrole, vitriol, ammoniacque, de l'encre au besoin !

Un animal, même affamé, refuse ce qui ne lui convient pas. L'ivrogne n'a pas ces délicatesses. Quel être avez-vous ? Le démon le possède. Naufrage complet de la volonté.

Le pauvre noir sous le fouet est plus libre : il proteste, il maudit son maître, et il s'échappe.

L'ivrogne n'a pas de ces résistances. Le démon de l'ivrognerie est le pire des tyrans. La ruine de la volonté est donc la ruine la plus lamentable qui se puisse imaginer !

Corps qui roule dans la boue, devient infirme et va à l'hôpital quand il ne meurt pas ; intelligence obscurcie qui s'achemine vers l'imbécilité et vers l'asile de fous ; volonté sans ressort, toute à la merci d'une passion ignoble, d'un instinct bestial ! Voilà l'homme ! Voilà la ruine ! Devenu semblable aux bêtes sans raison !

Péroraison

VENGEANCE DU DÉMON

Au Paradis terrestre, il dit à Ève : “ Mange, tu seras comme Dieu ! ” Noble ambition au moins. Elle mange, et perd bonheur et dignité. Déchéance, première chute vers l'animal : *Cum in honore esset, non intellexit.*

Jésus-Christ vient, veut rendre à l'homme ce qu'il a perdu, le remettre en honneur, le faire remonter à Dieu. L'Eucharistie.

“ Mange et bois. ” Tu seras Dieu. Et l'homme retrouve plus que sa grandeur première.

Satan non vaincu revient à la charge. Bois ! et tu deviendras semblable à la bête. Il présente sa coupe maudite, et il y a des êtres humains qui y trempent les lèvres, et qui tombent du sommet où les place le baptême, pour rouler dans la fange où dort le pourreau !

Maudit soit celui qui apprend à l'homme à boire cette liqueur infernale : malfaiteur, tueur d'hommes. Entendez l'appel de Jésus-Christ : *Venite ad me !* Sortez de ces ruines, de cette fange !

Ego reficiam vos !

DEUXIÈME EXERCICE

Avis

1° *Confessions*.— La base de toute conversion, le point de départ de tout engagement, le moyen de toute persévérance. Sincérité et ferme propos.

2° *Quel engagement?* — Tempérance totale pour quatre mois. Sacrifice, oui. La *Croix*. Montée au Calvaire. Quand on *prend la Croix*, ce n'est pas pour courir à la jouissance. Qui veut venir après moi? *Tollat crucem suam!*

3° *Une Croix par famille*.— L'apporter ici demain matin. Dimensions vingt par dix pouces. Les vieilles croix doivent être apportées. Il y aura bénédiction, puis lecture de l'engagement, et baiser de la Croix. On chantera : " En avant ! Marchons ", puis : *O crux, Ave!*

4° *Les noms*.— Sur papier ; sinon les donner à deux prêtres placés en arrière de moi.

5° *Le petit coup*.— Le grand ennemi de la tempérance. Je ne puis m'en passer : donc, vous êtes ivrognes ! Ça fait du bien ? Préjugé diabolique ! Non, ça ne fait pas de bien, et ça fait du mal.

SERMON

Ruines

1° Dans la vie domestique.— 2° Dans la vie sociale

L'intempérance entasse ruines sur ruines. Continuons notre promenade à travers ces ruines. Aujourd'hui : 1° ruines dans la vie domestique; 2° ruines dans la vie sociale.

1° Ruines domestiques

Description du foyer chrétien. Coin du paradis. L'amour chrétien y met Dieu et la vertu et le bonheur. Pas nécessaire qu'il soit riche. Les petits du bon Dieu grandissent et se multiplient dans la lumière et la joie. Sans soucis, l'âme libre, le cœur sain et pur. Sans semer, ils poussent, ces lys.

Sans tisser, ils sont vêtus ; sans travailler, ils mangent. Providence si douce qui prend soin d'eux. Adorable insouciance qui est faite de confiance et d'amour. Têtes pleines de projets qui font rayonner les lendemains ; cœurs pleins d'espairs qui poussent joyeux vers l'avenir.

Le père, la mère ! Lui : fort, providence, sagesse, grand pourvoyeur. Si le labeur est rude, il pense à ceux qui lui demandent le pain quotidien. Sa joie de les sentir s'appuyer sur lui. Elle : aimante, dévouée, les bras et le cœur toujours ouverts : lien d'amour, trait d'union, le cœur de ce foyer.

Or tout foyer s'appuie sur *travail, économie, sobriété*, au matériel ; sur *autorité, amour, obéissance*,

au moral. Double trinité de vertus qui s'adapte à la trinité de personnes, et assurent bien-être matériel et moral de la famille.

L'intempérance ruine le bien-être matériel. Travail et économie sont inséparables de sobriété. *Temps perdu* : la notion et le prix du temps. On sait la pratique de l'ivrogne là-dessus. *Force ruinée*. Plus d'énergie, de ressort : travail mou, pas intelligent ni productif.

Economie. Boire coûte cher. On ne regarde jamais au prix.

On se plaint de ce que coûte la religion. Si on lui donnait ce qu'on gaspille à boire, il y aurait abondance.

Qu'arrive-t-il ? Le travail ne produit plus ; le capital mangé ; les dettes : chancre de la famille qui fait son œuvre. Gêne et privation ; gouffre qui se creuse ; on trouve que les enfants sont trop nombreux, coûtent trop cher. Malaise, chagrins, caractères aigris ; on est à charge les uns aux autres. La ruine est commencée : le foyer chancelle ; sa première base croule.

Au moral : autorité. Un père ivrogne est un roi découronné. Traîne son sceptre dans la boue, perd droit au respect. Brutal et colère : on en a peur, et la peur tue l'amour. Cœur vidé par ivrognerie. Plus de fibre pour vibrer. Lyre aux cordes cassées. On le sent : le vide se fait. Les petits et la mère n'aiment plus. Oh ! le jour affreux, où l'amour s'en va d'un foyer : le lien casse ; c'est la dissolution et la ruine. Alors place à la *révolte*. L'obéissance n'a plus rien à faire. Le voilà ruiné. Ajoutez, comme couronnement

de misère, l'infidélité conjugale, l'adultère qui souille le foyer et le fait maudire de Dieu.

Ce qu'est un foyer ainsi ravagé ? Écoutez le fait suivant, arrivé dans ma paroisse . . .

3° *Ruines sociales*

1° *Ruine matérielle.*— Forces épuisées ; temps perdu ; industries compromises.

D'abord perte complète de l'argent employé à boire. Dans une paroisse, \$75,000.00 par an. Il en reste \$3,000.00 dans la place. Aucun profit. Et quoi ? Perte par dommages, de vingt pour cent. Vous dépensez \$10,000.00, c'est pour paroisse perte d'au moins douze mille piastres. Il y a donc là, cause permanente de ruine Poudre aux yeux : profit pour conseils, pour marchands. Perte pour conseils : un ou deux marchands en profitent : tous y perdent.

Émigration aux États-Unis. Cent mille Canadiens français sont là ! quelle perte irréparable !

Pour son pays, chaque homme sobre vaut mille piastres par année. Donc cent mille piastres annuellement perdues, et qui profitent là-bas. Que de millions ainsi perdus !

Ruine politique.— L'intempérance chez le politicien et l'homme public. Vrai fléau. Un pays aux mains d'ivrognes ! Les hommes publics, de talent, tués par la boisson : perte pour le pays. Enfin la boisson dans les élections. Le peuple gouverne ; la boisson gouverne le peuple ! Nous sommes bien gouvernés ! L'électeur va à qui le fait boire. Orgie atroce : cabale de whiskey, marché de bêtes. On ne

dis pas : que pensez-vous ? Mais : combien de gallons de boisson nous faites-vous boire ? Vrai péril national. *Peines graves* infligées par l'Église : censure.

Ruine morale.— Niveau des mœurs baisse. Dans nos relations mutuelles, l'intempérance a pris sa place, et avec quel détriment !

Les Baptêmes : parrains qui se soulent : vrai sacrilège !

Aux noces : la boisson y met le diable en personne : danses, pensées, discours, tout devient abominable. Passer sous ce joug du diable pour entrer dans la vie conjugale, est vilain. Seuil souillé ; première page impure.

On entre là par une porte d'enfer.

Au chevet des morts : du whiskey pour les veilleurs ! Et la maudite passion ne respecte pas les tombeaux.

Visites d'amis.— On boit, et alors comment parle-t-on ?

Soirées à sexes mélangés. Les rondes du diable. Le démon fait dire ce qu'il veut à qui a bu.

Résultats de ces mœurs à base d'alcool : haines, querelles, inimitiés, batailles, meurtres. Puis prison et échafaud.

Nos annales judiciaires sont assez riches à ce sujet.

Père sur échafaud visité par son fils : Je suis ici parce que j'ai bu ! C'est le terme : on tue.

PÉRORAISON

Voilà les ruines entassées ! Et l'on ose parler de nécessité quand il s'agit du commerce infâme ! Cultivateurs ruinés, industries compromises ; mœurs publiques bouleversées ; foyers chrétiens changés en enfer.

Toutes les ruines parlent, comme les pierres. Vous mentez, vous qui parlez des avantages de ce commerce. *Femmes et enfants*, parlez : Maudite passion qui nous a fait tant pleurer.

Hôpitaux, asiles et prisons, parlez : Maudite passion qui nous a perdus !

Cimetières dites : la boisson a creusé notre tombe.

Esprit-Saint, parlez ! Dégénérés. L'ivrognerie produit la colère et l'emportement ; elle est l'amertume de l'âme ; elle inspire l'audace ; fait tomber l'insensé ; elle est la cause des grandes ruines.

Entendez-vous ? C'est la Sagesse, c'est Dieu qui parle ! Contre cette parole, qui osera s'insurger ? Folie humaine, tu as assez longtemps menti. Arrière ! Honte aux menteurs. La vérité est que : l'intempérance est un fléau infâme ; aux mains du démon, il entasse les ruines. Épisode de la lutte entre Satan et Jésus-Christ.

Croix et bouteille : salut et perdition. Choisissez !
In cruce salus !

TROISIÈME EXERCICE

Avis

1° *Le diable* prêche son Triduum. Il prêche à domicile ceux qui ne veulent pas venir ici. Là il est chez lui. Puis il prêche ici. Sur le seuil, à ceux qui entrent et surtout à la sortie. J'ai entendu : exagération ! Pour effrayer : ce n'est pas pour toi ! pas de dangers ; pourquoi prendre la tempérance ? Qu'est-ce qu'on va dire ? Respect humain. Oh ! comme la croix lui fait peur !

Écoutez encore : *Les amis viennent* ; que diront-ils, si tu n'offres rien ? Tu passeras pour un avare, un hypocrite.

Et le diable a ses *prêcheurs*, qui font contre-partie.

Tout ce qui s'oppose à Jésus-Christ est du diable.

Qui vous écoute, m'écoute ; qui ne m'écoute pas doit être regardé comme païen et publicain.

2° Les fils viennent avec les pères baiser la croix et donner leurs noms.

SERMON

Ruine dans la vie religieuse

La plus lamentable de toutes les ruines. Grandeur de la vie surnaturelle. Dieu en nous. *Ædificatio Dei*

estis. Or, l'intempérance ruine cet édifice : œuvre de mort. Une âme en ruines : quel triste spectacle à voir !

Ruine des vertus

Foi.— Croyance de l'esprit ; pratique de la volonté : les deux sont ruinées.

Croyance.— Acte d'intelligence. Voir Dieu, le connaître, croire à sa parole. Pour que la foi soit efficace, il faut qu'elle pénètre l'esprit, descende au fond. Or l'intempérant tue son intelligence ; éteint en elle lumières naturelles. Que deviendra la lumière de Dieu ? Quand on a la foi, l'âme en est informée : toute une mentalité. Sens chrétien, façon de voir , et de juger.

L'ivrogne ne peut pas avoir en lui ce sens. Cette passion soulève la chair contre l'esprit, engendre sorte de matérialisme grossier qui étouffe la foi. Plus que cela, les passions intéressées travaillent contre la foi. Doute et incroyance.

Ils sont nombreux ceux qui ont cessé de croire, pour n'avoir pas voulu cesser de boire.

Pratique.— La foi s'alimente aux œuvres pratiques. La piété est son stimulant et son soutien. Que devient-elle chez l'ivrogne ?

La prière.— L'ivrogne ne prie pas. La bête prie-t-elle ? Or la prière est la vie de la foi, son acte propre.

L'Eucharistie.— Mystère de la foi. L'ivrogne manque la messe. Et manquer la messe, c'est se vouer à l'indifférence religieuse.

La communion.— La boisson éloigne de la sainte Table. Incompatibilité des deux : boire le Sang de Jésus-Christ et s'enivrer.

L'espérance.— Les ivrognes n'entreront pas dans le royaume des cieux. *Porte fermée* devant eux. La beauté de l'espérance : vue du ciel, élan vers le ciel ; certitude d'y arriver. Le *Venez* de Jésus-Christ. *Ego vado ad Patrem*. Comme c'est bon d'espérer ! Pour cela il faut aller vers porte ouverte.

Puis, il faut une âme *libre*. Ame qui dit au corps : viens, suis-moi ! Ame maîtresse du corps. L'âme de l'ivrogne est esclave de ce corps. Dialogue entre les deux. Le corps lui impose ses lois, ses passions, la traîne dans la boue ; âme charnelle, qui n'est plus qu'une loque au service du corps.

Charité.— Aimer Jésus-Christ par dessus tout. Le Rédempteur, voir sa croix, son amour, et y répondre. *Tradidit semetipsum*. Or, l'ivrogne peut-il aimer Jésus-Christ. Scène du prétoire : Jésus aux mains d'ivrognes qui le couronnent d'épines et l'insultent. Les vertus mettent à Jésus un manteau royal ; l'obéissance un sceptre ; les œuvres et mérites un diadème. Ivrogne, que fais-tu ? Tes vertus, des haillons ; ton obéissance, un roseau ; tes œuvres, des péchés. Ces trois vertus perdues, que reste-t-il ? Rien.

La pureté.— Le jeune homme impur ; l'homme mur impur, le vieillard aussi. Les pensées, les paroles, les actes. Que disent les ivrognes ; que deviennent maris ivrognes ?

Dons du Saint-Esprit.— Crainte de Dieu : de quoi a peur un ivrogne ? de la police, pas de Dieu.

Science et intelligence ? Force ? Conseil et sagesse ? Les goûts de l'ivrogne ! Lui, goûter les choses de Dieu ?

Voilà l'âme baptisée ! dépouillée de toutes ses grandeurs. Dieu avait pris tant de soin pour la faire vivre et l'orner ! quel pillage ! quelle ruine ! Qu'as-tu fait du sang de Jésus-Christ, de ses mérites, des promesses de ton baptême ?

Péroration

Le bon Samaritain sur le blessé de Jéricho. L'Église auprès des ivrognes. A ce b'essé elle offre baume et remède. Ne se lasse pas de le soigner. Elle passe aujourd'hui près de vous. Laissez-la vous guérir. Seule elle possède le moyen de vous tirer du mal, de réparer ces ruines, et de refaire en vous l'édifice des vertus chrétiennes.

A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle.

QUATRIÈME EXERCICE

**Remèdes et moyens: 1° Association.— 2° Engagement.—
3° Sacrements.— 4° Réunions**

Les ruines sont là, sous vos yeux. Que faire? Gémir? Cela ne suffit pas. Il faut nous sauver de ces ravages, nous mettre à l'abri.

Quels en sont les moyens? Il nous reste à les voir.

1° Association

Quand une guerre se prépare, qu'il faut battre et repousser un ennemi envahissant, la patrie ne dit pas à chaque enfant: prends des armes, et va seul ou isolé vers l'ennemi. Elle appelle tous les braves qui peuvent être soldats. Elle leur montre le drapeau, symbole unique de la patrie; elle leur donne des chefs pour conduire; forme régiments et bataillons; donne les armes qu'il faut; fait faire des exercices; et à tous impose une grande loi: discipline militaire. Puis on marche au combat, comme un seul homme. Un commandement, un but, un drapeau. Les individus n'ont plus de volonté.

Ainsi agit l'Église pour croisade de tempérance. Appel à tous ses enfants: les groupe; leur donne un drapeau: la croix; *in hoc signo vinces*; une arme:

la croix ; un chef ; le curé ; les soumet à discipline : prière, réunions. Puis elle les lance contre l'ennemi commun.

Oh ! la force de cette union ! Dans l'ordre moral plus que dans l'ordre physique. Isolés, vous ne pouvez vaincre l'intempérance qui vous envahit. On le comprit il y a cinquante ans. Quel superbe élan, et quelle belle victoire. Même chose aujourd'hui. C'est ce que nous venons faire : établir société de tempérance.

2° Engagement

Pour que la société fasse quelque fruit, il lui faut un mot d'ordre : c'est l'engagement qui lie ensemble esprits, consciences et volontés. Lien, inspiration, loi, ordre du jour permanent. Il faut bien connaître cet engagement. Disons-en la nature, la durée, et qui doit le prendre ; reprises.

1° *Nature*.— D'honneur. Totale ou partielle. Auberges, vote, requêtes, vente sans licence.

Débts non licenciés.— Portes d'enfer. Contrat avec le démon. Renouvellement annuel.

Satan : Je veux des âmes ! Tu seras mon homme. Quel rôle ? Profits ? Oui, argent maudit qui tue les âmes ! et enrichit l'enfer. Église ou chapelle de Satan, en face de l'Église de Dieu. Celle-ci est bénie : la Majesté de Dieu l'enveloppe ; celle-là est maudite : elle est imprégnée d'une odeur d'enfer, pleine du souffle de Satan. Châtiments de Dieu, substitués à ceux de la loi trop lente et souvent arrêtée dans

son cours. Ne pas boire, ne pas offrir de boissons fortes. Cas de nécessité.

2° *Durée*.—Indiquer le terme. Si rompu, que faire ? Trois catégories. Ceux qui se découragent à première faute et renoncent à tout. Ce sont les *âches*. Ceux qui ne se font pas scrupules d'y porter atteinte souvent, et ne s'en soucient pas davantage, et gardent une croix souillée : ce sont les *traîtres*. Ceux qui ayant manqué, ont regret, voient curé ou directeur, se reconcilient, et continuent : ce sont les courageux, les *sincères*. Enfin, ceux qui tiennent toujours : ce sont les *héros*.

3° *Qui doit s'engager ?* — Il y a trois classes : enfants, jeunes gens, hommes.

1° *Enfants* doivent prendre croix. Espoir de l'avenir. Par eux surtout, on refera la race ; par eux on fera des tempérants.

2° *Jeunes gens*.— Parmi eux il y a ceux qui peuvent être tempérants sans la croix et ceux qui ne le peuvent pas. Quels sont ceux qui le peuvent ? Qu'ils se lèvent !... Nul ne les connaît. Dieu seul. Donc tous doivent s'engager.

4° *Hommes*.— Deux catégories : les *ivrognes* et les *sobres*.

A) *IVROGNES*.— Deux sortes.

a) *Ceux qui se saoulent*.— Peu importe la fréquence des soulades ; si périodiques, vous avez un ivrogne N° 1. Péchés graves, de même nature. Les ivrognes qui s'enivrent souvent sont victimes qui avouent leurs *misères*, en gémissent, et on peut les sauver. Ceux qui se saoulent trois ou quatre fois par

année ne se croient pas ivrognes. Pour eux la conversion est difficile.

En tous cas pour les uns et les autres : tempérance absolue est nécessaire ; pas de salut sans cela.

b) *Ceux qui ne se saoulent pas.*— Les pires aveugles. Boivent tous les jours, à peu près de trois à vingt-cinq coups par jour; et vous déclarent qu'ils ne sont pas ivrognes, et se croient sobres. Terrible état d'âme. Vivent dans le fait de l'intempérance ; sont sans cesse intempérants; la boisson les gouverne: ils pensent le whiskey, parlent le whiskey ! Cerveau détraqué, sens en révolte. Ceux-là plus que tous les autres sont des impudiques ; attirent ruines sur eux, leurs familles, la société; et ils sont inconvertissables. Tempérance est pour eux tous unique moyen de salut.

b) LES SOBRES.— Ceux qui boivent, et ceux qui ne boivent pas.

a) Ceux qui *boivent*, par occasion, sans jamais aller à l'excès. Peuvent rester sobres sans prendre la croix. Mais on leur demande un sacrifice. Jésus-Christ sur sa croix les conjure de se montrer généreux. Écoutez-le. L'Église et la patrie vous le demandent. Par votre sacrifice, vous éviterez le malheur qui peut vous arriver de tomber dans l'ivrognerie : on y tombe à tout âge.

Puis vous attirerez grâces sur vos enfants. Dieu les gardera, et ils éviteront le malheur.

b) *Ceux qui ne boivent pas.*— Eux aussi doivent s'engager, pour mêmes motifs : les enfants. Puis on compte sur eux pour le premier rang. Il ne faut pas que nous allions à la bataille avec des soldats

blessés, mourants, morts. Vous, les sobres, vous serez en avant. L'ennemi ne pourra traverser vos rangs et vous protégerez les faibles. C'est un rôle glorieux.

3° *Sacrements*

Confession et communion. L'ambulance et la nourriture sur le champ de bataille. Blessés sont guéris et soignés ; tous sont nourris.

Voilà les deux sacrements. La persévérance n'est pas possible sans cela. Puissance du Sang de Jésus-Christ pour guérir la soif. Prends et mange, dit-il. Prends et bois, dit le démon. Il faut choisir. L'un exclut l'autre. Avec la communion, l'ivrogne se refait une chair et un sang nouveaux ; le sobre, garde sa chair et son sang dans la vertu et la sainteté.

4° *Réunions*

Prendre contact avec le chef de la bataille. Ordres spéciaux ; dangers, défections, tactique. Situation exacte de l'ennemi ; félicitations et encouragements.

La parole de Dieu porte lumière, force et vie. Pour garder ses *convictions*, pour refaire ses idées ; pour reconnaître ses erreurs, pour savoir où l'on en est, il faut que Dieu parle.

Péroration

O crux, ave ! Elle reste là, la croix. Chez vous, à l'Église. Les bras tendus, pour bénir ceux qui sont fidèles ; pour accueillir les repentants.

Signum vitæ. O mors, ubi est victoria tua? Satan vaincu aujourd'hui et toujours. Le croix victorieuse dans le temps ; récompense dans l'éternité.

OPPORTUNITÉ DE LA CAMPAGNE DE TEMPÉRANCE (1)

AVANT-PROPOS — JUGEMENT DE L'ÉGLISE

I

On ne se bat que contre un ennemi vivant. Toute guerre suppose deux camps en face : l'attaque et la défense. Dans l'ordre moral, il en est comme dans l'ordre matériel. On lutte pour un bien contre un mal.

L'histoire de l'Église est faite de ces combats glorieux. La foi et la morale sont le fruit d'une conquête. Impiété de l'esprit et licence des mœurs sont les deux grands ennemis, qu'on n'a jamais fini de vaincre. Il faut se battre sans cesse contre eux pour garder la foi et les mœurs.

Le premier combat s'est livré en Judée et en Galilée, et il a eu son dénouement au Calvaire. Les ennemis n'ont pas manqué : la synagogue, les Pharisiens, les Sadducéens, les pouvoirs politiques, et par surcroît les traîtres et les apostats. Ce qu'on a dit et fait contre Jésus...

Depuis, l'Église a trouvé sur son chemin les mêmes ennemis. Des synagogues de savants orgueilleux et retors ; des Pharisiens, sépulcres blanchis,

(1) Premières pages d'une étude inachevée sur la tempérance.

qui prétendent au monopole de la loi et de la justice ; des Sadducéens, perdus de mœurs, et qui ont peur des doctrines qui obligent au sacrifice ; des foules oublieuses et affolées ; des pouvoirs ombrageux ; enfin et surtout des Judas capables de tout livrer pour un peu d'or.

Quand on entreprend une campagne contre un désordre, on est sûr de voir se dresser l'ennemi. Plus le mal est profond, plus l'ennemi crie fort. C'est donc un bon signe, et il faut penser que la lutte est nécessaire, si à la première levée de boucliers, vous voyez les ennemis en rage, se défendre avec acharnement.

Or, la campagne de tempérance a produit cet effet. Il s'agissait de tailler dans le vif d'habitudes mauvaises, de s'attaquer à un mal très grave, de faire cesser des abus désastreux. On ne le pouvait sans jeter le trouble dans les consciences, sans compromettre de graves intérêts matériels. Il fallait secouer tout un peuple, lui dire de très pénibles vérités, l'inviter à de dures sacrifices. De là des cris de rage. Le démon de l'intempérance, menacé d'être délogé de ses places fortes, fait un effort suprême pour rallier ses troupes. Tous moyens lui sont bons. Calomnie, mensonge, menaces, caresses, gazettes, politique, religion même ; tout lui sert à se protéger.

Or son premier moyen de défense consiste à donner le change à l'opinion, et à faire l'endormeur. Cette campagne est inopportune ; le mal n'est pas si grand que cela ; on exagère ; trop de tapage pour rien ; notre peuple n'est pas intempérant.

Brisons cette arme aux mains de Satan, et prouvons que cette campagne est opportune et que le mal est effrayant.

II

JUGEMENT DE L'ÉGLISE

L'autorité. — La parole. — L'action de l'Église.

1° AUTORITÉ

Question préliminaire : l'Église a-t-elle autorité en la matière ? Deux éléments constituent l'autorité : *mission* et *compétence*. L'Église les possède.

Mission. — Garder la foi et la morale : enseigner toute nation et toute vérité ; conduire tous les hommes à leur fin. Champ immense. Tous les péchés, les vertus, les désordres moraux : actes, paroles, écrits. Peut-il lui être indifférent que l'homme boive ou ne boive pas ? L'ivrognerie est un crime, un désordre, un obstacle au salut. Il est donc évident que l'Église doit s'en occuper, et donc aussi des causes de ce désordre, des moyens de répression. Elle est ici sur son terrain propre. Contester cela, c'est méconnaître le caractère essentiel de l'Église.

Compétence. — Est-elle compétente pour s'acquitter de cette mission spéciale ? Oui, pour trois raisons :

1° *L'assistance du Saint-Esprit.* — On ne tient pas assez compte de cette vérité. Pour chacun des devoirs à remplir, l'Église reçoit aide et lumière

d'En-Haut. C'est un article de notre foi. Donc en cette matière de tempérance, il faut bien se souvenir que l'Esprit-Saint intervient, et qu'aux forces humaines s'ajoutent des forces divines qui mettent l'Église dans une situation exceptionnellement favorable.

2° *Expérience pratique.*— L'Église ne meurt pas. Elle couvre le temps et l'espace. Tradition et unité sont les deux bras dans lesquels elle embrasse les siècles et la terre. Les questions neuves sont rares pour elle ; les questions isolées ou locales aussi. Son expérience est donc d'ordre supérieur. Nulle institution humaine ne peut lutter avec elle sur ce terrain ; et c'est de quoi est faite sa haute compétence.

3° *Poste d'observation unique.*— Prend avec le monde un contact plus parfait ; moins exposée aux mensonges et aux illusions ; elle seule voit, entend, touche la vérité. Elle atteint les cœurs et les consciences ; on lui dit tout, parce qu'on a besoin de ses conseils et de ses pardons. Et qui donc connaît le monde comme l'Église ? Qui donc voit les misères comme elle ? Qui donc plus qu'elle sait à quoi s'en tenir sur les ravages de l'intempérance ? Tous les voiles tombent devant elle ; elle atteint le fond de toutes les misères humaines. Donc elle est compétente ; et son autorité ne peut être contestée.

2° PAROLE

Or que dit l'Église ? que disent nos Évêques ? Lisez les Mandements et Lettres, et discours sortis de leur plume ou de leur bouche depuis janvier

1906. Notre pays est livré à l'intempérance est réel, général, affreux. Les familles désolées, les âmes perdues, les crimes multipliés, mettre à l'œuvre. Le temps presse ; il est commencer. On a trop attendu ? Que curés et religieux ? Ils confirment les pa copales. D'une seule voix ils dénoncent déplorent ses ravages et jettent part d'alarme. Et quand l'Église déclare qu'il irons-nous nous laisser endormir par douzaines de commerçants qui nient le par eux-mêmes ? L'Église a parlé clair et sommes renseignés.

OPPORTUNITÉ DE LA CAMPAGNE DE TEMPÉRANCE EN 1906 (1)

Le jugement de l'Église.— Des chiffres.— Les habitudes et les préjugés.— Les buvettes.

I

JUGEMENT DE L'ÉGLISE (2)

Cette campagne n'est pas nécessaire. . .

On exagère ! Premier cri du diable, et qui prend vite dans notre société molle, toute pleine de lâches, qui adore le laisser-aller et le laisser-faire, qui est éprise de tolérance, qui crie à la tyrannie quand on veut réprimer son dévergondage, qu'elle appelle liberté ; toujours prête aux compromis, aux demi-mesures ; qui ne sait jamais aller jusqu'au bout de l'effort, mais veut aller au bout du plaisir. Trop de religion, de piété et de bonnes œuvres ! Prophète nouveau affolé par un monstrueux canard qui a passé devant sa lunette, et qui jette un premier cri d'alarme. Vrai cri de corbeau en détresse, devant une proie trop forte pour lui. Cri de démence où il y a de la rage, du cauchemar, de l'outrecuidance, et

(1) Série d'entretiens donnés dans l'église de Jacques-Cartier, où Mgr Roy était alors curé.

(2) Entretien du dimanche, 2 décembre 1906.

toute la stupidité d'un visionnaire qui veut se faire passer pour un croyant.

Pour une société qui nourrit de pareils hommes et que travaillent de telles idées, le mot exagération est magique. On la berce, on l'endort, et on la tue avec cela. Donc on exagère le mal, pour se donner un prétexte de faire la guerre.

Première réponse.— L'Église organise la campagne. Mandement des évêques ; commentaires des pasteurs ; organisation d'une croisade. Or l'Église est l'autorité la plus compétente en cette matière ; par sa mission, et par le champ d'expérience qui est le sien. Elle n'a pas l'habitude de se battre pour des chimères. Mais elle a mission d'enseigner dogme et morale. Les yeux ouverts sur la vie des âmes. Doit voir les plaies pour les guérir ; les obstacles pour les écarter. Dans cette œuvre, le Saint-Esprit l'assiste d'abord ; puis l'expérience humaine l'instruit, et lui montre où porter lumière et remède.

Elle peut voir ce que voit les autres ; et elle voit, entend ce que personne autre n'entend.

A plaindre les catholiques qui ne comprennent pas cela, et qui se prononcent si vite contre la sagesse et la discrétion de l'Église.

A ce jeu on risque fort de se tromper, et on fait une œuvre vilaine. Enfants de l'Église, il faut avoir *confiance* en elle. Quand elle signale un danger, c'est une fort mauvaise tactique de se rassurer, en doutant de sa clairvoyance, et en se précipitant dans le danger.

II

LES CHIFFRES (1)

L'Église le juge opportun : elle sait à quoi s'en tenir. Nous avons des chiffres qui parlent aussi.

Le chiffre rond du commerce pour le Canada : \$105,000,000.00. Ce que chaque million représente de ruines ! Si cet argent était employé ailleurs, ce qu'il rapporterait. Mettons dix millions pour l'utile, le bon usage ; quatre-vingt-quinze millions gaspillés à faire des ivrognes, à damner les âmes, à créer des maladies, à jeter le désordre, au service du vice et du crime. Quatre-vingt-quinze millions, c'est une partie du budget du diable. Et la contrebande ?

Province de Québec : vingt millions.

Si riche en ressources ; habitée par une race si forte ! C'est la plaie qui lui ronge les flancs ! Lenteur des développements partout. Qui est responsable ? Le démon de l'intempérance. Six millions gaspillés chaque année, à nous faire des bons à rien : des commerçants qui boivent profits, négligent affaires, et font banqueroute, des employés qui vivent et meurent dans les dettes ; des cultivateurs qui ruinent leurs terres et leur santé et leurs familles ; des colons qui aiment mieux vider des bouteilles qu'arracher des souches. Vingt millions de perdus, et qui entassent les ruines. Ajoutez les millions que nous avons perdus par l'exil des nôtres, et vous verrez si oui ou non, nous souffrons de ce mal.

(1) Entretien du dimanche, 27 janvier 1907.

Réunissez tous les fléaux : feu, grêle, gelée, sécheresse, épidémies : l'intempérance ruine seule plus que tout.

A Québec! Cinq millions en gros et en détail. Le débit local atteint et dépasse deux millions. Une ville, qui depuis cinquante ans n'a pas pu dépasser la limite de soixante-dix mille habitants! C'est le grand progrès! Quarante mille piastres par semaine!

Une puissance à Québec qui fait échec à tout, sorte de trust du diable, qui tient dans ses chaînes notre ville : le commerce de boisson. Y toucher, c'est ébranler toute la ville. Ils sont quatre ou cinq cents qui nous tiennent sous le régime de la terreur. Dans le parlement, les conseils de ville, dans les journaux ; ils veulent forcer le palais de justice. Un homme se dresse contre eux? Ils se ruent sur lui, comme une meute enragée. L'Église parle? ils l'insultent, et voudraient la bâillonner.

Puissance maudite : c'est notre châtiment. Nous nous sommes laissés ligoter ; nous avons laissé la bête grandir : nous sommes dans ses griffes. Nous sommes soixante-dix mille ; il y en a cinq cents qui détiennent le commerce, et qui font régner sur nous Satan.

L'élan est donné : j'espère qu'o arrivera à délivrer Québec de cette servitude matérielle et morale. Il faut que l'exemple vienne de haut.

Lac Saint-Jean : \$300,000.00 ; Saint-Romuald, de \$100.00 à \$110,000.

Un abreuvoir public dans une petite ville.

Voilà des chiffres. Une puissance formidable à vaincre : le commerce et le capital en jeu. Lutte

entre la morale et l'argent ; le salut de notre race et la prospérité matérielle des intéressés.

Da mihi virtutem contra hostes !

III

HABITUDES ET PRÉJUGÉS (1)

La réponse des chiffres. Claire et décisive. Une puissance est là devant nous, soutenue par des millions.

Autre puissance, dans l'envahissement des habitudes de boire, et des préjugés à ce sujet.

Fausse mentalité et fausse moralité. Langage courant et mœurs courantes.

Multiplication des buvettes : le symptôme le plus alarmant. Québec donne un spectacle unique et profondément triste. La ville la plus catholique du monde, celle où le commerce des liqueurs est le plus libre.

Or ce commerce n'augmente qu'au détriment de la morale publique.

La buvette par elle-même est une institution immorale. Fabrique d'ivrognes. Elle n'a aucun caractère d'utilité publique. Donner à manger, et servir à boire en mangeant, auberge ou restaurant vrai : on comprend cela.

Mais tenir boissons à portée de tous, vendre au verre ; tenir table mise de boissons ; garder les gens qui gaspillent argent et s'enivrent : incitation perma-

(1) Entretien du dimanche, 10 mars 1907.

nente à l'intempérance. Et vivre de ce commerce ! Et voir ces maisons partout. En venir à les fréquenter couramment. L'honnête homme à côté d'un pilier de cabaret ! La facilité avec laquelle on entre dans un hôtel pour boire.

Et dire que c'est nécessaire ! Est-on sérieux, de bonne foi ? Difficile à croire. Nécessaire à qui ? Il y en a qui ne peuvent se passer de boire ? Une classe de malades ; on leur tient la tentation sous les yeux. On donne facilité au vice. Sur cent ivrognes, il y en a quatre-vingt qui le sont à cause des buvettes.

Tentation d'y entrer ; tentation d'y rester ; compagnie qu'on y trouve.

Sur quoi repose, de quoi vit ce commerce ?

Buvettes pleines, foyers vides ; buvettes prospères, foyers pauvres.

LA BUVETTE

Pas d'invention humaine, mais diabolique. L'existence de ce commerce de boisson au détail, est un symptôme évident d'intempérance. Une telle institution n'a pas d'autre raison d'être, ne pourrait subsister chez un peuple tempérant.

Inutile, on la dit nécessaire ; *immorale*, on la voit tenue et soutenue par gens honnêtes.

Inutile.— Quel intérêt public est engagé là-dedans ? L'homme a-t-il besoin de boire ? l'ivrogne, oui ; le tempérant, non.

Première idée fausse : boisson nécessaire, comme article de nécessité. Cela, il faut le nier bien haut. Affreux mensonge.

Elle met la boisson à portée des petites bourses ? Oui, pour les vider plus sûrement. Bon, si l'ouvrier était seul et en passant, mais il y reste et y vide sa bourse. Ruine des petites bourses. Les enveloppes de paye, qui représentent tant de labeurs. Si on les suivait : combien restent en route. Elles crèvent, et avec elles tant d'espérances, tant de foyers, tant de vertus. Inutile et nuisible pour tous de boire ; mais pour le pauvre qui ne donne pas le nécessaire à sa famille c'est un crime. Et l'on ose dire que la buvette est bonne au pauvre ouvrier.

Nécessaire.— Vendre à manger, mais verser à boire, jamais. On sait à qui nécessaire !

Immorale.— Le commerce de liqueurs est un mal, un fléau en tous pays. Mais sous cette forme, c'est bien la plus diabolique invention. Les péchés que fait naître l'occasion. Celui de l'intempérance est au premier rang. On ne naît pas ivrogne, on le devient, et comment ? par entraînement de l'exemple. Et comment s'exerce cet entraînement ? Surtout par les buvettes. Enquête à faire sur origines des ivrogneries et intempérances. La buvette est le berceau de ce vice.

Puis quand elle a été ainsi génératrice de l'intempérance elle l'entretient. Fascination qu'elle exerce sur sa proie. Force maudite qui pousse et attire. Ivrognes qui sont comme aiguille aimantée, toujours orientés vers la buvette.

Elle est de plus un repaire de vices. Le démon de l'intempérance y règne. On jette le client dehors quand il ne peut plus se tenir debout. On ne lui en donne pas plus qu'il faut : un coup ! Est-ce le pre-

mier ? Et ce premier coup n'est-il pas le coup de mort. Quand commence le péché mortel ? Or quiconque met son frère dans l'occasion du péché, et surtout dans l'action du péché, est coupable. Et c'est l'œuvre de la buvette.

Enfin, elle ne se tient debout la buvette que sur des ruines matérielles et morales. Le vice est son soutien. Argent qui paye le prix des âmes. Elle ne réussit qu'en faisant des intempérants. Voyez ses récriminations. On rend les gens plus sobres : ses affaires diminuent.

Dans une paroisse, il y avait treize licences ; on en a ôté onze. Les deux qui restent vivent à peine. De quoi vivaient donc les treize ?

Guerre à la vertu de tempérance.

Eh bien ! On dit que d'honnêtes gens tiennent buvettes, et les fréquentent. On croit ne faire aucun mal. Conscience faussée. On raisonne de travers. La loi n'y fait rien : elle n'est pas critérium de moralité : deux cents licences à Québec ; vingt-deux à Rivière-du-Loup ; quinze ou dix-huit à Lévis ; neuf à Saint-Romuald. Loi permet de faire mal, voilà tout.

Réaction nécessaire. Aidons !

LE POURQUOI DE L'INTEMPÉRANCE (1)

ON AIME CELA !

En vain préjugés et illusions font rage : s'épaississent autour de la question. Impuissants à empêcher la vraie raison de percer : on boit parce qu'on aime cela. Et avec cela, les autres motifs importent peu.

On l'aime, non pas certes pour le goût, délectation du palais. Mais pour l'effet alcoolique produit.

On veut sentir courir en ses sens la délectation d'ivresse que verse l'alcool.

C'est la bête qui suit son instinct. On veut sentir monter à son cerveau l'excitation qu'y met l'alcool : ivresse de l'esprit. On veut sentir sa volonté, libre de toute entrave, secouer le joug du bon sens, et se mettre à la remorque d'une imagination en délire : ivresse de la volonté.

C'est le triple effet de l'alcool, de verser en vous cette triple ivresse des sens, de l'esprit et de la volonté. Or c'est cela que l'on aime, et c'est cela qui est dangereux, cela qui jette vite dans l'habitude, qui ruine l'homme tout entier et le damne aussi tout entier.

Dieu met le châtiment à côté de la jouissance pour vous avertir et vous détourner des voies de l'intempérance.

(1) Au Pont-Rouge, 27 novembre 1906.

IVRESSE DES SENS

Le corps est le premier qui demande, et le premier qui reçoit. Étrange appétit qui désire le feu qui brûle ses tissus et cuit ses organes ; appétit d'enfer, de damné. Trouble des sens : délectation qui vient de l'engourdissement, qui met aiguillons dans la chair, réveille les instincts mauvais qui dorment, allument les appétits éteints et font parler haut la chair et le sang, déchaînent la bête.

Il y a de tout cela dans votre premier verre ; plus dans le second, et cela va jusqu'à la saturation : on assomme la bête en la gorgeant. Mais la bête reste debout ; si on la tient dans cet état d'excitation, que peut devenir l'homme et le chrétien ?

Châtiment de cette ivresse : la ruine du corps. Le poison fait son œuvre. Tous les organes sont atteints : l'estomac, le foie, le rein, les poumons, les nerfs, le cœur, le cerveau.

Liste des victimes : consommation, . . . , mal de foie, dyspepsie, troubles nerveux, épilepsie, maladie du cœur. Et la conclusion : mort subite, imprévue, sans sacrements. Apoplexie. Pas de ciel pour les ivrognes.

IVRESSE DE L'ESPRIT

On veut de la gaieté. Effet alcoolique sur esprit. Culbute le jugement ; chasse la raison, suspend fonctions des hautes facultés. Ne laisse qu'imagination et sensibilité. Jette en un vrai rêve. L'homme

qui boit pour être riche. La folle du logis devient reine et maîtresse.

Cela commence par une gaieté folle. On a de l'esprit. Et quel esprit que celui de la bouteille ! Puis le cerveau pris dans un étau, le mécanisme ne fonctionne plus : une idée est figée là, une phrase sur les lèvres et c'est tout, jusqu'à ce que la vie intellectuelle soit éteinte. Mort de la raison : idiot complet. C'est le châtiment ; Tout homme qui boit est la cause de cette déchéance.

IVRESSE DE LA VOLONTÉ

La boisson donne l'audace. On prend cela pour du courage. Supprime les obstacles, en supprimant la raison : on devient tout puissant, maître du monde. On se jette en des desseins forcenés, absurdes, et s'il y a obstacles, on se jette dans la violence brutale. Le premier verre pervertit la volonté.

Châtiment : on brise sa volonté, on l'enchaîne : c'est le plus grand crime de l'alcool et de ceux qui boivent.

LES TROIS CLASSES D'INTEMPÉRANTS (1)

I

Ivrognes proprement dits : ceux qui vont jusqu'à la soulade. Qui vont jusqu'au bout de l'appétit bestial, qui jettent dans l'ivresse la bête et l'ange ; ceux qui vont plus loin que la bête : elle, s'arrête quand elle n'a plus soif. Ceux qui se mettent dans l'impuissance physique et morale ; qui renoncent à se tenir debout, à penser et à vouloir. Être étrange et monstrueux, qui fait le scandale et la honte de l'humanité.

Brute de la pire espèce, qui fait désespoir de sa famille, déshonneur de son nom et de sa race, la honte de l'Église sa mère.

Que reste-t-il de l'homme ? De l'image de Dieu ?

Il est querelleur, blasphémateur, perturbateur de l'ordre public. La prison est le lieu qui lui convient ; à la maison c'est un démon qui fait l'enfer autour de lui ; sur les rues, il amuse les badauds, scandalise le public, excite la pitié, inspire le dégoût ; à la buvette, il est roi et maître, c'est son gîte, c'est le bouge de cet être infect ; là il se sent chez lui, et trouve des semblables.

II

Alcooliques : ceux qui par habitude boivent plusieurs coups par jour, de cinq à soixante. Restent de-

(1) Extrait d'un sermon prononcé pendant un triduum de tempérance, au Pont-Rouge, le lundi 26 novembre 1906.

bout, vaquent à leurs affaires, ont l'air de faire leur chemin. Sont populaires, ont des amis et jouent un rôle. L'échelle sociale en est garnie à tous les échelons. Ministres et juges ; sénateurs et députés ; médecins et avocats ; notaires et employés civils ; journalistes et écrivains ; commerçants, gros et petits ; commis-voyageurs et commis-marchands, ouvriers de tous métiers, cultivateurs, marins ; citadins et ruraux ; hommes et femmes.

Leur vie est toute prise par l'influence de l'alcool : corps et âme en sont trempés. Du matin au soir, ils sont en proie au stimulant ; le poison est là qui les travaille et les tue. Le mal souvent trahit sa présence. L'organisme entier est atteint et comme détraqué. Vieillards de quarante ans. Si la consommation ne les tue pas avant trente ans ; si une inflammation de poumons ne les emporte pas dans la trentaine, c'est de quarante à cinquante-cinq qu'ils seront surpris par apoplexie, épanchement au cerveau. Et alors ils mourront sans sacrement, ou sans recouvrer l'usage de la raison. Les plus tristes morts, et si fréquentes de nos jours. Ce qui caractérise cette classe, c'est l'illusion sur leur mal. On ne peut pas les convaincre, et ils ne se convertissent pas.

III

Ceux qui prennent le *petit coup* régulier, et qui s'en sont fait un besoin. Ne peuvent plus s'en passer. Ce besoin annonce la présence et les ravages du mal. L'organisme est atteint, faussé. État maladif.

Effets lamentables. Chez eux, un organe est surtout atteint, le plus faible, et ils sont sans résistance contre certains assauts de la maladie ; ils peuvent vivre vieux, mais avec des douleurs cruelles ; le grand nombre ne dépasse guère soixante ans.

Dangers sérieux du mauvais exemple, de l'hérédité, du mal à transmettre, de gaspiller un argent qui doit être appliqué ailleurs. Ils payent la traite et la reçoivent et contribuent à propager mœurs intempérantes autour d'eux.

GRAINS DE VÉRITÉS ANTIALCOOLIQUES (1)

I.— CE QUI EST DÉFENDU

Boire et faire boire les autres. Entrer dans les buvettes. Prendre son petit coup. Faire des commissions : buvettes ambulantes, entrepôts du diable, entrepreneurs d'ivrognerie.

II.— AILLEURS ON N'EST PAS SI SÉVÈRE

Vous serez jugés sur enseignements reçus ici. Avec l'Archevêque et l'Église. Défi à qui que ce soit de contredire un seul des raisonnements qui appuient mon discours.

III.— COUP D'APPÉTIT

Quorum deus venter est. Ce qu'on lui sacrifie à celui-là : âme et corps.

b) Appétit malsain, contre nature, violence à la nature, besoin morbide.

b) Les gens qui parlent ainsi mangent déjà assez ou trop. Accroître l'appétit est monstrueux en ce cas.

(1) Ces grains de vérité sont les notes substantielles, énergiques, d'une glose donnée au cours d'un triduum de tempérance, au Pont-Rouge, le lundi, 26 novembre 1906. C'était au début de la grande campagne menée par Monseigneur Roy.

c) Conséquence : ruine de l'estomac, empoisonné par alcool pris à jeun ; et mis dans le cas de travailler beaucoup trop, dans les plus mauvaises conditions.

IV.— COUP DE FOUET

On est fatigué, on veut se reposer ; prendre des forces.

a) Aucun principe de force, pas de nutrition.

b) Stimulant qui galvanise, pousse à un effort immédiat, qui dépasse limites des capacités et détraque la machine.

c) Enlève force de résistance. Travailleur qui boit donne dix pour cent de moins à l'ouvrage.

d) Dans la fatigue, il n'y a que le repos. Force morale qui supplée à force physique : voilà vrai stimulant. Prendre un coup est aveu de lâcheté, et d'impuissance.

V.— COUP DE CHALEUR

a) Alcool refroidit : sang afflue à fleur de peau : retourne plus froid. *Nansen*.

b) Effet sur l'organisme : brûle le corps, les tissus, les organes. Réchauffe comme le vitriol, comme huile de charbon : brûle mais ne donne pas vraie chaleur.

c) Le feu que vous allumez c'est surtout le feu de l'enfer. En ce sens c'est un coup de chaleur et un bon.

d) Tant de moyens de se réchauffer !

VI.— PAS DE MAL A CELA!

Dernier argument pour s'endormir dans le mal.

a) L'Église n'a pas coutume de s'acharner contre ce qui est bien. Elle a là-dessus une expérience que la charité éclaire, et peut se prononcer. Or, elle vous dit qu'il y a du mal à cela, pas péché toujours, danger toujours et ruine toujours aussi.

b) C'est l'éternel raisonnement du diable. *Quid mali acciderit?* Le serpent au Paradis. Pourquoi pas manger de ce fruit? Pas de mal à cela.

Dieu le défend. L'Église vous le défend.

c) Êtes-vous si sûr qu'il n'y a pas mal à cela?

1° Et si par ces petits coups, vous développez en vous l'alcoolisme, et vous vous préparez à l'ivrognerie?

2° Et si par là vous abrégez vos jours de vingt ans, et enlevez à votre famille et patrie votre secours.

3° Et si par là vous gaspillez cent piastres par année : avec des dettes, vol à vos enfants.

4° Et si vous faites des ivrognes par l'exemple et par hérédité ; ou des maladifs : *in peccatis concepit mater mea!*

L'INTEMPÉRANCE

L'appétit, l'occasion, le mensonge (1)

Je n'ai pas su résister à l'invitation de votre digne Curé, qui m'a prié de venir vous donner l'instruction sur la tempérance, qu'on vous fait les premiers dimanches de chaque mois.

La cause de la tempérance si chère à l'Église est ici entre bonnes mains. Le vaillant apôtre(2) qui gouverne votre paroisse n'est pas homme à désertier un champ de bataille comme celui-là. Sa parole si autorisée et si vibrante, et son zèle toujours en éveil font bonne garde autour de la croix sainte.

Et je sais qu'il est content de ses braves croisés de Saint-Roch. Malgré des défections partielles, inévitables, le gros de l'armée reste solide et debout au champ d'honneur. Ce n'est donc pas à des soldats en déroute que je m'adresse, mais à des soldats sous les armes, qui se tiennent face à l'ennemi, et qui prétendent bien rester maîtres du terrain.

Mais l'ennemi ne désarme pas lui non plus. Il multiplie ses coups et ses embûches. Voilà pourquoi il importe de stimuler souvent votre courage, de raviver en vous le désir de vaincre, de vous mettre en garde contre toute surprise, de vous jeter à

(1) A Saint-Roch de Québec, le dimanche 7 février 1909.

(2) Monseigneur Gauvreau.

l'oreille et au cœur ce cri des braves : en avant, marchons ! C'est ce que je voudrais faire dans ce court entretien.

Le démon a trois armes pour combattre la tempérance : l'appétit qui trouble les sens, l'occasion extérieure, qui attire et ébranle la volonté, et le mensonge qui égare l'esprit et dérouté le jugement. A ces trois armes de malheur vous devez opposer une triple résistance. A l'appétit des sens, opposez la mortification qui les bride et les dompte ; aux occasions qui attirent, opposez la prudence qui les fuit ; au mensonge qui trompe, opposez la vérité qui guide et éclaire.

I

APPÉTIT DES SENS ET MORTIFICATION

L'intempérant est d'abord victime d'un vulgaire appétit. C'est au péché de gourmandise qu'il succombe. Triste péché capital, qui montre la bête chez l'homme, et qui fait voir les affinités lamentables qui nous rapprochent de l'animal sans raison. On boit pour verser à ses sens l'abominable ivresse qui abrutit. L'alcool a le don fatal de réveiller chez l'homme les pires instincts, d'allumer dans sa chair un feu de concupiscence, d'exciter en lui un appétit malsain, que la boisson, au lieu d'apaiser, aiguillonne toujours davantage. Nous touchons ici à un vrai mystère d'ignominie. L'homme, à l'appel de cette voix qui monte de ses sens, descend à des bassesses, à une dégradation qui épouvante.

Or celui qui aime à prendre un verre de boisson, répond à cet appel dangereux ; il travaille à développer en lui ce goût pervers, cet appétit terrible qui est l'un des grands fléaux de l'humaine nature. L'habitude de boire, ne serait-ce qu'un verre par jour, éveille cet appétit, jette sur cette pente glissante qui mène à l'abîme. Elle engendre ce besoin fatal de boire, qui est signe d'intempérance, et l'une des plus dangereuses victoires du démon.

Vous l'avez connu ce besoin de boire ; vous en avez entendu le douloureux aveu sur les lèvres de vos amis. Je ne connais rien de plus triste.

Il faut combattre ce mal. Je ne connais qu'un moyen qui soit sûr : la mortification. Se mortifier c'est donner à ses sens révoltés le coup mortel qui tue leur concupiscence. Tuer cet appétit malsain qui est en vous. Pour cela vous abstenir. C'est dur, assurément, mais c'est efficace et c'est généralement nécessaire.

C'est d'ailleurs la grande loi posée par Jésus-Christ, c'est l'enseignement de sa croix. Il faut faire ce sacrifice. Raisons : boisson ni utile ni nécessaire. Ce n'est donc pas un dommage pour votre corps. C'est plutôt un bien. La sobriété garde forces et santé.

Dans l'ordre économique, c'est un gain. Pour l'âme une garantie de vertu. Parents, amis vous conjurent. Dangers réels pour vous, pour vos enfants.

Une seule voix vous sollicite à boire : l'appétit vulgaire. Et vous ne résisterez pas ? Vous ne saurez pas imposer silence aux sens ? Allons, du courage !

De la foi, de l'amour pour Jésus-Christ. Guerre à cet appétit dangereux ! C'est dur ? Tant mieux ! Quelles pénitences faites-vous pour vos péchés ? Vous ne jeûnez point. Imposez-vous cette privation si utile.

II

OCCASION ET PRUDENCE

L'occasion fait l'ivrogne plus que le larron. C'est une puissance qui sert bien le démon. Sur dix ivrognes, il y en a huit qui le sont devenus par l'occasion. La buvette qui s'est trouvée sur leur chemin ; le faux ami qui les a sollicités ; parfois le parent qui leur a donné mauvais exemple. C'est un voyage, excursion, partie de pêche, de chasse ; c'est une réunion de famille, une fête, une noce.

C'est une des grandes misères de notre vie. Contre les sens en révolte, nous n'avons à opposer qu'une volonté entamée par le péché, une volonté libre mais de cette liberté qui ouvre la voie du mal, comme celle du bien. C'est un terrible combat qui se livre au dedans de nous. Les deux hommes sont aux prises. Ce serait déjà assez. Mais non. A ces appels du dedans se joignent les sollicitations du dehors. La nature entière se ligue contre nous. Les hommes et les choses nous attirent au péché. Voilà pourquoi au précepte de la mortification qui tue les sens, s'ajoute le précepte de la prudence qui fuit l'occasion. Cette deuxième nécessité du combat

spirituel se fait sentir surtout dans le domaine de la tempérance. Il faut fuir l'occasion.

Fuir la buvette. Elle constitue un danger pour tous. Si vous voulez être sobre, vous devez vous faire un devoir de ne pas vous exposer à cette influence malsaine. Les victimes qu'elle a faites sont assez nombreuses pour vous ouvrir les yeux. Il ne saurait y avoir deux opinions là-dessus. L'Église en tous cas n'en a qu'une, et que vous connaissez bien. Aux jeunes gens surtout elle signale ce danger. Ne franchissez jamais le seuil d'un débit de boisson. Est-ce donc si difficile de prendre cette résolution et de la tenir ? Surtout si vous n'y êtes jamais allés. Le démon guette là ses victimes. Un père de famille, après trois ans de ménage, sobre, heureux, entre un soir dans une buvette. Trois ans après, c'était une brute.

Les mauvais amis. Les pires sont ceux qui invitent à boire. Quel rôle ! Interrogez les ivrognes. Presque tous vous diront : J'ai été entraîné là par un ami. L'homme qui vous conseille de boire, qui vous attire à la buvette, est un ennemi dangereux. Fuyez-le. Les amusements, réunions de famille, noces, jours de l'an. Que d'ivrognes ont fait là leur apprentissage ! Des maisons qui se transforment en buvettes ; des parents qui tiennent école d'intempérance. C'est une bien grande responsabilité.

Ne soyez pas pour les autres des tentateurs ; ne fournissez à personne l'occasion de boire. Et fuyez les réunions où l'on boit. Nous avons des mœurs déplorables à ce sujet. Voilà pourquoi le mal s'est propagé si vite. Si les occasions restent, si on ne les

fuit pas, il n'y a rien à faire. Campagne pour rendre moins nuisible le commerce des liqueurs. Votre devoir est d'y aider. Veillez à distribution des liqueurs dans vos maisons.

III

MENSONGE ET VÉRITÉ

Pas assez des appétits des sens, des occasions du dehors. Le mensonge et le sot préjugé s'en mêlent. Le démon nous mène par l'erreur surtout. Nous frappe à la tête. Nous ne voyons pas clair !

Erravimus ! disent les damnés.

Erravimus ! doivent dire les pécheurs.

Les sens ont des révoltes terribles, qui ébranlent et font des ruines des résolutions prises. Il y a des occasions si attirantes que la tête se vide de bon sens ; on ne réfléchit pas sur le moment. Mais les yeux s'ouvrent ensuite ; on voit, on gémit, on a honte, on se repent ; avec la grâce, on se convertit.

Or le démon veut la permanence dans le vice. Pour cela il faut que les yeux restent fermés. Voilà pourquoi autour du vice il fait pousser toute une végétation d'erreurs, de préjugés qui font la nuit et les ténèbres. C'est la fumée qui monte du puits de l'abîme. Malheur à qui se laisse envelopper dans ces ténèbres : son sort est fixé.

Autour du vice de l'intempérance, les mensonges ont poussé drus. Il le fallait. C'est si dégradant ce vice ! Ses conséquences sur le corps et l'âme, la famille et la société sont si désastreuses, que l'homme

raisonnable ne peut pas être ivrogne ; qu'une société un peu éclairée ne peut pas favoriser l'ivrognerie. Trop d'abominations, trop de ruines. Et cependant il se fait des ivrognes. Il y en a qui sont déshonneur de la famille et de la société. On sait pourquoi, comment ils le sont devenus.

Une génération grandit, qui emboîte le pas : les ivrognes de demain. Il y en aura après-demain. Et pourquoi ? Le veulent-ils ? Impossible ! Obéissent-ils à poussée irrésistible ? Non. Seulement, ils ne voient pas clairs, ils se trompent, et ils vivent dans une société qui ne voit pas plus clair qu'eux, qui se trompe comme eux.

Comment cela ? Ils deviennent ivrognes parce qu'ils ne veulent pas croire que la buvette est une école d'intempérance, et ils vivent dans une société qui ne le croient pas, puisqu'elle multiplie les buvettes, et s'obstine à ne pas exercer un contrôle sévère. La grande erreur qui tient debout ces écoles d'intempérance, repose sur de vils intérêts matériels ; c'est le champ le plus fertile en erreurs qui perdent les mœurs et damnent les âmes. *Ergo erravimus !*

Ils deviennent ivrognes parce qu'ils ne veulent pas admettre que le simple usage des liqueurs enivrantes est très dangereux, que l'habitude de boire est un mal physique, économique, social et moral ; ils vivent dans une famille, dans un milieu où l'on prétend que, en fait de tempérance, le mal ne commence que quand on est ivre ; que si un homme boit une bouteille et reste debout, il n'est pas ivrogne ; que s'il voit deux verres et tombe, il

est ivrogne. Et voilà l'erreur au point de départ de tant d'ivrogneries : *Ergo erravimus!*

Ils deviennent ivrognes parce qu'ils se persuadent que la boisson leur fait du bien. Et ils vivent dans un milieu où ils entendent affirmer cette sottise infernale : la boisson réchauffe, ouvre l'appétit, donne des forces. C'est un remède à tous les maux. Ils le croient, ils boivent pour... et ils deviennent ivrognes. *Ergo erravimus!*

Ils deviennent ivrognes parce qu'ils ne veulent pas croire qu'il y a un danger réel, et souvent un vrai péché de scandale à offrir de la boisson à ses amis, à se faire des politesses en temps de visites, de noces, de fêtes. Et ils vivent dans un milieu où fleurit cette barbare coutume de s'entraîner à boire ; ils ont peut-être grandi dans des maisons qui, à certains jours, se transformaient en buvettes. Ils ont payé la traite, ils ont fait des politesses, et ces politesses ont fait d'eux des ivrognes : *Ergo erravimus!*

Et voilà pourquoi, c'est si difficile de corriger les habitudes d'intempérance. Elles sont enchevêtrées dans un taillis de préjugés fortement enracinés. Il faut arracher ces plantes misérables. C'est la lutte de la vérité contre l'erreur, de la lumière contre les ténèbres.

L'Église a une doctrine très nette là-dessus. Elle prodigue ses enseignements et verse la lumière. Son autorité ne peut faire doute. Mais des intérêts matériels sont en jeu. Et pour couvrir la bassesse de leurs desseins, les intéressés et leurs avocats battent

en brèche les enseignements de l'Église, et sèment l'erreur partout.

Le jour où nos catholiques de toutes conditions, hommes de finance et de commerce, hommes de la politique ou des professions libérales, patrons et ouvriers, auront compris que sur une question de cette importance, l'Église a les paroles de vérité, qu'elle seule est guide sûr et compétent, et que, par conséquent, c'est son avis qui doit prévaloir dans une société catholique ; le jour où ayant compris cela tous les catholiques qui ont favorisé par leurs exemples, leurs paroles, leurs écrits, leurs votes, leur influence, la cause de l'intempérance, et contre-carré les désirs de l'Église, reconnaîtront franchement leur erreur, diront du fond du cœur : *Ergo erravimus*, et se rangeront sous l'étendard de la tempérance, pour combattre le bon combat ; ce jour-là la tempérance triomphera, parce que la vérité l'aura emporté sur l'erreur. Et ce jour-là, le Christ, qui est vérité, triomphera aussi, et règnera sur vos foyers et sur vos âmes, pour y garder avec la vérité, la paix, la vertu et le bonheur. *Amen !*

SUR LES TROIS CAUSES DE L'INTEMPÉRANCE ET LEURS REMÈDES

PREMIÈRE CAUSE : APPÉTIT DES SENS

L'intempérance est une des formes que prend le péché de gourmandise ; et c'est sous cette forme que la gourmandise montre toute son abjection, et développe toutes ses puissances d'abrutissement. Nul autre péché n'abaisse l'homme autant ; nul ne le rapproche autant de la bête.

Les autres péchés, même ceux qui originent dans les sens, qui s'alimentent au foyer des passions charnelles, ont toujours pour complices quelques facultés de l'âme. Et si bas qu'ils fassent descendre la nature humaine, il subsiste toujours quelque chose de l'homme. Chez la victime de l'intempérance, chez l'ivrogne, ne cherchez plus l'homme ; vous ne trouverez que la bête.

Et pourquoi ? Parce que l'homme qui boit n'obéit qu'à un vulgaire appétit des sens. Étrange appétit en vérité ! Mystère d'abjection, que l'on ne sonde qu'avec répugnance, et où l'abominable réalité que l'on découvre, dépasse les limites de l'imagination.

La soif est un appétit naturel et normal, comme la faim. L'homme ne pourrait vivre sans satisfaire ces deux appétits.

Il boit quand il a soif ; il mange quand il a faim. Ces deux appétits trouvent dans la nourriture et le breuvage leur satisfaction et leur apaisement. Le besoin naturel cesse momentanément, sauf à renaître plus tard, par intervalles réguliers, et à trouver chaque fois sa satisfaction normale. C'est le jeu normal des exigences de notre pauvre corps ; et l'homme a le droit et même le devoir de ne pas contrarier outre mesure ces exigences.

Or, voici un breuvage qui n'a pas pour but ni pour effet d'apaiser la soif. Il ne satisfait aucun goût naturel et délicat : il y répugne, au contraire. Il n'apporte au corps aucun bienfait. L'expérience et la science prouvent que c'est un poison, véritable ennemi de tous les organes physiques.

Vous en prenez un verre. Le liquide malfaisant allume en vos veines un feu d'enfer ; il fait circuler dans vos veines un frisson mauvais qui flatte la volupté ; il met dans votre chair des piqûres qui aiguillonnent la concupiscence. L'effet est rapide, passager, mais funeste. Les sens, remués par cette secousse, gardent l'impression, et il se développe en eux un appétit nouveau, le désir de sentir passer ce feu, courir ce frisson.

Oh ! le vilain désir ! C'est le premier appel des sens ; la voix dangereuse de la tentation intérieure. C'est pour beaucoup d'hommes la crise décisive et fatale.

Celui qui cède à cette poussée des sens, qui n'étouffe pas cette voix qui monte de l'abîme, est perdu. Un second verre va attiser le feu, planter davantage l'aiguillon, exciter le désir mauvais, voiler

l'esprit, égarer le jugement, ébranler la volonté. C'est la descente qui commence vers l'abîme.

Car ce breuvage funeste a ceci de particulier qu'il excite un appétit sans pouvoir le satisfaire. Le désir de boire augmente à mesure que le buveur cède à ce désir. Au début, la volonté peut résister, dire non, c'est assez, à la voix qui dit : encore. Mais l'homme s'animalise au choc de la sensation brutale. Le cerveau se trouble, la volonté s'annihile, l'âme est comme paralysée, incapable d'exercer ses facultés. Il reste le corps, la bête, sans contrôle, sans guide, lancée sur la pente de l'abjection. Et l'ivrogne continue à donner à cette bête le breuvage qui l'excite et la précipite au mal.

Voyez cet être, qui n'a d'humain que l'apparence. Accoudé à une table, près d'une bouteille, il est entré dans la dernière phase de l'ivresse. Sa tête lourde retombe sur la poitrine. La bouche écume, la langue ne peut plus articuler, les yeux vitreux et égarés laissent deviner un cerveau qui ne pense plus.

Soudain, un soubresaut fait frémir la brute, et la secoue d'un spasme. C'est l'appétit qui réclame. C'est un élan bestial qui emporte l'être tout entier vers la bouteille meurtrière. D'une main qui tremble, l'ivrogne se verse un verre, il le porte à ses lèvres, s'il en a la force; il boit. C'est le dernier coup. Un choc suprême ébranle le corps, dernier signe de vie; et le misérable roule jusqu'à terre. Il est ivre mort.

Voilà jusqu'où peut aller, et va, hélas ! trop souvent la victime de cette passion brutale. Voilà le triomphe de l'alcool ! Voilà la victoire la plus lamentable des sens sur l'esprit, du corps sur l'âme.

Péché des sens. Tous ceux qui boivent par plaisir ou par habitude le commettent. Tous cèdent à la tentation de grossière volupté qu'apporte chaque goutte de boisson ; tous obéissent à la voix des sens.

REMÈDE : MORTIFICATION

Il faut détruire cet appétit, s'il existe ; s'abstenir de le développer. Il est immoral, peccamineux de sa nature, constitue pour le plus grand nombre une occasion de péché.

Si vous êtes sobres, et si vous avez à cœur de le rester, *mortification* pour vous signifie peu. Ne buvez pas même par simple caprice, par *occasion*. Pourquoi boire ? Aucun besoin à satisfaire : vous êtes sobres.

Y a-t-il plaisir ? Le danger est là, dans ce goût mystérieux. Ce n'est pas grand chose, petit sacrifice. Faites-le. C'est une mortification *utile*, car a) elle *écarte un péril*. On ne sait jamais quand l'occasion naît, quand elle devient grave ; b) elle *donne l'exemple* : autour de vous, il y a un apostolat à exercer. Vos parents et amis, les pauvres victimes ! Faites-leur donc cette charité ; c) elle *est méritoire* : une prière et une expiation.

Ne buvez pas, sous prétexte que dans tel cas, cela peut vous faire du bien. Le *froid*, l'*estomac*. L'alcool n'a pas les propriétés qu'on lui attribue ; et, il y a là un vrai piège, où bien des victimes sont tombées. En se soignant, on contracte l'habitude. Morphine, remède patenté. Trouvons autre chose ; ou bien souffrons plutôt.

Vous avez l'habitude. Un ou deux coups par jour. Le goût est pris. Vous sentez un effet qui vous paraît bienfaisant. L'illusion vous a envahi : vous aimez cela ! Goût non avoué encore ; masqué par un prétexte. Mais l'appétit y est. Advenant le retour des mêmes heures, vous sentez un appel, comme un besoin ; c'est l'appétit, c'est l'ennemi, la grande tentation ! Votre devoir évident est de tuer l'appétit, de quitter une occasion certaine. Vous y tenez ? Oui, et la mesure où vous y tenez marque celle de votre danger.

Comme on regimbe ! Comme on s'ingénie à masquer sa lâcheté ! Comme on crie haut : il n'y a pas de mal ! Voix de l'appétit, cri de la bête !

Fuge peccatum quasi a facie colubri ! Frappez l'ennemi, tuez ce goût. Vous le pouvez encore. Dans un an, il sera trop tard.

DEUX MENSONGES ET DEUX OBJECTIONS

MENSONGE MORAL

Bienfaits de l'alcool sur l'âme

1° Donne *l'esprit*.— On prend pour esprit ce pétilllement de surface d'un cerveau qui brûle. L'alcool fait des fous : voilà le fait brutal. Crime contre le grand don de Dieu. Ce qu'il a fait perdre au Canada, au point de vue intellectuel.

2° Donne *gaiété* au cœur.— Oh ! la joie de l'alcoolique, elle est triste à faire pleurer. La sortie des chantiers.

3° Rend *généreux*.— Oui, pour amis de la bouteille. Mais engendre dureté de cœur. Quelles tristes histoires de famille. Buveur sans cœur. Et l'on ose dire : il a bon cœur... !

4° Rend *courageux*.— Querelleurs, batteurs de femmes, criminels. Histoire d'une famille.

MENSONGE MÉDICAL

1° Masque complaisant de la science. Responsabilité des médecins à court de remèdes. Expérience de ceux qui aiment ça. Le plus formidable préjugé, le plus populaire.

2° *Le grain de vérité : stimulant*, comme les autres poisons.

3° *L'erreur : cause de force*.— Alcool est débilitant, source de maladies, meurtrier.

Débilitant.— Déchéance des familles et des races. Les travailleurs et l'alcool.

Source de maux.— Tuberculose, épilepsie.

Meurtrier.— Alcoolisme et mort subite. Chirurgie et alcooliques. Méfaits de l'alcool chez nous.

4° *Pratiques détestables*.— Coup d'appétit. Remèdes patentés. Médecin Bouteille.

DEUX OBJECTIONS

1° Je ne suis pas capable.

Mieux vaut ne pas promettre que de promettre et de ne pas tenir.

Rép.— Promettre est un acte de courage. Ne rien promettre est la suprême lâcheté.

On vous demande: voulez-vous, et non: pouvez-vous ?

Deux catégories seulement : ceux qui veulent et ceux qui ne veulent pas.

2° Je garde ma liberté !

Rép.— Il n'y a de liberté que dans la vertu. Se lier à la croix, c'est assurer son salut et non aliéner sa liberté.

On n'aliène sa liberté qu'en faisant le péché : *Qui facit peccatum, servus peccati*.

Appel de la croix. Le jugement. Séparation suprême. Deux groupes. Prenons garde.

IL Y A DU MAL A CELA (1)

Estote fortes in bello.

Campagne menée à terme. Résultats seront-ils durables. Pour changer les mœurs, il faut changer les convictions, manières de penser et de dire. Discipline de l'esprit. Les enthousiasmes qu'on a vus. Populations entraînées vers la croix : promesses sincères. Pourquoi défaillances ? La volonté entraînée, l'esprit a gardé ses idées.

Il n'y a pas de mal à ça ! Formule diabolique qui a perdu tous les damnés. Scène du Paradis terrestre. Et qui dit cela ? Des ivrognes ; des alcooliques, des jeunes gens ; des pères de famille.

Il faut être convaincu qu'il y a mal à ça. L'un des plus grands fléaux de notre temps et de notre pays.

Ruine matérielle, et dégradation morale.

Les cent cinquante millions du budget du démon de l'intempérance. *La force que cela représente* : trust puissant qui se rit des pouvoirs. Rugissements de la bête atteinte par la guerre antialcoolique. Le manifeste des hôteliers : vous irez vous faire élire par les curés ! A nous l'argent, l'influence, la corruption. Aveu infâme : le dépit rend imprudent.

Les ruines que cela suppose : jeunesse dévoyée ; forces sociales amoindries ; entreprises avortées ;

(1) Plan d'un sermon prononcé à Bienville, le 23 juin 1907.

industries compromises ; foyers ravagés, mariages désunis, enfants dans la rue ; luxure florissante ; hôpitaux et asiles peuplés. Et en face de ces ruines on ose dire : il n'y a pas de mal à ça !

Dégradation morale. Pourquoi l'on boit.

Ivresse des sens. La bête et ses instincts ; on veut jouir. L'ivrogne qui se jette à terre, et l'homme qui déguste son verre.

Châtiments : maladies, morts précoces et subites. Le buveur au lit de mort ; une âme en peine.

Ivresse de l'esprit : La gaiété. Un peuple qui a besoin de boire pour être gai, est un triste peuple. Ce qu'est cette gaiété. Nos jeunes voyageurs revenant en chemin de fer. Horde sauvage, faite pour les bois. Sommes-nous plus gais depuis que nous buvons ?

Ivresse de la volonté. On cherche courage : courage du crime. Querelles, batailles. La volonté du buveur : ce qu'elle devient. Esclave ; ruine totale. Il n'y a pas mal à ça ?

Combattre le mal. Diminuer les occasions. Fortifier les convictions. Appel au sentiment religieux. La foi, l'espérance et la charité.

LES PROMESSES DE TEMPÉRANCE

Nature, — Motifs. — Dispositions

Lumière sur votre devoir de membre de la Société de Tempérance. Situation nouvelle, qui vous crée des obligations. Un acte libre et intelligent.

Il faut vous poser trois questions. Qu'est-ce que je fais ? Nature de l'acte que j'accomplis. — Pourquoi faire cet acte ? Les motifs de l'acte. — Comment faire cet acte ? Esprit, mode, dispositions que réclame l'acte à accomplir.

I

QU'EST-CE QUE JE FAIS ?

Deux réponses : 1° Je fais une promesse ; 2° J'entre dans une société.

Mon acte est caractérisé par ces deux réponses, où il est dit que je fais deux choses.

1 *Je fais une promesse.*

Chose assez *fréquente*, mais qu'on ne connaît pas assez. Promesses non remplies causent désordre social, et perdition éternelle. Il faut donc prendre au sérieux le rôle des promesses.

PROMESSES D'HOMME A HOMME

Trois sortes de promesses.

a) *Simple promesse*, ou *affirmation* qu'on fera telle chose. Nos relations quotidiennes sont pleines de ces promesses.

Le bon ordre, la sécurité, la confiance existent dans la mesure où les promesses sont tenues. La marque d'un esprit bien fait, droit, d'un cœur sincère et d'une âme noble : c'est de remplir sa promesse, être fidèle, ne pas tromper son frère.

b) *Parole d'honneur*.— Devant témoins, et pour choses importantes.

Besoin d'avoir des garanties, soit en raison des personnes qui promettent, soit à cause des intérêts en jeu. Manquer à des promesses ainsi faites, c'est se déshonorer.

c) *Promesse assermentée*.— Dieu intervient ; la conscience est liée.

PROMESSES D'HOMME A DIEU

Au seuil de l'histoire qui raconte les relations de l'homme avec Dieu, grande promesse de la Rédemption : promesse de Dieu à l'homme.

Au seuil de la vie religieuse de chaque chrétien : les promesses du baptême, de l'homme à Dieu.

La vie religieuse, toute faite d'espérance, s'appuie donc aux promesses divines. Notre salut, parmi les combats et nos faiblesses, repose sur notre *fidélité* à Dieu, donc à garder nos promesses.

En devenant enfant de Dieu, nous balbutions des promesses dont le salut dépend.

Extrême importance de bien connaître le rôle des promesses, et de leur faire produire tout leur effet : c'est cultiver la *fidélité* : *Serre fidelis*.

Trois sortes de promesses à Dieu.

a) *Simples résolutions*.— Acte tout intérieur, ou exprimé par des paroles devant ses frères.

Inspirations de la grâce, lumière soudaine, lecture, prière, communion, retraite . . .

La vie chrétienne est remplie de ces promesses. Même les méchants en font souvent. Sursauts de la volonté, aiguillon du remords. Bons signes. L'âme qui devient incapable de résolutions bonnes, de promesses de faire mieux, est une âme morte définitivement. Dieu s'est retiré. Le pire état spirituel. Acte du vouloir : c'est le coup de barre qui oriente et dirige la barque.

b) *Parole d'honneur*.— Circonstances plus graves. Pour remplir certains devoirs difficiles, échapper à certains périls, corriger mauvaises habitudes, accomplir sacrifices, se fortifier contre sa propre faiblesse et donner à Dieu garanties de sérieux vouloir, on donne à Dieu sa parole d'honneur.

Seul est lié l'honneur chrétien, devant des témoins. Question de péché mise ici de côté.

Pour un chrétien, force énorme. Pourvu qu'il y ait de l'honneur, du sens moral, et un peu de respect de Dieu. Quand l'occasion arrive : tentation, dangers, obstacles, du fond de l'âme surgissent des défenseurs : délicatesses de conscience, appels du sens moral, l'aiguillon de l'honneur, la crainte des jugements de

l'homme et de Dieu, le souvenir des circonstances de la promesse ; puis la grâce de Dieu aidant, font pencher balance du bon côté.

c) *Serment et vœu.*— Ici la conscience est liée. On ne peut faillir sans pécher.

La promesse de tempérance appartient à la deuxième catégorie : Parole d'honneur à Dieu. Raison grave, garantie à Dieu et à l'Église, soutien pour soi.

Pas un vœu, mais l'honneur chrétien est engagé.

Voilà ce que vous faites d'abord : une promesse. Puis vous entrez dans une société.

2° J'ENTRE DANS UNE SOCIÉTÉ

1° Force et nécessité de l'Association. On s'associe pour tout : finance, commerce, industrie, politique ; le mal est organisé. Pourquoi ne pas mettre cette force au service du bien, de la vertu ?

2° Il s'agit ici de *combattre*. Quand l'ennemi est aux portes, la patrie rassemble, discipline, arme ses enfants. Drapeau, chef, ordre dans les rangs.

3° C'est le terrain où l'Église appelle ses enfants. Il n'y a pas à choisir. *Soldats, lâches, traîtres* : choisissez.

4° Un effort d'ensemble. Tout le diocèse en mouvement. Une seule direction, une seule voie. Forces multipliées.

5° Notre société. Il faut la connaître. Lire et commenter les douze premiers articles.

II

Pourquoi faire ces promesses et entrer dans cette Société ?

Il s'agit ici de donner les raisons spéciales.

Parce que l'intempérance est un fléau. Il faut le comprendre : c'est difficile.

Le mensonge et le préjugé à l'œuvre. On veut se justifier de boire : chaque raison est un mensonge.

1° FLÉAU ÉCONOMIQUE

Gaspillage qui paralyse tout. Vraie folie.

L'argent ne vaut que par le bien qu'il procure. Pour apprécier la richesse, il faut se demander non pas combien il y a d'argent, mais l'usage qu'on en fait.

Cent millions employés à entasser les ruines de toutes sortes.

En quoi la richesse publique et privée en est-elle accrue ?

a) *Les gouvernements* y perdent : c'est prouvé. Pour un million de revenu, deux millions de dépenses.

b) *Les municipalités* ? Le chancre qui les dévore. Tout l'argent va aux buvettes.

c) Le commerce, l'industrie, l'agriculture ? Les ruines, les fraudes, les accidents, les vols, les banqueroutes, les ventes, les exils.

d) *La colonisation* n'a pas eu de pire ennemi chez nous.

e) *Le vendeur*. Trust formidable. Argent maudit de Dieu.

2° FLÉAU SOCIAL

Nos relations sociales viciées. De l'esprit à la folie. Gaiété et tristesse. Courage et crime. Politesse et buvette. Hospitalité et boisson. Générosité du buveur.

3° FLÉAU RELIGIEUX

Pas de religion sans volonté libre. Les ivrognes n'entreront pas dans le royaume des cieux. Morts subites. Qui sont ceux qui ne pratiquent pas ?

4° FLÉAU MÉDICAL

a) L'ennemi de la santé, l'assassin. La vigueur de notre race en déchéance. Pour un qui résiste, quatre-vingt-dix-neuf qui succombent.

b) Le coup d'appétit. La boisson aux malades. Le remède patenté. Habitudes détestables.

III

Comment faire cet acte ? Avec quelles dispositions ?

a) D'obéissance à l'Église. Sa volonté est très claire.

b) Dans la pensée d'assurer son salut personnel. Gros obstacle écarté.

c) Le salut des siens. Responsabilité des chefs de famille.

d) Avec volonté de bien servir son pays. Voilà occasion de faire du vrai et bon patriotisme.

e) Avec sincérité et confiance. Quest'on de vouloir et non de pouvoir.

Mais un vouloir sérieux. Pas d'hypocrisie ni de légèreté !

d) En face de la croix qui vous jugera.

LES RAISONS DU DIABLE

1° C'EST EXAGÉRÉ (1)

I

EXAGÉRÉ ! — Ce n'est pas nécessaire ! On peut se sauver sans cela ! Folie de la croix ! Le diable n'aime pas la croix : signe de contradiction. Parler de sacrifice expose toujours à ce reproche. Sauvés au Calvaire, nous oublions que notre salut a été au prix d'une folie.

Exagéré le dévouement de Jésus-Christ. Exagéré le ciel à des misérables comme nous.

Donc, je suis exagéré, en prêchant la tempérance ; comme les apôtres en prêchant Jésus-Christ crucifié. On ne se repent jamais de telles exagérations ; c'est la vraie sagesse.

Je ne dirai pas : c'est un péché de boire ! C'est un péché de ne pas prendre la croix ! Je ne vous ferai pas prendre d'engagement sous peine de péché. Je laisse au péché d'ivrognerie son caractère : ni plus petit ni plus grand. La théologie reste la même ; et les théologiens à l'affût des nouveautés en seront pour leurs frais de curiosité ; ils devront inventer.

Je demande à quelques-uns un sacrifice qui est nécessaire à leur salut ; à d'autres un sacrifice qui est

(1) A Saint-Nicolas, lundi, 4 mars 1907.

nécessaire pour les préserver du vice; à d'autres un sacrifice qui sera utile à eux et à d'autres. Pour personne ce sacrifice sera inutile.

II

PAS DE MAL A ÇA ! (1)

La vipère de l'Éden, et de tous les jardins de tentation. Ève crut qu'il n'y avait pas de mal à ça.

Belle certitude qui m'épouvante, aux lèvres qui boivent dix et quinze verres par jour. Ébranlons cette assurance que le diable donne. Il aveugle ceux qu'il veut perdre.

a) Si dépense de vingt ou cinquante piastres prive la famille du nécessaire ; créanciers de leur dû, enfants de l'éducation ; si vous ne pouvez établir vos enfants ?

b) Si vie abrégée de dix ou quinze ans ? Celui qui boit régulièrement, par besoin, se tue.

c) Si vous faites des ivrognes ? Exemple ; accoutumance ; goût de boire transmis de génération en génération. *In peccatis concepit me . . .*

d) Si vous refusez la grâce du sacrifice ? Si vous tournez le dos à la croix ; manque de générosité ? Le salut tient à la grâce et au sacrifice. Scandale pour votre famille, pour la paroisse ; mépris des avis de l'Église.

Prenez garde, et ne soyez pas si sûrs de vous ! Toujours du mal. Religion, science, expérience,

(1) A Saint-Nicolas, 5 mars 1907.

crient au danger : et vous restez en sécurité. C'est le plus grand piège : défiez-vous de celui-là !

III

JE NE SUIS PAS IVROGNE (1)

a) C'est le temps de le prouver. Choix à faire : *d'un côté* : la croix avec un sacrifice raisonnable, utile, demandé par l'Église, qui est dans tous vos intérêts ; *de l'autre* : une habitude chère, qui a pris place en votre cœur ; traite, petit coup : ne vous fait que du mal, ruine tout. Qu'allez-vous faire ? Si vous n'êtes pas esclave de l'intempérance, vous le prouverez. Sinon, je ne crois ni à votre sincérité, ni à votre tempérance.

b) Qui sont les intempérants ? Ivrognes, alcooliques, habituels. Inclination et sorte d'exigence.

Buveurs accidentels, non liés.

IV

JE NE TIENDRAI PAS

Je ne tiendrai pas, donc je ne dois pas prendre la croix.

Déloger le diable de ce dernier retranchement. Ce que l'on vous demande. Le vouloir et le pouvoir ?

Voulez-vous ? et non : pouvez-vous ?

Deux classes : ceux qui veulent et ceux qui ne veulent pas.

(1) A Saint-Nicolas, jeudi, 7 mars 1907.

La peur du sacrifice ; la peur de se faire violence ; la peur de réussir.

Les quatre catégories : *Traîtres* qui donnent le baiser de Judas.— *Lâches*, qui ne se relèvent pas, sans courage ni confiance.— *Repentants*.— *Héros* !

V

C'EST DIFFICILE !... (1)

Donc je ne suis pas capable... ! Difficile : oui, et cela prouve la gravité du mal. Rien de bon ni de bien, rien d'utile : satisfaction grossière. Bienfaits évidents de la sobriété ; le vrai bonheur. Eh ! bien, on n'a pas le courage de cesser.

Ce qu'il y a de couardise dans cette objection. Indigne d'un homme... et d'un chrétien.

Le démon brouille tout. Difficile et impossible confondus.

Impossible ? Je proteste. Si impossible, vous êtes à plaindre. Mal sans remède ; c'est la mort à courte échéance.

VI

C'EST INUTILE !

Autre mensonge du démon On retombe. Oui, mais on se relève. Il y a là force de relèvement qui n'existe pas ailleurs. Ceux qui tombent et ceux qui restent debout.

(1) A Lyster, 3 avril 1907.

Habileté du diable : Difficile... et inutile ; que voilà bien deux beaux prétextes pour ne rien faire, et pour flatter les lâches !

VII

MA LIBERTÉ !

Quelle liberté ? celle de la bête de somme ? liberté de boire, de vous exposer, de braver bon sens, de vous ruiner ? Belle liberté, vraiment ? Et qui parle de vous l'enlever cette liberté ? Vous l'aurez après comme avant, elle est inhérente à notre nature. Mais il s'agit de régler l'usage de cette liberté, d'y appliquer un frein. Le frein n'est pas entrave au train qui se précipite, mais quand il veut arrêter, c'est très commode ; pour éviter les accidents aussi. Il vous faut des freins, à vous aussi, et vous le savez bien. Que faites-vous au confessionnal ? Renoncez-vous à votre liberté ? Non, certes ; mais vous la soumettez au frein salutaire de la foi et de la morale. C'est le plus bel acte de liberté que vous faites là.

Je vais vous dire ce qui vous l'ôte votre liberté, et ce qui vous fait esclave : ce sont vos habitudes mauvaises, vos passions, les occasions. Tout péché est une servitude. Seul l'enfant du bon Dieu est vraiment libre.

Ecritaux : danger ! sont-ils des entraves à la liberté. Sauvegardes, garantie de sécurité. Bienfaits pour tous.

Cessons de raisonner de travers, et de nous laisser bernier par le diable. Moins vous aurez de facilité à faire le mal, plus vous aurez de liberté pour faire le bien !

MON DEVOIR, VOTRE DEVOIR (1)

MON DEVOIR.— Prêcher *opportune, importune*. Rôle de sarceur, toujours ingrat. Les convietions de mon âme ; l'expérience acquise. Dire la vérité. Aimer les personnes, haïr le mal qui les perd.

VOTRE DEVOIR.— Écouter. Parole de Dieu. Qui vous écoute, m'écoute...

Faux prophètes. Au dehors : les conseils, les discussions. Au dedans : préjugés, intérêts, passions. Mes ennemis : je ne les ménagerai pas.

Assiduité.— Les efforts du démon. Il prêche aux maisons ; veut empêcher de venir ici. Il a peur de nous.

Prière.— *Petite et accipietis !*

Sacrements.— Tout le monde à confesse et à la communion. Rien sans cela. Le démon n'est vaincu que là. *Venite omnes*.

Les catégories qui doivent s'engager : 1° enfants ; 2° femmes et filles : raisons de préservation, et d'exemple ; 3° ivrognes ; 4° les alcooliques ; 5° les modérés ; 6° les abstinents.

1° *Enfants*.— Plus exposé que jamais. Par eux surtout on peut refaire la société. *Sinite parvulos ad me venire*.

2° *Femmes et filles*.— Le mal les atteint : ce sont les pires victimes. Les remèdes patentées à vingt

(1) Plan d'une première instruction pour un triduum de tempérance.

pour cent d'alcool. Le brandy pour donner des forces.

3° *Irrogues*.— Tristes épaves : la planche de salut leur est offerte. S'ils ne la saisissent, c'est le mal éternel.

4° *Alcooliques*.— Les plus endurcis. Aveugles qui ne veulent pas voir, qui meurent foudroyés.

5° *Jeunes gens*.— Ont toutes les passions, et toutes les lâchetés. Le jeune homme qui boit est perdu : ravages en lui et autour de lui.

6° *Modérés*.— Sacrifice à faire. Pour eux-mêmes : sont-ils sûrs de demain ? Pour femmes et enfants. Pour concitoyens, pour l'Église qui le veut.

7° *Abstinentes*.— Pour donner exemple. Avant-garde dans l'armée. Le démon ne passera pas, s'ils sont là. Armée de tempérants.

Venite ad me omnes. Chemin qui mène à la croix.
En cruce Domini, fugite partes aduersæ.

LIVROGNERIE DÉSOLATION DES FOYERS (1)

Le foyer. Confiance des faibles qui s'appuient sur les forts. Les enfants y sont sans souci ; la femme confiante ; l'homme qui protège.

Confiance, s'appuie *du côté matériel* sur : tempérance, travail et économie. Sans tempérance, pas de travail ni d'économie.

Le *travail* n'est fructueux que si intelligent, persévérant et chrétien.

L'intempérance lui enlève ces trois qualités. L'économie est la force du foyer. On est riche de ce que l'on économise. Dépenser selon ce que l'on gagne. Malaise ouvrier vient de là. On sort de sa sphère. L'intempérant ne calcule pas. La boisson ne coûte jamais trop cher. Issue par où s'en vont les économies. Ceux qui boivent leurs terres. Dès lors, la gêne entre. Confiance s'en va. On s'aigrit, on se querelle.

Du côté moral.— La confiance s'appuie sur respect, obéissance et amour.

Respect. Royauté du père ; majesté de Dieu. Le foyer est un temple. L'intempérant ne saurait inspirer le respect. Être méprisable. Les enfants d'ivrogne ! Quel spectacle.

Obéissance.— Brutalité qui se fait craindre, et non obéir ; confiance est liée à obéissance.

(1) Plan d'un sermon pour triduum de tempérance.

Amour.— Vie commune : êtres de même chair et de même sang ; s'aimer est si naturel. Le cœur de la mère est océan d'amour.

Charme du foyer. Or l'intempérance tue l'amour. Sans cœur. L'amour, exilé, ne revient plus. Foyer désert. Les enfants s'en vont, la femme est martyre, ou s'en va.

Histoire d'un jeune ménage, après six ans.

LES REMÈDES QUI GUÉRISSENT (1)

I.— LA SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE

Force de toute association ; force de persévérance, d'entraînement, de résistance à l'attaque de l'ennemi.

II.— LA PAROLE DONNÉE

a) *Sa nature* : parole de chrétien et d'honneur, non obligatoire en conscience.

b) *Son étendue*, sa portée : à toute boisson enivrante. Cas de remède.

c) Ce qui *est requis* pour s'engager honnêtement : intention droite, et volonté sincère. *Vouloir*. On n'exige pas certitude de ne jamais boire. Vous ne devenez pas infailibles. *Voulez-vous ?* et non : pouvez-vous ?

d) *Quatre catégories* :

1° *Hypocrites* : s'engagent sans volonté de tenir. La croix est terrible à ceux-là.

2° *Lâches*. A la première chute se découragent et abandonnent tout. Grand danger : piège ordinaire du démon : chef des lâches, qui sont des orgueilleux.

3° *Les pénitents*, qui se relèvent. Des bras de la croix, on tombe au pied. Les *grosses chutes* : retour à des excès. Un pardon spécial pour eux. S'ils se

(1) Plan de sermon pour la clôture d'un triduum de tempérance.

relèvent une ou deux fois, ils finiront par rester debout. Pour eux, la confession est nécessaire. La croix pardonne . . . et guérit.

Les *petites chutes*. Un accident, une faiblesse, un verre de bière. Que faire ? Avoir le sentiment qu'on a manqué à sa parole, s'en humilier, le soir demander pardon à la croix, renouveler sa promesse, et être en paix.

4° Les *héros* : qui gardent intacte la parole donnée et chaque soir rapportent au pied de la croix un cœur fidèle, une volonté triomphante.

III.— LA PAROLE DE DIEU

Assemblées de tempérance pour se souvenir. Il faut y assister.

IV.— PRIÈRE

Le *Pater* et le chapelet devant la croix.

V.— SACREMENTS

Prenez et mangez. Remède aux appétits du corps. Tempérance impossible sans la communion.

NÉCESSITÉ DE FORMER UNE OPINION PUBLIQUE SAINTE (1)

Heureux de revenir vous parler. Bientôt un an écoulé. D'autres ont continué l'apostolat. La croix de tempérance a fait son œuvre. Elle a rencontré des obstacles; et il faut souhaiter que son règne s'établisse davantage dans vos mœurs et dans vos lois. Examen de conscience. Vos promesses? Votre conduite privée? Votre vie publique: exemple, travail de propagande? Législation? Qu'ont fait les hommes publics?

L'hôtel en face de la croix!

Lettre épiscopale et croisade ont pu faire du bien aux mœurs privées; elles n'ont pas changé un état de chose public vraiment alarmant. Qu'est-ce qui manque? La bonne volonté? Évidemment chez quelques-uns, pas chez tous.

L'intelligence? Oui, chez quelques-uns, pas chez tous. L'esprit chrétien? Oui, chez un bon nombre, pas chez tous.

Où est le mal? où est le remède? Se lamenter ne sert de rien.

À l'œuvre! Je ne viens pas faire récriminations inutiles. Je viens vous aider à guérir.

Ce qu'il faut?

(1) Notes d'un sermon prononcé à la Rivière-du-Loup (en bas), le 31 avril 1907.

1° *Opinion publique.*— Notre malheur ici. Pas de convictions sérieuses, pas d'opinion formée et capable d'être une force publique. Ce que font les partis politiques ? Ils forment et dirigent l'opinion. Or la politique n'est pas tout dans ce monde. Il y a questions d'ordre, de moralité, d'application de principes chrétiens qui dominent et débordent les questions politiques, et où il faut aussi former l'opinion.

Vous êtes catholiques : donc vous croyez que votre vie privée et publique doit s'inspirer des enseignements de l'Église sur les questions de moralité. Elle forme là-dessus votre mentalité, elle a la garde de nos mœurs. Indique dangers et moyens. De quoi vit votre moralité ? En quoi êtes-vous peuple moral ou non ? En ce que vous pratiquez ou non les enseignements de l'Évangile. Dans votre vie privée et domestique il en est ainsi. Or l'Église va plus loin. La moralité n'échappe jamais à son action. Les actes publics y sont soumis comme les autres.

Cette opinion, elle ne se forme pas par décrets ou lois, par législation ou jurisprudence. Elle domine cela ; elle jaillit de votre conscience.

Elle s'affirme, quand elle le veut. La peur de dire sa façon de penser. Le mal du pays.

Sur question de tempérance, l'Église [a] juridiction évidente.— C'est un fléau.

La prospérité publique n'a pas de pire adversaire. Expérience. Les pays ravagés par l'alcool sont en ruines. Ce qui est vrai du pays, l'est des villes, des paroisses.

Pas de commerce sans boissons ? C'est la ruine si l'on supprime les licences ? Prétendue nécessité de ce commerce. Qui soutient ces doctrines absurdes ? Les intéressés. On a formé une opinion là-dessus. Elle est celle du petit nombre. Il faut former une opinion contraire.

L'hôtel est une fabrique d'ivrognes. C'est clair pour qui veut voir. L'hôtel est ruine matérielle et morale de nombreuses familles.

Le commerce de liqueurs, si on juge bon de le garder doit être soumis à un contrôle très sévère : limité dans son étendu, pour nombre de débits ; pour temps de vente ; pour qualité des clients ; pour qualité des boissons vendues ; pour qualités des vendeurs ; pour prix des licences : affaire de luxe.

Que la sobriété est une vertu d'or : qui fait peuples heureux et prospères.

Cette opinion, elle doit prévaloir de haut en bas. Ce qui donne le branle à l'opinion, c'est *la classe dirigeante*. Appellation grave et bien ironique parfois. Hommes de professions, de commerce et d'industrie ; qui avez influence du rang, du savoir, de l'argent : c'est un crime pour vous d'égarer l'opinion en des voies tortueuses.

Organiser l'opinion. — Force de l'association. Dans la société de tempérance, il faut unité des esprits, des pensées, des opinions. Se fixer sur certains points. Il faut un programme. Pour vous, le voici. J'ai dit les idées générales : venons à l'application.

En principe, guerre au commerce des liqueurs.

En pratique, pour que la guerre soit efficace, la faire dans des conditions possibles. Voici un pro-

gramme. Ceux qui ne peuvent l'accepter ne peuvent être chrétiens, sont des ennemis de leur pays et de leur localité.

1° Réduire à un par mille âmes le nombre de licences. C'est déjà trop. Mais on vient ici de partout : source d'alimentation, ou plutôt d'empoisonnement physique et moral.

2° *Le temps* : fermeture à sept heures, samedi soir ; à dix heures, tous les soirs.

Raisons évidentes. Après dix heures, ceux qui traînent dans les buvettes font acte immoral et évidemment ruineux. La famille réclame : jeunes gens ou gens mariés. Peuple laborieux ne traîne pas dans les buvettes après dix heures. Toujours cause de désordre.

Quant au samedi : c'est pour sauver la paye et la famille, et pour sauver le jour du Seigneur.

Dimanches et fêtes.— Les fêtes : Jour de l'An, de Noël. Jour de polls et d'élections.

3° *Personnes* : ne pas vendre aux femmes, mineurs, ivrognes.

4° Choix judicieux des vendeurs : jamais à quiconque a enfreint le règlement.

Comment faire adopter ce programme ?

Il faut qu'il exprime la volonté des citoyens. Situation de vos conseillers, quand ils veulent faire un changement. L'Église le demande ; et après ? On exerce sur eux une pression énorme. Une vingtaine de vendeurs, une vingtaine de fournisseurs ; une vingtaine de parents et d'amis des vendeurs et fournisseurs ; une vingtaine de buveurs, une vingtaine d'autres intéressés. Cela fait cent. Tapage

d'enfer ; toutes les influences sont mises au jeu. La paroisse le veut. On promet, on menace. Et que répondre ? Il y en a cent qui le veulent, et cinq cents qui veulent le contraire. Les hôtels ont cent avocats. Les familles ruinées, les âmes damnées, Jésus-Christ et son Église en auraient cinq cents, mais ce sont des chiens muets, qui laissent faire et dire.

Donc organisons l'opinion saine ; qu'elle balaye les opinions mauvaises, et qu'elle entraîne ou soutienne ceux qui ont l'autorité. Et pour cela, il ne faut pas attendre. On est pris, on s'est engagé, on ne peut revenir.

Ces pauvres vendeurs sont ruinés . . .

On s'apitoye sur leur sort ; ils vont quêter . . . quelle fausse pitié ! Eh ! bien, commençons tout de suite, un an d'avance.

Peut-on trouver ici dans les trois paroisses huit cents signatures d'hommes responsables, de gens qui comptent, qui payent et votent ?

Le conseil ne résistera pas. Il ne demande pas mieux d'ailleurs. Qu'on s'engage tout de suite. Dès le mois de septembre, qu'on avertisse ceux qui n'auront pas de licence ; et alors venant 1908, on sera fixé.

Voilà ce qu'on vous demande pour aujourd'hui. Cela c'est de l'Action Sociale Catholique. Elle fait les peuples chrétiens et les peuples heureux.

Nous avons l'action sociale diabolique. Le diable et ses suppôts sont partout organisés. Seuls nous resterons inertes ? Cela ne peut faire longtemps. L'ennemi se fortifie et nous entame. Défendons-nous.

Saint Joseph défend Jésus, et le voit croître.

Le règne de Jésus-Christ dans nos âmes, nos familles, notre société. Par la vertu de tempérance!

LA CROIX NOIRE (1)

1° Une *armée* sur pieds. Champ de bataille, où appelle l'Église.

2° Au drapeau ! Toujours le même. La croix.

3° *Au début*. Après les humiliations et trahisons, quand le monde a mis en œuvre tous ses moyens pour vaincre Jésus-Christ, il veut en finir, il condamne à la croix. Mais c'est un instrument de triomphe. Celui qui y meurt, y règne ! *Omnia traham ad me !*

4° *Sa vertu* : elle donne tous les triomphes : sur démon, la chair, la sensualité, l'amour-propre. Pas une seule victoire chrétienne, où n'entre la croix : *In hoc signo vinces !*

5° *Il y a soixante ans*. Lutte contre alcool. Calamité publique. Les apôtres : Beaumont, Mailoux, Quartier.

6° *Invention de la croix noire*. Sa beauté. Pour vaincre cette passion, il faut effort, lutte, sacrifice. On se heurtait à passions, intérêts, préjugés. Combat de géant. *In hoc signo vinces !*

7° *Déviation*s. La croix perd son sens. Messes de la croix. La croix entre partout : en vaincue. Pas signe de contradiction, mais *complice*.

8° *Reprise*. Place de combat et d'honneur. Son sens. Emblème de tempérance. Croix vs alcool. Parmi des ruines, elle se dresse comme *vengeresse*.

(1) Notes pour un triduum de tempérance.

9° *Au pied de la croix.* Clameurs de la haine. Rage et blasphème. *Tolle, tolle !* Elle triomphe déjà.

10° *Ici :* elle veut régner. Regardez. Écoutez ! *Si quis vult venire post me . . .* Au sacrifice généreux ! *Choix à faire.* Difficile ? *In hoc signo vinces.*

11° *Paroissiens,* cette croix règnera, malgré Satan. On lui fera la guerre

Signe de contradiction. Elle triomphera par miséricorde en convertissant, ou par justice en frappant.

Exemples terrifiants ici et ailleurs.

12° *Bénédiction* qui va lui donner sa mission et sa vertu.

LA CROIX NOIRE POUR LES ENFANTS (1)

I

AUX PARENTS

Voyez ces enfants ! La croix les invite. Ils vont venir. *Chemin libre*. Il n'y a pas l'embarras des habitudes prises, des intérêts ou passions. Oh ! la bonne liberté des enfants de Dieu !

Quel exemple et quelle leçon pour vous !

Pourquoi vos hésitations, vos reculs et refus ?

Parce que plus intelligents ? plus *sages* ? Hélas ! Parce que *moins libres*. La vie vous a mis des chaînes : habitudes, passions, intérêts, lâcheté, respect humain, préjugés et travers d'esprit.

Autant de liens qui vous garottent. Oh ! *le bruit de chaînes* qu'on entend, quand vous vous agitez pour ne pas accepter les lois de l'Église, pour rejeter les sacrifices demandés !

Vos enfants vous donnent leçon et exemple. *Regardez-les !* Si vous ne devenez semblables . . .

Malheur à qui scandalise le moindre de ces petits !
Meule au cou.

Devoir des parents pour écarter ces scandales.

Il faut instruire les enfants. *Education antialcoolique*. Leur inspirer *horreur* de la boisson ; faire

(1) Notes pour un triduum de tempérance.

prendre *habitudes* de tempérance. Faire comprendre qu'on ne boit pas ces boissons comme de l'eau.

Que faites-vous ? Quels exemples et quels scandales sous les yeux de ces petits ? Très grave responsabilité.

Il faut les *préserver des occasions* extérieures : personnes et maisons de scandale. *Parents* et *amis*.

Cela suppose qu'on a de l'*autorité* sur les enfants. Sans cela aucune éducation possible.

Le *crime* des parents : *abdiquer* le pouvoir, et laisser *champ libre* au démon, aux mauvais *amis*, à la *nature* perverse.

II

AUX ENFANTS

Voici la *Croix* ! Ce qu'elle vous dit : *sacrifice*, *obéissance* ; toute la vie de Jésus.

Ce que vous pensez : *plaisir* et *indépendance*.

A l'école de la croix ! Elle prendra sa place dans votre vie.

Jésus y est mort pour vous. Il faut l'aimer et le suivre. *Il vous invite*.

SUR LA CROIX

1° *Intelligence pour comprendre*.— Voir clair dans les ténèbres, préjugés et mensonges. *L'alcool est le grand menteur*.

Méfiez-vous ! Le mensonge vous guette. Il est sur les lèvres de parents et amis. Des pièges insidieux. Ayez les yeux ouverts. L'Église vous dit la vérité. Tous ceux qui disent le contraire mentent.

2° *Mémoire*.— N'oubliez pas votre promesse. Danger de l'oubli. Les enfants y sont exposés. Souvenez-vous de ce jour, de cette croix, de vos promesses.

3° *Volonté*.— En garde contre tentations et *scandales*. Comment on succombe. La première sollicitation: *Descendat de cruce!*

LA CROIX NOIRE POUR LES FEMMES (1)

GROUPE DES FEMMES

I

Pourquoi les femmes doivent prendre la *croix* ?

1° Pour *se défendre* contre le vice ? Femmes alcooliques : honte de la civilisation, vrai fléau, monstre. La femme n'est pas invulnérable.

2° Pour *réparer* les infamies de la femme *vendeuse* de boisson.

3° Pour *être apôtres* dans travail de *réforme*. Tout est de travers : *idées* et *coutumes*. Le diable maître de nos maisons. Boisson nécessaire. *Tyrannie* de la *coutume*. Danger permanent.

Faire boire les autres. Apostolat du mal. Ce qu'il y a de tentation au fond du verre que vous offrez.

L'*armée du mal* : victorieuse, *installée* en maîtresse à nos foyers, où l'on *dort*. *Complicités* de la femme !

Il faut l'*apostolat du bien* : au foyer, auprès des siens et des hôtes. Guerre au préjugé ! *Sortons* du mensonge !

4° *Education des enfants*.— Votre rôle, votre influence. Il faut un effort exceptionnel en ce sens. Ne pas se contenter de gémir : agir.

(1) Notes pour un triduum de tempérance.

5° *La prière.*— Votre force. Sans elle rien à espérer. Comptons sur Dieu. *Levari oculos ad montes, unde veniet auxilium !* Par la croix !

6° *Faites votre sacrifice* et vos efforts, pour venir en aide à vos sœurs, écarter le malheur qui menace ou qui a rappé tant de femmes : *martyres*.

7° *Gardiennes de la croix.*— *Stabat juxta crucem !* Place et rôle de la femme. *Affermir* son règne. *Venger* et réparer injures.

Votre *puissance* sur la croix. La faire *régner* à vos foyers.

8° *Vos promesses.*— Parole d'honneur. Pas engagement de conscience. Pas de nouveaux péchés.

La prière quotitienne : grande force.

Para viam cruci !

GUERRE A L'USAGE (1)

Deuxième mot d'ordre! contre *usage* et non *abus* !
Pourquoi ?

1° Parce que l'usage est *dangereux*. Quoi qu'on dise, l'alcool n'est pas un breuvage comme un autre. Son usage même modéré constitue un mal, crée un désordre dans les facultés de l'âme qu'il désorganise et dans les sens qu'il agite et pervertit. Chaque goutte renferme une tentation et provoque un désordre. Il y a là-dedans un principe infernal, qui est au service du démon et du péché. L'homme qui a bu un verre *n'est plus le même*; un choc au cerveau qui flambe et s'enfume ; un choc à la volonté qui chancelle et perd un peu de sa maîtrise ; dans les sens une piquûre de volupté qui les soulève contre l'esprit.

Au fond de nous, une puissance, un appétit brutal qui dort et que l'alcool réveille. De cet appétit on connaît la fureur ; on sait avec quelle rapidité il se déchaîne, quelle puissance il déploie, quelle maîtrise il exerce. C'est un tyran de bien vilaine espèce. L'homme devient son jouet et sa victime. Il *commande*. Et qu'est-ce qu'il commande ? Au corps de se ruiner ? Le corps proteste : le désir de santé, la passion de vivre. Le maître commande, et l'homme se rend malade et se

(1) Notes pour un triduum de tempérance.

tue. La raison proteste : il l'ébranle, l'obscurcit, la dégrade et la tue. La volonté proteste : il l'enchaîne et la fait servir ses desseins. La religion proteste : la conscience, la vertu, le devoir, le ciel. Il se moque de la religion, il en laisse subsister les apparences mais en détruit le fond. Quelles luttes ! L'appétit grossier renverse tous les obstacles, brise toutes les barrières, fait taire toutes les révoltes, étouffe tous les sentiments, éteint toutes les lumières. Il ruine tout, et il règne sur les ruines qu'il a faites.

Et cet appétit, il est au fond de tous. Chaque goutte d'alcool l'excite, le provoque, l'éveille. Il dort plus ou moins profondément, et il ne faut pas pour tous la même dose d'alcool pour l'allumer et pour lui donner ses moyens.

Mais, il y a pour chacun une limite fatale : on ne la connaît pas. Pour celui-ci, la limite est atteinte par le premier verre ; pour cet autre, il en faut plus. Mais pour n'importe qui, quand la limite est atteinte, c'est fini. La bête entre en scène, elle prend la maîtrise, et l'on sait ce qui arrive. Et personne ne connaît cette limite. C'est ce qui constitue le danger. C'est ce qui fait qu'il y a différence entre boire de l'eau et de l'alcool.

C'est pourquoi, on n'arrive à rien, si l'on tolère l'usage. On laisse subsister le péril, on se livre à la bête, en travaillant à la déchaîner.

2° Donc, guerre à l'usage parce qu'on ne peut tracer une ligne entre l'usage et l'abus. Parce que tous ceux qui boivent sont *victimes d'illusion*.

Où sont-ils, hors les vrais ivrognes, ceux qui reconnaissent *boire trop* ?

Si je vous dis : Buvez moins ! Vous continuerez à boire de même, parce que vous êtes convaincus que vous ne buvez pas trop. Et alors rien ne sera changé.

L'illusion des buveurs est l'une des infirmités les plus étonnantes qu'on connaisse. Il faut la dissiper à tout prix. Oh ! la réponse stupide : " Mais, je ne bois pas ", de ceux qui vivent et trempent dans l'alcool.

Et le vilain tour à jouer aux gens que de leur laisser entendre qu'ils peuvent boire sans péril !

Donc guerre à l'usage, parce qu'il est dangereux.

2° Parce qu'il *est trop répandu*. Depuis trente ans, chez nous, l'usage de boire s'est généralisé, et nous a fait des mœurs détestables.

a) Dans la *politique* : nos mœurs électorales.

b) Dans le *commerce*. Marché, contrats à base d'a'cool.

c) Dans *nos relations* de société et de famille. Hospitalité et politesse.

3° A cause des *responsabilités*. Où l'ivrognerie prend ses racines. Genèse de l'ivrogne. Qui est coupable ?

GUERRE AU COMMERCE (1)

I

Premier mot d'ordre. Fermer la source et ²supprimer l'occasion.

Remarquer que pour ce vice la tentation commence au dehors : l'occasion et l'exemple. Le débit de boisson fournit l'un et l'autre. Et c'est en quoi il est criminel ! C'est le *scandale* tenu en permanence. Malheur au monde à cause de ses scandales.

1° Le commerce tient la *tentation* sous les yeux. Tout y est arrangé pour cela : étalage luxueux, annonces mensongères. Comme tous les abîmes, il attire.

Oh ! la morsure de tentation que ressent le jeune homme, une fois qu'il a franchi ce seuil ! Il y pense ; il passe devant. L'appel irrésistible de la buvette. Viens !

Et si l'appel mystérieux ne suffit pas, l'ami se présente. Entre, viens ! Et l'on insiste : sollicitation criminelle. Dramas du dehors : luttes, résistances, chutes et défaites qui préparent la victime du débit de boisson ! C'est la tentation ! Le diable s'y montre, y agit. Et le buvetier se prête à ce jeu.

2° Et le scandale de l'exemple. Ce qu'on y voit, ce qu'on y entend. École de perversion. Émulation à boire, sot orgueil . . .

(1) Notes pour un triduum de tempérance.

3° *Et les ruines?* Autour d'une buvette, combien de familles ruinées! Vraie toile d'araignée? Pauvres mouches insensées. Scènes du samedi et dimanche.

Au foyer : faim, larmes, froid; enfants, honte et désespoir.

Voilà ce que fait la buvette.

4° Elle vit de ces scandales et de ces ruines. Le vice l'a établie, le vice la soutient. Rien de surprenant qu'elle le favorise avec zèle !

II

A LA SOURCE !

1° Notre *commerce*, tel qu'il est, est un non sens, un défi à la civilisation chrétienne, un péril pour la société, une honte pour les chrétiens !

Un désordre moral et économique : cause de déséquilibre universel.

2° *Proportions* qu'il a : un vrai chancre. Dévore les forces vives du pays. Met la nation en coupe réglée. Budget de cent millions, au service d'un trust qui travaille à la corruption publique.

3° On ose dire que c'est un *commerce comme un autre!*

Mensonge effronté, qui est très répandu et tenace : il en reste toujours quelque chose. Un coup de hache pour le démolir. Déchirons voiles ou masques, illusions et ignorance. Jugeons le commerce à la marchandise qu'il vend, et l'arbre à ses fruits !

(1) Notes pour un triduum de tempérance.

4° *Boisson, créature de Dieu?* Pour l'usage des hommes.

Comment Dieu crée l'alcool et le distribue dans fruits, plantes, légumes.

L'homme intervient avec science du mal, au service des passions mauvaises, toujours à l'affût. Il triture ces corps pour en faire jaillir le poison, il met ses alambics au feu de l'enfer, et distille le poison, qui ira sous formes et noms divers, alimenter un commerce infâme et faire œuvre de damnation.

Produit de la science humaine; voyons un peu l'œuvre qu'il accomplit.

5° *Dossier de l'alcool.*— Établissons son dossier. Faisons comparaître au tribunal de la raison, des faits d'expérience, cette marchandise qui tient premier rang sur nos marchés. Je me porte accusateur de ce malfaiteur public et voici mes principaux chefs d'accusation:

6° *Un voleur.*— Mangeur de fortune; crée une perturbation permanente dans l'ordre économique.

L'argent qu'il déplace, cause l'appauvrissement, parce qu'il crée la ruine et fait des dommages très réels.

a) Les vingt-cinq millions, qui représentent bilan de ce commerce dans notre province, l'appauvrissent chaque année d'au moins cinquante millions.

b) Le gouvernement qui retire soit un million de ce commerce sous forme de licences, en dépense deux millions pour réparer les ruines faites par l'alcool. Et que dire des ruines qu'il ne peut réparer?

c) Un homme qui achète pour \$100.00 de boisson, perd ses \$100.00 qui ne lui rapportent rien, et se

cause, dans sa personne et ses biens, pour plus de \$200.00 de dommages.

d) Les \$10,000.00 que retire un buvetier, et dont il fait l'usage qu'on sait, jettent en moyenne vingt familles dans la ruine, la misère, la honte et le déshonneur.

e) *Banqueroutes*.— Soixante pour cent dues à la boisson. Ventes mal faites, acheteurs soûlés.

f) Cultivateurs et colons. La *buvette* tue la terre et paralyse la colonisation.

Le *chancre* qui tire et gâte le sang.

7° *Un assassin*.— Ce qu'est devenue la vigueur de notre race, viciée par alcool. Nos familles, nos hôpitaux. *Tuberculose*, dégénérescence. La part de l'alcool là-dedans.

Tuberculeux, quarante pour cent ; malades en général, trente pour cent ; suicides, quatre-vingt pour cent.

Vingt-cinq pour cent de ceux qui meurent. En Europe et en Amérique : 1,800,000 victimes de l'alcool par année. Pourvoyeur de cimetière.

8° *Assassin menteur*.— Le mensonge de la panacée universelle. Remède à tous les maux. Contre la faiblesse, pour l'appétit, la digestion.

Un assassin auprès des malades. Il détruit les plus robustes, on lui livre les plus faibles. Au *chevet* des malades, autour des *berceaux*. *Circuit quem devoret*.

Le remède patenté. Le flacon séduisant, les mères criminelles, complices de l'assassin.

9° *Tueur d'intelligences* et pourvoyeurs des asiles d'aliénés.

Chez nous, quarante pour cent; sur 3,000 aliénés, 1,200 victimes.

Il a décapité notre race. Nos classes de collège. Ceux qui auraient dû être des guides, des éclaireurs, deviennent aveugles; ruines vivantes, lumières éteintes : phares sans lumière.

Et le *menteur* prétend donner de l'esprit, de la finesse. Abrutissement de l'homme. L'esprit de qui a bu! Un retour des chantiers.

10° *Criminel*. — La chronique des crimes. Pourvoyeur de *prisons*. Allumeur de chicanes, de haines, de querelles. Le Canadien a la *boisson mauvaise* : il frappe et tue. Batteurs de femmes. Les meurtres. Accidents meurtriers qui allongent liste des crimes.

Soixante-dix pour cent des crimes dûs à l'alcool.

Il paralyse *volonté* en excitant les passions. Plus de frein, et l'âme sur pente de l'abîme. Quel état! Quand le modérateur fait défaut. Le dompteur qui perd contrôle et laisse libres les bêtes furieuses. Voilà pourquoi l'alcool est un criminel.

11° *Volteur d'âmes* et pourvoyeur d'enfer. Il va arracher les âmes baptisées aux grâces et promesses de leur baptême; à leur éducation, à la ferveur de la première communion, aux dons du Saint-Esprit, à la famille chrétienne, à l'Église, à Jésus-Christ, et les livre au démon. Sur cinq mille qui ne font pas de religion, quatre mille cinq cent sont victimes de l'alcool. Expérience faite chez nous. Voyez et comprenez. Chaque année, combien de victimes du démon.

12° Voilà ce que vendent les marchands de boisson. Quel cortège on ferait de toutes ces victimes !

Si, à la porte d'un hôtel, on groupait toutes les ruines qu'il a faites. . . !

13° *Formule.* -- Un commerce qui ne répond à aucun besoin, et fait tout ce mal, est mauvais.

14° Prouvé que ce trafic n'est possible et rémunérateur qu'à condition d'exploiter le vice. Il en vit, et pour en vivre, il tâche de le propager. Quelle source et quelle base pour une fortune ! Quelle souillure s'attache à cet argent !

15° Et l'on prend en pitié les vendeurs, quand on les traque ! Et les victimes, qu'en fait-on ?

LE COMBAT DE LA TEMPÉRANCE CHEZ LES ÉTUDIANTS (1)

La conviction, le désir, la volonté sont trois dispositions indispensables à quiconque veut ne pas manquer l'affaire de son salut.

Je vous ai dit quelle conviction, quel désir, quelle volonté, il faut avoir pour que le travail du salut soit intelligent et efficace.

Je vous ai laissé entrevoir à quelles difficultés pratiques se heurte le chrétien qui veut se sauver.

Si l'affaire du salut est la plus grande, la plus importante, la plus nécessaire, la seule nécessaire, il faut savoir aussi que c'est la plus difficile, la plus semée d'obstacles, celle qui demande l'effort le plus actif et le plus constant. Et nul ne saurait s'en étonner, qui sait la grandeur du but à atteindre, la plénitude du bonheur à conquérir, et d'autre part, l'état de déchéance où nous a jetés le péché originel et où nous tiennent et nous enfoncez tous les jours davantage les péchés que nous commettons de propos délibéré.

LA LUTTE

Un mot caractérise tout le travail du salut : la *lutte*.
Bonum certamen certavi ! Église militante, triomphante.

(1) Prêché aux étudiants de l'Université Laval, le jeudi, 21 octobre 1910, au cours du *Triduum* annuel.

Combattre et triompher, voilà l'histoire de tout élu. Voilà en quel sens Jésus-Christ dit qu'il a apporté sur terre non la paix, mais le glaive.

Parmi les chrétiens, il y a trois catégories : les *esclaves*, ceux qui ne combattent pas, qui trouvent plus simple de jeter leurs armes aux premières approches de l'ennemi, de se laisser mettre les chaînes de la captivité, d'obéir à Satan et de suivre la pente où les poussent les mauvais instincts. Au dehors ils peuvent paraître heureux. Débarrassés des contraintes d'une conscience droite et éclairée, ils travaillent dans une paix effrayante à se procurer la plus grande somme de jouissances réalisables ici-bas. On les rencontre dans la jeunesse joyeuse et insouciant, où souvent ils font prime, excitent des envies et exercent une influence malsaine. Ils réussissent dans les affaires, et leurs succès font croire et dire que le catholicisme intégral est un obstacle au progrès matériel. Leur vieillesse se passe et s'éteint dans un calme trompeur, et dans la sécurité épouvantable d'une conscience qui ne voit plus clair et d'une âme où le péché a établi son empire, et fait régner la paix humiliante de l'esclavage.

Il y a les *lâches* qui n'ont pas renoncé aux divines espérances, mais chez qui la lutte n'est qu'intermittente, et aboutit presque toujours à la défaite, parce qu'ils manquent de cœur et de persévérance dans le combat. Leur vie est pleine de trouble et le remord est l'amer fruit de toutes leurs lâchetés. Ils peuvent se sauver ; ils se sauvent parfois. Mais le risque est grand. Plusieurs tombent en route, et se laissent désarmer, et vont grossir les rangs des esclaves. Les autres traversent la vie, allant de chute en chute,

traînant jusqu'au tombeau la honte de leurs défaites et le remords de leurs péchés. Jeunes gens, ne soyez pas des lâches. La lâcheté ne donne aucun bonheur sur terre, et compromet le bonheur du ciel.

Soyez plutôt des *vainqueurs*. Prenez les armes qu'il faut, puisiez à sa vraie source le courage qui est nécessaire et allez à l'ennemi d'un cœur qui ne tremble pas et d'une volonté ferme et confiante. Vous remporterez la victoire. Toutes les victoires qu'il faut remporter. La dignité, le bonheur, la vertu sont là.

LE COMBAT DE L'ESPRIT CONTRE LA CHAIR

Il est un combat que je veux vous signaler ; une victoire qu'à tout prix il faut remporter, le combat de l'esprit contre la chair, le triomphe de l'esprit sur la chair.

Vous connaissez cette parole de l'apôtre : *Si secundum carnem vixeritis, moriemini*. Et cette autre de l'Ancien Testament : *Homo cum in honore esset non intellexit, factus est similis jumentis*.

Elles vous ouvre sur certaines déchéances de l'homme des horizons effrayants.

L'homme est ange et bête : entre les deux il y a lutte à mort ; il faut que l'un triomphe ; quand c'est l'ange, la vie de l'homme rentre dans l'harmonie et la dignité de l'ordre et de la vertu ; il marche le front dans la lumière. Quand c'est la bête : c'est le désordre, la déchéance, la honte et l'enfer.

Faites triompher l'ange et pour cela pénétrez-vous bien de la malice du péché, de la nécessité de le combattre dans ses causes.

De sa malice je vous dirai peu de chose. Pour la faire voir, il faut remuer des misères et des pourritures qui épouvantent et déconcertent ; il faut imposer à ses pensées et à ses lèvres des humiliations trop pénibles ; quand on est en présence de la jeunesse, il faut évoquer des visions trop troublantes et malsaines ; et quand on est au pied d'un autel, il faut dire des choses qui blessent la sainteté du temple.

Chers jeunes gens, laissez-moi vous supplier de garder le respect de vous-mêmes, de veiller sur la belle virilité de votre corps et de garder saines et pures les sources de vie que Dieu a mises en vous. Pour l'amour de votre honneur humain, de votre famille, de votre race, et surtout de votre âme, commandez à vos sens, n'abdiquez pas votre grandeur, faites triompher l'ange de la bête. Et pour cela combattez le mal à sa source même.

Au dedans, prenez de l'empire sur vos sens en les soumettant à la loi de la mortification chrétienne. Évitez cette mollesse qui a horreur de toute souffrance physique et qui se complaît imprudemment à fortifier la chair en satisfaisant trop ses appétits, et en lui épargnant toute privation. Le régime d'une sage et ferme mortification est le seul qui soit bienfaisant au chrétien et qui prépare les grandes victoires. Celui qui ne sait rien refuser à ses sens, prépare leur victoire et la déchéance de l'âme.

Vigilance sur vos sens : les *yeux* surtout et les *oreilles*. Fenêtres de l'âme, presque toujours les premiers péchés entrent par là.

Contrôlez vos pensées. A l'heure où s'éveillent les passions, il monte à travers les sens et l'imagination une marée d'impressions charnelles, de visions troublantes, de souvenirs provocateurs, de rêves mauvais : l'âme en est envahie et bouleversée ; la pensée s'en imprègne ; c'est l'assaut de l'ange par la bête. Quel malheur si la place est mal défendue et tombe au pouvoir de l'ennemi. C'est la ruine. La hantise des mauvaises pensées est l'une des maladies morales les plus effrayantes que je connaisse. Vraie possession diabolique. L'esclavage qui en résulte est la plus profonde ignominie où puisse descendre l'âme humaine.

Luttez donc et triomphez ; il le faut à tout prix.

Au dehors : mauvais amis ; mauvais spectacles ; mauvaises lectures ; mauvaises fréquentations. Je n'insiste pas. Vous ferez là-dessus les réflexions appropriées et prendrez les résolutions nécessaires.

Je veux, ce soir, pour vous aider dans cette lutte essentielle contre les entraînements des sens, vous convier sur un terrain particulier, où vous trouverez un ennemi très réel, et d'excellentes occasions de mortifier vos sens, de remporter sur eux d'utiles victoires, et de mettre votre âme à l'abri de surprises regrettables et peut-être d'irréparables déchéances. Je veux parler de la lutte contre l'intempérance.

L'INTEMPÉRANCE

Je ne perdrai pas mon temps à vous décrire les ravages et les ruines de l'intempérance. Non pas que vous les connaissiez bien. Je suis convaincu, au contraire, que vous avez, sur les conséquences physiques, intellectuelles, morales et religieuses du vice de l'intempérance des idées très incomplètes, pas très précises, pas très justes, embrouillées peut-être par quelques préjugés, et faussées par des enseignements que vous croyez autorisés.

Mais le procès qu'il faudrait ouvrir ici, les preuves à faire, les témoins à produire : tout cela serait trop long. C'est ailleurs que le débat va se poursuivre, et que vous pourrez faire là-dessus, si vous le voulez, votre éducation complète et sûre.

Je me contenterai, ce soir, de vous donner, en formules claires et brèves, les enseignements qui peuvent être pratiques pour vous.

Et d'abord *une déclaration préliminaire* : Comme groupe universitaire vous êtes plutôt digne d'éloges que de blâmes. Le vice ne vous a pas atteints, si peu que c'est l'exception. Un nombre considérable de tempérants. Une minorité qui n'a là-dessus que des notions vagues, qui ne voit pas le danger, qui n'ira pas de propos délibéré à l'intempérance ; mais qui est très accessible à la tentation, et qui dans des habitudes prises, a déjà affaibli notablement sa puissance de comprendre le danger et son pouvoir d'y résister. Dans ce groupe-là, il en est qui seront des ivrognes demain ; d'autres seront alcooliques ; d'autres, par usage trop fréquent, nuiront à leur

santé et à leur âme. A moins qu'ils prennent les moyens proposés.

Seconde déclaration.— Le danger menace tout le monde, à des degrés divers. *Qui stat, careat ne cadat!* Exemples terrifiants. Vraie décapitation depuis cinquante ans. Revue des classes de collège : quels vides, quelles hontes, quelles pertes pour le pays!

Ça va mieux depuis quelques années ! Oui, parce que l'on lutte ; on connaît mieux le danger, on le combat plus efficacement. Cessons le combat, déposons les armes, et vous verrez dans dix ans.

Troisième point.— Il faut donc se préserver. Une seule méthode sûre : combattre l'usage et non pas seulement l'abus. Qu'entend-on par abus et comment le combattre ? Chez qui le combattre ? S'en prendre à ceux qui font des excès ? Aux *alcooliques* et aux *ivrognes* ? Il n'y a plus rien à faire avec ceux-là. La bataille est finie, la victoire est décidée : c'est l'alcool qui a triomphé et son triomphe est, règle générale, sans retour.

Alors combattre l'abus chez ceux qui n'abusent point ? Ils sont de notre avis, ne veulent pas abuser, et les considérations qu'on pourra leur faire ne les touchant pas personnellement, les laisseront indifférents.

On devient alcoolique sans s'en apercevoir ; par un usage soit disant modéré de boissons enivrantes. Ce n'est pas là un cas exceptionnel, c'est l'histoire de tous les alcooliques sans exception. Donc, pour combattre le mal efficacement, il faut s'attaquer à l'usage des liqueurs enivrantes. C'est la source, la vraie cause, l'unique cause du mal.

Objection.— On peut faire un usage modéré des liqueurs enivrantes sans tomber dans l'excès.

Réponse.— Entendons-nous sur usage modéré. Si on veut dire un verre de boisson pris accidentellement, une fois par semaine, ou plus rarement : *Concedo*. Si l'on veut dire usage à peu près quotidien d'un ou de plusieurs verres de boissons enivrantes. Je réponds : d'une façon générale celui-là s'alcoolise fatalement. Les effets en seront plus ou moins rapides et sensibles : question de tempérament, de qualité de la boisson prise. Mais chez tous, il y a empoisonnement lent, sûr et dommageable. Il y a là une ligne de démarcation très difficile à tracer en pratique. Où commence le danger ? Et pour qui existe le danger ?

Quatrième point.— Il résulte que la seule lutte à faire est contre l'usage ; et comme il n'est pas possible de tracer de limites, il faut proscrire l'usage.

Non pas, remarquons-le, en imposant aux fidèles des obligations de conscience exagérées, et en inventant de nouveaux péchés. Nous voulons faire cesser des choses, des habitudes, que, théologiquement parlant, on peut déclarer n'être pas entachées de péchés ; mais qui sont dangereuses et en réalité funestes dans leurs conséquences très visibles.

Il y a là un mal général à détruire, un bien général à promouvoir qui justifient de placer la lutte sur ce terrain et de la conduire avec cette sévérité.

Pour que cette lutte soit efficace, il faut l'organisation. Le travail individuel est impuissant. Il faut se grouper : former des bataillons, une armée. C'est le procédé ordinaire pour combattre des ennemis.

De là établissement de sociétés de tempérance, avec la croix pour insigne et drapeau, avec un règlement pour guide, et une promesse pour garantie et pour soutien. Vous savez ce qui a été fait dans le diocèse. Cent quatre-vingt-cinq sociétés de tempérance. Résultats très satisfaisants. Témoignages irrécusables. Il y a encore à mieux organiser les groupes pour la lutte.

Est-il bon d'établir ces sociétés ici ? C'est le désir du Congrès que de telles sociétés existent dans les séminaires et à l'Université. Il y a de cela plusieurs raisons. Voici les principales pour ce qui vous concerne :

1° *L'Université* ne peut pas rester indifférente à la lutte. Elle est voulue de l'autorité, et il est très convenable que dans la grande armée des combattants, des cadres spéciaux soient ouverts aux étudiants.

2° Dans cette lutte, on veut surtout atteindre la jeunesse, et la mettre davantage à l'abri des dangers, la soustraire à des mœurs détestables, et alors qu'il n'y a pas chez elles d'habitudes prises, lui en faire contracter de bonnes et de salutaires.

3° Il importe que la classe dirigeante donne le bon exemple. Elle ne l'a pas donné; au contraire.

Raisons particulières: 1° *Pour ceux qui ne boivent pas*, ou ne boivent qu'accidentellement. C'est un préservatif. A votre âge on ne sait pas, et vous ne pouvez jamais prendre trop de précautions.

Je ne bois pas ! Précisément, la Société est pour vous, c'est une société de tempérance. Vous en serez les éléments les plus efficaces. Nous voulons des jeunes gens qui ne boivent pas.

2° *Pour ceux qui boivent.*— Pour quelques-uns la promesse de s'abstenir peut être immédiatement obligatoire ; affaire de conscience.

Pour les autres, il y a péril. Les uns n'éviteront le naufrage que par l'abstinence, et ne trouveront que dans cette société la sauvegarde dont ils ont besoin. Qui sont-ils ? je ne sais, vous non plus.

Pour d'autres, moins nécessaire. Mais pour tous, il y a une raison supérieure de faire un sacrifice volontaire non imposé à la conscience, mais demandé à la générosité.

Nécessité de favoriser le grand mouvement de tempérance. Savez-vous de quoi dépend son succès ? Non des prédications ni des règlements ; mais des sacrifices accomplis. Voilà notre point d'appui. Et c'est pourquoi on a choisi la croix comme symbole.

Jeunes gens, regardez-la donc cette croix ! Venez lui donner le baiser de vos lèvres et le sacrifice de vos cœurs. Elle est le signe de la victoire parce que de l'immolation. Il faut qu'elle entre dans votre vie, bon gré mal gré, qu'elle y entre donc comme signe de rédemption et non de contradiction. Allez donc au devant d'elle, prenez-la pour suivre Jésus dans la voie du renoncement et aussi dans celle de l'apostolat.

Des apôtres de la tempérance et des autres bonnes causes, il nous en faut. Où les prendrons-nous ?

Parmi ceux qui sont marqués de la croix : c'est le sceau de la vocation apostolique.

Nous avons assez confiance en vous pour croire que vous nous seconderez dans les œuvres d'apostolat qui deviennent nécessaires. Et ce soir nous allons discerner ceux qui vraiment sont avec nous.

Vous savez à quoi vous vous engagez. Et aussi deux choses importantes. Engagement qui n'oblige qu'à titre de fidélité à parole donnée, et non en conscience. D'autre part, aucune obligation d'entrer. Il faut que ce soit libre. Rien n'est plus libre que le sacrifice.

Enfin, notez ce que nous demandons. Non pas : pouvez-vous observer, garder votre promesse ? Tout pouvoir vient de Dieu. Nous ne pouvons rien. Mais voulez-vous ?

Maintenant nous allons former la société. Donner votre nom, embrasser la croix et prendre l'insigne, puis faire la promesse. C'est pour un an. Cette cérémonie devra se renouveler chaque année.

POUR ORGANISER LA SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE

SIMPLES NOTES DIRECTIVES

I. faut organiser le combat pour assurer la victoire. Mettre une armée sur pieds. Quatre-vingt mille contre cinq mille. Les autres ne comptent pas.

I.— CE QU'IL FAUT

1° BONNE ORGANISATION.— Rien ne vaut sans cela.

a) *Groupement* des forces. Unir les pensées et les efforts. Force conquérante de l'Union. Une conviction commune, un but commun, des moyens communs. On y arrive par :

b) *Une société* ; cadres où tous se groupent. Fusion des pensées et des cœurs.

c) Un même *règlement*.— C'est le premier lien, ou le joint. Accepté de tous ; point de ralliement.

Notre règlement existe, et est aux mains déjà de dix mille membres, qui l'ont accepté et le suivent.

d) Un corps *organisé* pour vivre. Un cœur et une tête. *Conseil central* et *conseils locaux*. Par là la vie circule entre les groupes. Il faut que le *contact* soit permanent. Question de vie ou de mort.

Enquêtes, rapports, recommandation aux prières.
Un bon conseil local; c'est la vie et le succès. Rien ne dure sans cela.

e) *Un chef* : l'Archevêque.

f) *Des officiers* : les conseillers.

g) *Des soldats* : les membres.

h) *Un drapeau* : la Croix.

i) *Des ressources* : cotisation.

2° IL FAUT DES SOLDATS

a) Les *sobres* abstinents. — C'est l'élite de cette armée.

b) Les *buveurs modérés*, s'ils renoncent sincèrement; font d'excellents soldats.

c) *Alcooliques*. — Mauvais risques. Aveugles, qu'on ne peut éclairer. Le pire état. Triomphe du Malin. Malades qui ne veulent pas du remède, parce qu'ils ne se croient pas atteints. Leur vie dans l'illusion, leur mort sans lumière, sans conversion, sans sacrements.

d) Les *ivrognes*. — Eux savent ce qu'ils sont. La passion a tué la volonté. Leur planche de salut. Un miracle assez fréquent.

LA PROMESSE

C'est le passe-port, le mot d'ordre, la garantie.

1° Sa *nature*. Les trois sortes de promesses : simple résolution prise, promesse privée ; le *vœu*, la promesse avec serment, qui lie la conscience ; la *promesse* solennelle et publique, faite devant témoin,

sur l'honneur, billet promissoire, avec une signature qui engage le nom.

2° *Sa durée.*— Pour un an, avec renouvellement annuel, sans autres formalités.

3° *Sa portée.*— Ce que l'on promet :

a) *Ne pas boire.*— Guerre à l'usage, et pourquoi. Qui abuse ? Personne, sauf ivrognes, n'admet aller jusqu'à l'excès. Donc le mot d'ordre n'est pas : Buvez moins, mais : ne buvez pas !

b) *Ne pas faire boire* les autres. Guerre à la traite, à la politesse !

c) *Ne pas fournir occasions* de boire aux autres. Les complaisants, commissionnaires du diable. Ne boivent pas, mais facilitent aux autres les moyens de boire.

d) *Empêcher* de boire ceux qui dépendent de vous : enfants, parents, domestiques. Voir à donner éducation antialcoolique. Aider bonne propagande, diffusion des tracts, faire le recrutement pour la société.

e) *Guerre au commerce.*— Vote, signature. N'être pas intéressé dans ce commerce, d'aucune façon.

f) *Observer le règlement* : assemblées, prière devant la Croix.

Je ne peux pas ! Distinction entre vouloir et pouvoir.

4° *Les difficultés.*— Casuistique du démon, qui épouvante et se fait scrupuleux.

a) Sirops, ponces, remèdes, directions à donner.

b) *Manquements.* Les accidents, et habitudes reprises. Il importe de bien distinguer.

LA MÉTHODE]

L'ennemi a trois armes pour combattre : le préjugé, l'audace, l'action bien concertée.

Nous ne réussirons contre lui que par :

1° La guerre au préjugé. Au mensonge, opposons la vérité.

2° Par l'apostolat saintement audacieux du clergé et des laïques. Guerre à la poltronnerie, à la peur.

3° Par une organisation bien faite qui utilise et discipline les forces, et les décuple en les unissant.

De la lumière ! Du courage ! De l'ensemble !

Les trois grands moyens, les leviers nécessaires.

LA GUERRE SAINTE

Le double combat de la vie.

Lutte intérieure dans le secret de la conscience... Soldat individuel, porte bataille en lui-même.

Lutte publique. Les vices scandales, les péchés contagieux qui s'étendent par apostolat du mal, et par leur propre élan.

L'Église militante. Armée sous les armes ; les champs de combat. En avant ! sus à l'ennemi !

L'ennemi.— Boisson est un criminel : voleur, impudique, assassin. Dossier de ses méfaits.

Les combattants.— D'un côté : clergé, cent mille catholiques.

De l'autre : une centaine de vendeurs et un millier de buveurs.

Prenez votre place.— De quel côté êtes-vous ? Qui n'est pas avec moi est contre moi. Poltrons et hypo-

crites ne sont d'aucun parti. La Croix signe de contradiction.

PRÉJUGÉS

Puissance du préjugé.— Arme favorite du démon. Le mal est à la tête, dans les idées fausses qui courent. Enfants de lumière et enfants de ténèbres. *Ut videam !*

TROIS CATÉGORIES DE PRÉJUGÉS

1° D'ordre *économique*.— Il fallait que l'argent fût là. L'intérêt : pour l'or l'homme vend son âme.

2° On va bouleverser le commerce ? Ces commerçants sont des puissances. Ils en abusent. Confondent leurs intérêts avec ceux du public. Séparons. Le moins de ce commerce, le plus de prospérité !

3° Commerce comme un autre. Non. Prohibé légalement ; malfaisant à tous points de vue. Ne répond à aucune nécessité et fait le plus de mal. Son dossier est d'un criminel.

4 Le commerce des boissons pousse les affaires ! Oui ? Chancre, source d'appauvrissement.

PILULE ANTIALCOOLIQUES

PREMIÈRE PILULE

Guerre au mensonge

Parmi les formes que prend le mal alcoolique, l'une des plus fréquentes est le mensonge.

Faut-il s'en étonner ? Le vice et le mensonge sont frères, issus d'un père commun qui se nomme le diable. Et ce nom n'est pas précisément un certificat de droiture et de véracité ! Celui qui le porte, et qui le mérite, a fait ses preuves. Dans les rapports trop nombreux qu'il a eus avec l'humanité, il a très solidement établi sa réputation de calomniateur, d'hypocrite et de menteur.

Souvenez-vous de sa première conversation avec la femme du paradis terrestre : " Mange de ce fruit, et tu deviendras semblable à Dieu ! " Cet abominable mensonge nous a fait assez de mal pour que nous n'ayons plus aucune illusion sur la malice de son auteur.

Et cependant, la conversation perfide, dont l'hypocrisie fut si terriblement mise à jour par la malédic-

(1) Ces *pilules antialcooliques* sont de courts articles publiés dans la *Semaine religieuse* de Québec par Mgr Roy, sous le pseudonyme de DOCTEUR BOILEAU. Les titres donnés aux pilules sont ajoutés par les éditeurs, pour faciliter les consultations. Cette première *Pilule* parut dans la *Semaine Religieuse* du 15 janvier 1914.

tion de Dieu, a été reprise entre Satan démasqué et l'homme déchu.

Sur la terre maudite on a vu se multiplier les arbres chargés de fruits défendus. Et au pied de ces arbres, l'incorrigible est allé s'asseoir ; et le menteur sans vergogne a continué de tendre le dangereux filet de ses mensonges.

*

* *

On peut dire de tous les vices, en général, qu'ils croissent à la faveur du mensonge. Le démon, qui les cultive, opère dans les ténèbres. Il frappe à la tête, d'abord, pour les aveugler et les étourdir, les hommes dont il veut corrompre les sens, les victimes qu'il souhaite mettre sous le joug des passions infâmes.

Autour de chaque vice on voit pousser et s'étaler la floraison des préjugés et des erreurs qui font la nuit dans l'esprit et qui coupent le chemin à la vérité libératrice.

Aussi, quand vous voulez faire la guerre aux passions mauvaises qui dépravent les mœurs, cherchez bien le mensonge et le préjugé qui versent sur de telles passions leurs ténèbres complaisantes. Dissipez ces ténèbres ; mettez le mal au grand jour de la vérité. La victoire est à moitié gagnée quand vous avez forcé l'homme à réfléchir et que vous lui avez ouvert les yeux.

*

* *

De tous les vices qui cachent leur laideur sous le voile du mensonge, c'est, je crois, l'intempérance qui y réussit le mieux. Jamais passion ne fut plus hypocrite, ne s'enveloppa d'aussi épaisses illusions, n'eut pour complices d'aussi sots préjugés et pour avocats d'aussi intrépides menteurs.

Sous l'arbre de malédiction où miroitent les infâmes tentations de l'alcool, on dirait vraiment que se sont donné rendez-vous toutes les bêtes rampantes qui se vautrent, se glissent et s'insinuent auprès des imprudents sans défiance qui les attendent. Toutes les langues qui y parlent, distillent à jets continus le venin du mensonge. Si vous prêtez l'oreille à ce diabolique concert, vous entendez siffler dans l'air les préjugés les plus audacieux, les erreurs les plus fantasques, les promesses les plus hypocrites et les plus invraisemblables.

“ Prends et bois, disent les dignes émules du serpent de l'Éden, et tu auras toutes les jouissances et tous les bonheurs. Prends et bois; c'est l'universelle panacée, le remède à tous les maux que nous te versons, que nous voulons faire couler dans tes veines ! ”

Inutile d'insister. On connaît l'abominable littérature des marchands d'alcool. Ces empoisonneurs d'âmes savent toutes les ressources du mensonge et les exploitent avec une audace qui en impose au grand troupeau des naïfs.

Le commerce des liqueurs enivrantes est un défi permanent au bon sens le plus élémentaire et aux vérités les plus simples et les plus claires.

Aussi, la lutte antialcoolique est-elle d'abord une lutte pour la vérité. Guerre aux préjugés ! Guerre aux mensonges !

Ami lecteur, nous ferons, ici, de temps en temps, cette bonne et sainte guerre. L'apôtre nous a donné ce mot d'ordre : *abjiciamus opera tenebrarum... induamur arma lucis!*

Donc, aux armes de lumière ! Promenons dans les ténèbres la vérité qui les dissipe, et par cette vérité rendons aux âmes la sainte liberté des enfants de Dieu.

DEUXIÈME PILULE(1)

Un commerce comme un autre

Le commerce des boissons enivrantes est *un commerce comme un autre!* Qui ne connaît cette vieille et fausse chanson dont on a si longtemps bercé l'opinion publique ?

Il a fallu bien de l'audace d'une part, et de l'autre une forte dose d'inconscience pour que pareille sottise ait été élevée à la hauteur d'un principe, et se soit figée dans l'attitude rigide d'un axiome en de nombreux cerveaux.

Vraiment, nos marchands de liqueurs, grosses et fines, sont des artistes en frelaterie. Ils traitent

(1) *Semaine Religieuse* de Québec, 29 janvier 1914.

l'opinion publique comme un vulgaire whiskey : ils la frelatent ! Et il arrive trop souvent que cette pauvre opinion se prête à de si vilains procédés avec une docilité étonnante.

Donc, le commerce des boissons enivrantes est *un commerce comme un autre* ? Et, pourtant, il y a une loi spéciale, dite *loi des licences*, qui a précisément pour but de réglementer ce commerce des boissons. J'y trouve un tas de prescriptions, qui m'ont l'air bien gênantes pour un commerce ordinaire. Une forte taxe, des signatures, des heures spéciales de fermeture et d'ouverture, des conditions d'installation, de circulation, de voisinage, et le reste ! Il y en a des pages et des pages pour dire à ces messieurs, qui font *un commerce comme un autre* : " Votre marchandise est dangereuse ; vous ne pouvez en disposer librement ; pour protéger le public, nous vous soumettons à des conditions rigoureuses, que vous ne pourrez violer sans encourir des peines sévères."

Évidemment, ces législateurs ont des idées bien étroites et bien arriérées, puisqu'ils n'ont pas encore compris que la boisson est une marchandise *comme une autre*. Et il n'apparaît pas que leur conversion soit prochaine, puisqu'on les a vus, en ces dernières années, et même en ces derniers jours, resserrer notablement les mailles d'une législation, qui semble bien vouloir restreindre la liberté d'un tel commerce, et arrêter au passage les nombreux abus et les graves dangers auxquels il peut donner naissance.

Et ce n'est pas seulement à Québec, pays de mœurs un peu primitives au gré de certaines gens,

que l'on forge ainsi des entraves au commerce des liqueurs. Chez tous les peuples civilisés, et même chez ceux qui ne le sont guère, on soumet à un régime sévère et à des lois prohibitives la distillation et la vente de l'alcool. Nulle part un tel commerce n'est libre. Et c'est en face de cet aveu unanime de tous les législateurs, que l'on a réussi à propager l'invraisemblable sottise du *commerce comme un autre* !

Si les lois humaines se montrent sévères pour le commerce de l'alcool, c'est que, en vérité, un tel commerce, dans les conditions ordinaires où il s'exerce, est un véritable fléau. Quand on veut se donner la peine de regarder et de réfléchir, on arrive très vite à se convaincre que le commerce de l'alcool, non seulement se fait le complice des plus brutales passions, mais qu'il exploite activement le vice, qu'il en tire toute sa prospérité, qu'il ne peut réaliser ses honteux profits qu'en multipliant les victimes de l'intempérance.

Dans la seule province de Québec, il se vend pour plus de vingt millions de piastres de boissons enivrantes, chaque année.

Or, si la tempérance était partout pratiquée, si l'on n'usait de ces boissons que pour des fins honnêtes, avec sagesse et modération, s'il n'y avait ni ivrognes ni alcooliques, ne croyez-vous pas qu'il suffirait de cinq millions pour étancher toutes les soifs légitimes et donner toutes les jouissances raisonnables ?

Et alors, à quoi servent les quinze autres millions ? A engendrer le vice, à le faire fleurir partout, à fabriquer des ivrognes, à ruiner les fortunes, à jeter la

honte et la misère dans les familles, à semer dans les corps le germe des maladies qui mènent au tombeau, et dans les âmes le germe des dépravations qui mènent en enfer.

Voilà à quoi servent les trois-quarts de l'argent que touchent et dont s'enrichissent souvent les vendeurs de boisson. Supprimez tous les excès alcooliques et vous supprimerez du coup les trois quarts des vendeurs d'alcool.

Ah ! si les marchands de liqueurs pouvaient suivre leur marchandise sur tous les chemins et dans tous les foyers où elle promène ses infâmes tentations et où elle fait éclater la malediction de ses scandales, j'imagine qu'ils ne tarderaient pas à changer d'avis sur l'innocence de leur commerce.

Faisons une autre supposition. Voici un vendeur de boisson qui a tenu pendant vingt ans un comptoir très achalandé. Aucun raisonnement ne peut le convaincre qu'il a fait du mal. Il exerce *un commerce comme un autre !* Supposez que, pour lui ouvrir les yeux, Dieu me permette de grouper à sa porte toutes les victimes qu'il a faites : âmes qu'il a perdues, morts qu'il a tués, familles qu'il a ruinées et désorganisées, pères qu'il a déshonorés, femmes dont il a fait des martyres, enfants qu'il a jetés dans la misère et dans le vice. Tous ces malheureux se dressent à la fois contre leur bourreau, et lui jettent le cri de leur malediction : " Assassin ! malfaiteur !! Regardez-nous bien ; vois les ruines que tu as faites. Nous sommes ton ouvrage, toutes nos hontes sont la marque de ton commerce ! "

Vous devinez ce qui se passerait sous le crâne de ce marchand, mis ainsi en face de *ses œuvres*. Et si tant de lamentables victimes restaient là, sous la vitrine où scintillent les flacons, pour étaler aux yeux des passants toute l'horreur de leurs misères et tous les châtiments de leurs vices, pensez-vous que les clients se sentiraient bien attirés par de pareils échantillons ?

Le vide se ferait très vite autour de la buvette, et le vendeur n'attendrait pas l'échéance de son permis pour fermer boutique, et pour aller gagner sa vie ailleurs et autrement.

Et pourquoi ? Quel changement serait donc survenu ? Le vendeur, la marchandise, le commerce ne resteraient-ils pas les mêmes ? Oui, avec cette petite différence, cependant, que le vendeur aurait enfin ouvert les yeux, qu'il aurait vu sous son vrai jour l'abominable marchandise, et qu'il aurait enfin compris que son commerce n'est pas *un commerce comme un autre !*

TROISIÈME PILULE (1)

Attaquer les hôteliers !

Attaquer les hôteliers ! Quel dommage ! Ce sont de si braves gens ! Avant cette guerre importune, qui répand partout la terreur, ces chevaliers du coude levait vivaient dans une paix si douce et si profitable ! Rien qu'à les voir, épanouis et bedonnant

(1) *Semaine Religieuse* de Québec, 19 février 1914.

parmi les décors appétissants de verres et de bouteilles, cela faisait venir... le gin à la bouche. Quelle folie ou quelle haine vous a donc piqués, pour que vous osiez troubler ce souriant bonheur et lever les armes contre ces paisibles citoyens ? Faut-il que leurs têtes tombent pour que votre fanatisme soit satisfait ?

Eh bien ! non ; nous ne voulons pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Rassurez-vous donc, bonnes âmes qui tremblez sur le sort affreux que l'on prépare aux hôteliers. Nous ne voulons pas tremper nos mains dans leur sang ; nous voulons simplement empêcher que nos compatriotes ne trempent dans leur alcool des corps et des âmes rachetés par le sang de Jésus-Christ.

Oh ! je sais quelle abominable réputation voudraient nous faire les prêcheurs de modération. A leurs yeux, qui louchent toujours, nous sommes des exagérés, des toqués, des visionnaires. Notre intransigeance compromet tout. Nous noircissons à plaisir les gens que nous voulons combattre ; nos rêves dressent des montagnes de méfaits pour justifier nos cris de guerre.

Comme s'il était besoin de sortir de la réalité pour trouver des motifs à la croisade antialcoolique ! Les ruines qui nous crèvent les yeux et qui jonchent toutes les routes n'ont pas besoin que nos rêves y ajoutent quoi que ce soit ; elles suffisent à éveiller toutes les généreuses indignations et à armer tous les bras encore forts et libres.

C'est en vain que l'on travaille, en certains quartiers, à créer une sorte de légende odieuse autour des

soldats et des apôtres de la Croix Noire. On ne réussira à donner le change à personne.

La légende existe, certes, mais pas du côté que l'on pense. Depuis longtemps on en tisse la trame avec le fil grossier des plus sots préjugés. Les besoins du commerce, les effets bienfaisants de l'alcool, la nécessité des buvettes, les exigences de la civilisation moderne : voilà de quels misérables chiffons on tire la matière de cette légende. Sous ce vilain tissu on a réussi trop souvent et trop longtemps à voiler les méfaits de l'alcool et les laideurs d'un commerce qui trafique de la santé des corps et des âmes.

Or, nous avons crevé la légende ; et à travers la déchirure le public a pu voir les réalités, qui ne sont point belles. De là l'effarement des buvetiers et de leurs amis. Dans un geste de pudeur comique, ils rassemblent et se hâtent de recoudre les lambeaux du voile que le mensonge avait jeté sur leur triste négoce. Mais ils comprennent que ce raccommodage maladroit laissera toujours passer la lumière, et que les yeux qui se sont ouverts sur la réalité ne peuvent plus être trompés par les apparences.

Voilà pourquoi ils maudissent les mains audacieuses qui n'ont pas su respecter la légende et qui ont mis à nu les plaies hideuses de l'alcoolisme. Ils veulent nous faire passer pour des bourreaux, et ils prennent devant le public une pose de martyrs. Or, bourreaux nous ne sommes, non plus que martyrs ils ne sont.

Ces messieurs veulent savoir pourquoi nous leur faisons la guerre ? C'est tout simplement parce qu'ils vendent de l'alcool. La réponse est courte, mais

pleine. Je me propose d'en faire voir la plénitude dans les quelques causeries qui vont suivre. Quand j'aurai dit tout ce que je pense et tout ce que je sais de l'alcool ; quand j'aurai administré toutes mes pilules antialcooliques, les bourreaux et les martyrs paraîtront peut-être alors dans leur vrai rôle et à leur vraie place. On saura à qui doit aller la malédiction, à qui la pitié.

QUATRIÈME PILULE (1)

Le mal de la buvette.

Ce que nous reprochons au marchand de liqueurs, c'est tout simplement de vendre... des liqueurs. Le reproche est radical, je le veux bien. Est-il fondé ? Voilà toute la question. Il s'agit d'y répondre.

Si j'interroge le vendeur de boissons, il me dira, sans doute, qu'il ne voit pas en quoi sa marchandise est si méprisable, ni pourquoi elle mérite d'être mise à l'index. Ces gens-là ne voient jamais rien.

Et pourtant, ils ont bien toutes les chances de s'instruire et d'ouvrir les yeux. Pour un homme de bonne foi, doué d'un sens moral ordinaire et d'une intelligence moyenne, il suffit de rester une heure dans une buvette, ou même seulement à la porte, pour s'édifier sur la nature d'un tel commerce, et pour comprendre que la marchandise qu'on débite en ces sortes de magasins est malfaisante.

(1) *Semaine Religieuse* de Québec, 12 mars 1914.

Et toi, brave hôtelier, tu passes ta vie dans une fabrique d'ivrognes ; du matin au soir, tes yeux voient défiler le lamentable cortège des buveurs ; tes oreilles sont ouvertes à tous leurs propos ; tes mains se lassent à faire couler le poison qu'ils s'entraînent à boire... et tu prétends ne rien savoir des méfaits de l'alcool ! Quelle barrière as-tu donc dressée entre tes sens et ta raison ? Quel pacte as-tu fait avec tes oreilles et tes yeux pour les vouer à une pareille discrétion ?

Voyons, réveille un peu tes souvenirs, que paraît affliger la maladie du sommeil. Dis-moi, ô homme qui ne vois rien, n'as-tu pas vu pourtant, et bien souvent, s'allumer dans les yeux de ton client la flamme mauvaise de l'alcool ? N'as-tu pas vu monter au front du buveur le signe de la bête ? N'as-tu pas vu ta victime frémir sous l'aiguillon de volupté que l'alcool, versé par toi, plantait dans sa chair ? N'as-tu pas vu se dessiner sur les visages congestionnés le rictus mauvais de Satan, maître de sa proie ? N'as-tu pas vu le tremblement convulsif de la main qui étreint le verre fatal et le frémissement glouton de la lèvre qui s'y trempe ? N'as-tu pas vu glisser sur ton comptoir limoneux les pièces blanches, fruit du salaire, et seul espoir d'une famille misérable ? N'as-tu pas vu la diabolique émulation des camarades, qui rivalisent de politesse et se font un point d'honneur de ne pas se laisser vaincre en scandale ? N'as-tu pas vu rôder autour de ta porte d'enfer le spectre d'une femme, affolée par la honte et minée par la faim, qui s'est humiliée parfois jusqu'à franchir ton seuil maudit, pour arracher son mari aux étreintes

de ta cupidité et aux abrutissements de l'ivresse ? N'as-tu pas vu, ô homme qui ne vois rien ? Et si tu as vu, comment n'as-tu pas compris que l'alcool fait descendre l'homme au-dessous de la bête, et que ton commerce est criminel ?

Dis-moi encore, ô homme qui n'entends rien, n'as-tu pas entendu, et bien souvent, le son que rend l'alcool sur les lèvres des buveurs ? N'as-tu pas entendu parler tes clients, quand la liqueur mauvaise a remuée la lie de leurs sens et troublé leur cerveau ? N'as-tu pas entendu la rumeur épaisse de ces vagues de fond, que soulève l'alcool, qui charrient l'ordure jusqu'au gosier, et qui déferlent aux lèvres en propos stupides ou en couplets obscènes ? N'as-tu pas entendu les niaises paroles à double sens et les grossiers ricanements de l'impudicité ? N'as-tu pas entendu l'éclat des mauvaises colères et des chicanes brutales que provoque si souvent la boisson, et qui vont se régler en cour de police, quand elles ne mènent pas au bagne ? N'as-tu pas entendu la haine méchante gronder dans ces gorges éraillées et brûlées par ton poison ? N'as-tu pas entendu des enfants de Dieu et de l'Église vomir contre leur père et contre leur mère d'insolentes accusations ou de sottes injures ? N'as-tu pas entendu le blasphème hideux et lâche éclater comme un écho d'enfer sur les lèvres souillées du buveur ?

N'as-tu pas entendu, ô homme qui n'entends rien ? Et, si tu as entendu, n'as-tu pas compris que l'alcool fait descendre l'homme au-dessous de la bête, et que ton commerce est criminel ?

CINQUIÈME PILULE (1)

La Croix placée trop haut !

Trois mots d'ordre doivent être donnés aux soldats qui veulent se rallier autour de la Croix Noire pour la conduire à la victoire. 1° Guerre au commerce des liqueurs enivrantes ; 2° guerre à l'usage des liqueurs enivrantes ; 3° guerre aux préjugés qui favorisent ce commerce et cet usage. Quiconque ne comprend pas, n'accepte pas, ne se sent pas le courage d'exécuter ou de faire exécuter le programme tracé par ces trois mots d'ordre, ne saurait être un vrai soldat de la Croix Noire.

Or, il est à peine besoin de faire remarquer qu'un tel programme heurte bien des opinions. Son cadre paraît trop rigide à ceux qui aiment les lignes courbes et flottantes. Ses exigences sont exorbitantes aux yeux des demi-sages, que la peur d'aller trop loin paralyse dès le point de départ, et qui dissimulent sous le mot si complaisant et si élastique de *modération* leur défaut de logique et leur manque de courage. Votre Croix Noire, vous la plantez trop haut, disent volontiers les coureurs au souffle court, qui trouvent toujours les montées trop raides et les sommets trop élevés. Il est vrai que le Christ nous a indiqué à quelle hauteur il faut dresser les croix. La sienne fut plantée au sommet du Calvaire. Mais il est des gens dont le courage s'arrête toujours à mi-côte, et qui s'accommoderaient bien d'une Croix

(1) *Semaine Religieuse* de Québec, 20 avril 1914.

Noire moins altièrre, qu'on érigerait modestement sur les premières pentes du Calvaire.

Eh bien ! N'en déplaise à ces modérés, c'est tout à fait en haut, sur le sommet, que doit se dresser notre Croix Noire. C'est là, et là seulement, qu'elle attirera à elle les cœurs forts, les volontés libres et les énergies conquérantes. Le sommet du Calvaire est le seul point stratégique où les forces chrétiennes peuvent se déployer à l'aise et où les armées du Christ peuvent livrer à l'ennemi des assauts victorieux.

D'ailleurs, les réserves prudentes, les calculs habiles, les compromissions mesquines, les concessions opportunes, n'ont jamais été des éléments de victoire dans les combats contre le vice. Quand on a le courage et qu'on se fait à soi-même le grand honneur de descendre sur le champ de bataille pour y défendre la vérité ou la vertu, il importe d'avoir toujours présente à l'esprit cette règle primordiale de bonne et saine tactique : l'erreur et le vice bénéficient de tout ce que leur abandonnent la vérité et la vertu ; celles-ci, au contraire, souffrent de tout ce qu'elles sacrifient à l'erreur et au vice.

Ce fut toujours la suprême habileté du mensonge que de se présenter au public en un costume d'arlequin, où des lambeaux de vérité jettent un lustre trompeur sur les haillons de l'erreur. Et quel est le vice qui n'a pas réussi, un jour ou l'autre, à s'affubler de certain voile pudique, que lui avait prêté une vertu trop complaisante ?

Je sais bien la distinction que l'on demande de faire, au nom de la charité, entre le mensonge et le menteur, le vice et le vicieux. Je sais encore que les

personnes ont toujours droit à la compassion, et qu'il faut vouloir leur conversion et non leur mort. Mais, je sais aussi que la charité n'exige jamais qu'on lui sacrifie la moindre parcelle de vérité ou de vertu, et que ceux qui font de tels sacrifices les portent à un autre autel que celui de la charité.

Ces réflexions sommaires suffiront, je pense, à motiver la rigueur intransigeante de notre programme. Il me reste à expliquer et à justifier les trois mots d'ordre qui caractérisent la lutte entreprise. Les lecteurs qui auront la patience de me suivre dans ce long voyage à petites journées finiront, je l'espère, par partager la conviction des sincères apôtres de la Croix Noire.

TABLE DES MATIÈRES

AUX LECTEURS.	5
-----------------------	---

I.— L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

1° L'Action Sociale Catholique : de quelle inspiration elle est née, à quels besoins elle répond ; son caractère, son but. (1907).	11
2° L'Action Sociale Catholique présentée aux membres de la Société des Artisans Canadiens-français.— (1907).	31
3° L'Action Sociale Catholique : sa nature. Exposition tirée des trois mots : <i>Action, Sociale, Catholique</i>	45
4° L'Action Sociale Catholique. Sermon prononcé à Saint-Sauveur. — (1907).	55
5° L'Action Sociale Catholique présentée à la jeunesse catholique, à l'Université Laval.	61
6° L'Action Sociale Catholique présentée aux élèves du Collège de Sainte-Anne.— (1907).	79
7° L'Action Sociale Catholique ; programme de l'Œuvre.	89
8° L'Action Sociale Catholique ; sa définition.	95
9° L'Action Sociale Catholique ; ses trois caractères.	103
10° Le Comité paroissial d'Action Sociale Catholique : comment l'organiser.	109

II.— ŒUVRES D'ACTION SOCIALE

1° La Ligue de la Presse Catholique. (1910.) Notes.	115
2° La journée des œuvres et le Comité paroissial.— (1914).	119
3° Pourquoi les journées paroissiales ? — (1918).	123

- 4° Établissement des Unions ouvrières Catholiques. 125
 — (1918).
- 5° L'Action Sociale Catholique et les Unions ouvrières : pourquoi l'A. S. C. doit-elle s'en occuper? — (1920). 129

III.— TEMPÉRANCE

- 1° La lutte contre l'intempérance. Discours d'ouverture du Congrès de Tempérance, à Québec — (1910). 137
- 2° Pour un triduum de tempérance :
 a) Ruines causées par l'intempérance dans la vie individuelle. 149
 b) Ruines dans la vie domestique et sociale. . . 158
 c) Ruines dans la vie religieuse 164
 d) Les remèdes : association, engagements, sacrements, parole de Dieu. 168
- 3° Opportunité de la campagne de tempérance . . . 175
- 4° Opportunité de la campagne de tempérance : le jugement de l'Église, des chiffres, les habitudes et les préjugés, les buvettes. Notes de sermons prononcés à Jacques-Cartier. — (1906). 181
- 5° Pourquoi l'intempérance? On aime cela! — Au Pont-Rouge. (1906). 189
- 6° Les trois classes d'intempérants. Notes d'un sermon prononcé au Pont-Rouge.— (1906). . . 193
- 7° Grains de vérités antialcooliques.—Au Pont-Rouge (1906). 197
- 8° L'intempérance : l'appétit ; l'occasion ; le mensonge.— Notes d'un sermon prononcé à Saint-Roch de Québec. (1909). 201
- 9° Sur les trois causes de l'intempérance et leurs remèdes. 211
- 10° Deux mensonges et deux objections. (Notes brèves). 217
- 11° Il y a du mal à cela!— A Bienville, (23 juin, 1907) 219

12° Les promesses de tempérance : nature, motifs, dispositions.	221
13° Les raisons du diable.— A Saint-Nicolas, lundi, 4 mars 1907	229
14° Mon devoir, votre devoir.	235
15° L'ivrognerie, désolation des foyers.	237
16° Les remèdes qui guérissent.	239
17° Nécessité de former une saine opinion publique. A la Rivière-du-Loup, (31 avril, 1907).	241
18° Notes pour un triduum	
a) La Croix Noire.	247
b) La Croix Noire pour les enfants.	249
c) La Croix Noire pour les femmes.	253
d) Guerre à l'usage.	255
e) Guerre au commerce.	259
19° Le combat de la tempérance chez les Étudiants. Sermon aux Étudiants de l'Université Laval. — (1910).	265
20° Pour organiser la Société de tempérance. (Notes directives).	277
21° Pilules antialcooliques.	
1ère Pilule : Guerre au mensonge	283
2e Pilule : Un commerce comme un autre !.	286
3e Pilule : Attaquer les hôteliers !	290
4e Pilule : Le mal de la buvette.	293
5e Pilule : La Croix placée trop haut !	296